

Ravaz

CONSIDÉRATIONS

SUR

LA GRANDEUR

DES ROMAINS.

CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES
DE LA
GRANDEUR
DES ROMAINS,
ET DE LEUR
DÉCADENCE.

NOUVELLE ÉDITION,

A laquelle on a joint

UN DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE, LE TEMPLE DE GNIDE, ET L'ESSAI SUR LE GOUT, Fragment.



A AMSTERDAM.



M. DCC. LXXXI.



CONSIDÉRATIONS
SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR *DES ROMAINS*, ET DE LEUR DÉCADENCE.

CHAPITRE PREMIER.

1. Commencemens de Rome. 2. Ses guerres.



IL ne faut pas prendre, de la ville de Rome dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les Villes que nous voyons aujourd'hui; à moins que ce ne soit celles de la Crimée,

faites pour renfermer le butin, les bestiaux & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La Ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très-petites; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient guere dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ses édifices publics. Les ouvrages (a) qui ont donné, & qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les Rois. On commençoit déjà à bâtir la Ville éternelle.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes ou des terres : ils revenoient dans la Ville avec les dépouilles des peuples vaincus ; c'étoient des gerbes de blé & des troupeaux : cela y cau-

(a) Voyez l'étonnement de Denys d'Halicarnasse sur les égoûts faits par Tarquin : *Ant. Rom. liv. III.* Ils subsistent encore.

ſoit une grande joie. Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans la ſuite la principale cauſe des grandeurs où cette Ville parvint.

Rome accrut beaucoup ſes forces par ſon union avec les Sabins, peuples durs & belliqueux, comme les Lacédémoniens dont ils étoient deſcendus. Romulus (*b*) prit leur bouclier qui étoit large, au lieu du petit bouclier Argien, dont il s'étoit ſervi juſqu'alors : & on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'eſt qu'ayant combattu ſucceſſivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs uſages, ſitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On penſoit alors dans les Républiques d'Italie, que les traités qu'elles avoient faits avec un Roi ne les obligeoient point envers ſon ſucceſſeur; c'étoit pour elles une eſpece de droit des gens (*c*) : ainſi tout ce qui avoit été ſoumis par un Roi de Rome, ſe prétendoit libre ſous un autre, & les guerres naiſſoient toujours des guerres.

(*b*) Plutarque, dans la vie de Romulus.

(*c*) Cela paroît par toute l'Hiſtoire des Rois de Rome.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité ; & si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses Rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non-interrompue de tels hommes d'Etat, & de tels Capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les Chefs des Républiques qui font l'institution ; & c'est ensuite l'institution qui forme les Chefs des Républiques.

Tarquin prit la Couronne sans être élu par le Sénat (*d*) ni par le peuple. Le pouvoir devenoit héréditaire : il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisieme.

Son fils Sextus, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait

(*d*) Le Sénat nommoit un Magistrat de l'interregne, qui élisoit le Roi : cette élection devoit être confirmée par le peuple. Voyez Denys d'Halicarnasse, Liv. II, III & IV.

chaſſer les tyrans d'une Ville où ils ont commandé; car le peuple, à qui une action pareille fait ſi bien ſentir ſa ſervitude, prend d'abord une réſolution extrême.

Un peuple peut aiſément ſouffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs; il ne ſait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande: mais quand on lui fait un affront, il ne ſent que ſon malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui ſont poſſibles.

Il eſt pourtant vrai que la mort de Lucrece ne fut que l'occaſion de la révolution qui arriva; car un peuple fier, entreprenant, hardi & renfermé dans des murailles, doit néceſſairement ſecouer le joug, ou adoucir ſes mœurs.

Il devoit arriver de deux choſes l'une; ou que Rome changeroit ſon Gouvernement, ou qu'elle reſteroit une petite & pauvre Monarchie.

L'hiſtoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci eſt bien remarquable: car comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes paſſions, les occaſions qui produiſent les grands

changemens ſont différentes, mais les cauſes ſont toujours les mêmes.

Comme Henri VII, Roi d'Angleterre, augmenta le pouvoir des Communes pour avilir les Grands; Servius Tullius, avant lui, avoit étendu les privileges du peuple (e) pour abaiſſer le Sénat. Mais le peuple devenu d'abord plus hardi, renverſa l'une & l'autre Monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté; ſon nom n'a échappé à aucun des Orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie. Mais ſa conduite avant ſon malheur, que l'on voit qu'il prévoyoit; ſa douceur pour les peuples vaincus; ſa libéralité envers les ſoldats; cet art qu'il eut d'intéreſſer tant de gens à ſa conſervation; ſes ouvrages publics; ſon courage à la guerre; ſa conſtance dans ſon malheur; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple Romain, ſans Royaume & ſans biens; ſes continuelles reſſources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme mépriſable.

Les places que la poſtérité donne,

(e) Voyez Zonare, & Denys d'Halicarnaſſe, liv. IV.

ſont ſujettes comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout Prince qui eſt opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui ſurvit !

Rome ayant chaſſé les Rois, établit des Conſuls annuels ; c'eſt encore ce qui la porta à ce haut degré de puiſſance. Les Princes ont dans leur vie des périodes d'ambition ; après quoi d'autres paſſions, & l'oiſiveté même ſuccedent : mais la République ayant des Chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à ſignaler leur magiſtrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition : ils engageoient le Sénat à propoſer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà aſſez porté de lui-même : car étant fatigué ſans ceſſe par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le diſtraire de ſes inquiétudes, & à l'occuper au dehors (*f*).

(*f*) D'ailleurs l'autorité du Sénat étoit moins bornée dans les affaires du dehors, que dans celles de la Ville.

Or, la guerre étoit preſque toujours agréable au peuple ; parce que par la ſage diſtribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville ſans commerce, & preſque ſans arts, le pillage étoit le ſeul moyen que les particuliers euſſent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la diſcipline dans la maniere de piller ; & on y obſervoit à peu près le même ordre qui ſe pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun (*g*), & on le diſtribuoit aux ſoldats : rien n'étoit perdu, parce qu'avant de partir, chacun avoit juré qu'il ne détourneroit rien à ſon profit. Or, les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux ſur le ſerment, qui fut toujours le nerf de leur diſcipline militaire.

Enfin, les citoyens qui reſtoient dans la Ville, jouiſſoient auſſi des fruits de la victoire. On confiſquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faiſoit deux parts : l'une ſe vendoit au profit du public ; l'autre étoit diſtribuée aux pauvres citoyens, ſous la charge

(*g*) Voyez Polybe, liv. X.

d'une rente en faveur de la République.

Les Consuls ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impétuosité extrême : on alloit droit à l'ennemi, & la force décidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente : or, une Nation toujours en guerre & par principe de Gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passageres la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes & ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de

leurs défaites : par-là ils conſternoient les vainqueurs, & s'impoſoient à eux-mêmes une plus grande néceſſité de vaincre.

Toujours expoſés aux plus affreuſes vengeances, la conſtance & la valeur
leur devinrent néceſſaires ; & ces ver-
tus ne purent être diſtinguées chez eux de l'amour de ſoi-même, de ſa famille, de ſa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun uſage (*h*) des machines propres à faire les ſieges ; & de plus, les ſoldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long-temps devant une place :
ainſi peu de leurs guerres étoient déci-
ſives. On ſe battoit pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ſes terres ; après quoi le vainqueur & le vaincu ſe retiroient chacun dans ſa Ville. C'eſt ce qui fit la réſiſtance des peuples d'Italie, & en même temps l'opiniâtreté

(*h*) Denys d'Halicarnaſſe le dit formellement, liv. IX ; & cela paroît par l'hiſtoire. Ils ne ſavoient point faire des galeries pour ſe mettre à couvert des aſſiégés ; ils tâchoient de prendre les villes par eſcalade. Éphorus a écrit qu'Artémon, ingénieur, inventa les groſſes machines pour battre les fortes murailles. Périclès s'en ſervit le premier au ſiege de Samos, dit Plutarque, vie de Périclès.

des Romains à les ſubjuguer ; c'eſt ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, & qui leur laiſſerent toute leur pauvreté.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les Villes voiſines, ils ſe ſeroient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois & d'Annibal ; & par la deſtinée de preſque tous les Etats du monde, ils auroient paſſé trop vîte de la pauvreté aux richeſſes, & des richeſſes à la corruption.

Mais Rome, faiſant toujours des efforts, & trouvant toujours des obſtacles, faiſoit ſentir ſa puiſſance ſans pouvoir l'étendre ; & dans une circonférence très-petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être ſi fatales à l'Univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux : les Toſcans étoient amollis par leurs richeſſes & par leur luxe ; les Tarentins, les Capouans, preſque toutes les Villes de la Campanie & de la grande Grece, languiſſoient dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs. Mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Éques & les Volſques aimoient paſſionnément la guerre : ils

étoient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les Villes latines étoient des colonies d'Albe qui furent fondées (*i*) par Latinus Silvius : outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; & Servius Tullius (*k*) les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Régille, elles furent soumises à une alliance & une société (*l*) de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des Décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendoit de sa liberté. L'Etat sembla avoir perdu (*m*) l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus dans la Ville que deux

(*i*) Comme on le voit dans le Traité intitulé, *Origo Gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurelius Victor.

(*k*) Denys d'Halicarnasse, liv. IV.

(*l*) Voyez dans Denys d'Halicarnasse, liv. IV, un des traités faits avec eux.

(*m*) Sous prétexte de donner au peuple des lois écrites, ils se saisirent du Gouvernement, Voyez Denys d'Halicarnasse, liv. XI.

ſortes de gens ; ceux qui ſouffroient la ſervitude, & ceux qui pour leurs intérêts particuliers cherchoient à la faire ſouffrir. Les Sénateurs ſe retirerent de Rome comme d'une Ville étrangere, & les peuples voiſins ne trouverent de réſiſtance nulle part.

Le Sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux ſoldats, le ſiege de Veïes fut entrepris ; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre : leurs ſuccès furent plus éclatans ; ils profiterent mieux de leurs victoires ; ils firent de plus grandes conquêtes ; ils envoyerent plus de colonies ; enfin, la priſe de Veïes fut une eſpece de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres. S'ils porterent de plus rudes coups aux Toſcans, aux Eques & aux Volſques, cela même fit que les Latins & les Herniques leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même diſcipline qu'eux, les abandonnerent ; que des ligues ſe formerent chez les Toſcans ; & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établiſſement de la paye, le Sénat ne diſtribua plus aux ſoldats les terres des peuples vaincus : il impoſa d'autres conditions; il les obligea, par exemple, de fournir (*n*) à l'armée une ſolde pendant un certain temps, de lui donner du blé & des habits.

La priſe de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ſes forces : l'armée plus diſſipée que vaincue, ſe retira preſque entiere à Veïes; le peuple ſe ſauva dans les Villes voiſines; & l'incendie de la Ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de paſteurs.

(n) Voyez les traités qui furent faits.



CHAPITRE II.

De l'Art de la Guerre chez les Romains.

LES Romains ſe deſtinant à la guerre, & la regardant comme le ſeul art, ils mirent tout leur eſprit & toutes leurs penſées à le perfectionner. C'eſt ſans doute un Dieu, dit Végece (*a*), qui leur inſpira la légion.

Ils jugerent qu'il falloit donner aux ſoldats de la légion des armes offenſives & défenſives, plus fortes & plus peſantes (*b*) que celles de quelqu'autre peuple que ce fût.

Mais comme il y a des choſes à faire dans la guerre, dont un corps peſant n'eſt pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans ſon ſein une troupe

(*a*) Liv. II. chap. I.

(*b*) Voyez dans Polybe & dans Joſephe, *De Bello Judaico*, liv, II, quelles étoient les armes du ſoldat Romain. Il y a peu de différence, dit ce dernier, entre les chevaux chargés & les ſoldats Romains. » Ils portoient, dit Cicéron, leur nourriture pour plus de » quinze jours, tout ce qui eſt à leur uſage, tout ce » qu'il faut pour ſe fortifier ; & à l'égard de leurs » armes, ils n'en ſont pas plus embarraſſés que de » leurs mains «. Tuſcul. liv, III.

légere, qui pût ſortir pour engager le combat; & ſi la néceſſité l'exigeoit, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour pourſuivre les fuyards & achever la victoire; qu'elle fût défendue par toutes ſortes de machines de guerre, qu'elle traînoit avec elle; que chaque fois elle ſe retranchât, & fût, comme dit Végece (*c*), une eſpece de place de guerre.

Pour qu'ils puſſent avoir des armes plus peſantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils ſe rendiſſent plus qu'hommes; c'eſt ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adreſſe, laquelle n'eſt autre choſe qu'une juſte diſpenſation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périſſent beaucoup par le travail immodéré (*d*) des ſoldats; & cependant c'étoit par un travail immenſe que les Romains ſe conſervoient. La raiſon en eſt, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles; au lieu que

(*c*) *Lib. II, cap. 25.*
(*d*) Sur-tout par le fouillement des terres.

nos ſoldats paſſent ſans ceſſe d'un travail extrême à une extrême oiſiveté, ce qui eſt la choſe du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les Auteurs (e) nous diſent de l'éducation des ſoldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'eſt-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faiſoit porter des poids de ſoixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de ſauter tout armés; ils prenoient (f), dans leurs exercices, des épées, des javelots, des fleches d'une peſanteur double des armes ordinaires; & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas ſeulement dans le camp qu'étoit l'école militaire; il y avoit dans la ville un lieu où les citoyens

(e) Voyez Végece, liv. I. Voyez dans Tite-Live, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Africain faiſoit faire aux Soldats après la priſe de Carthage la neuve. Marius, malgré ſa vieilleſſe, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre tout armé avec les jeunes gens; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, & lançoit ſes javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.

(f) Végece, liv. I.

alloient s'exercer (c'étoit le champ de Mars). Après le travail (*g*) ils se jetoient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussiere & la sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps : un homme qui s'y applique trop nous paroît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens; au lieu que, chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule; parce que depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée (*h*) de ce

(*g*) *Idem, ibid.*

(*h*) *Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.* Fragm. de Salluste, rapporté par Végece, liv. I, chap. 9.

qu'il couroit, ſautoit & portoit un fardeau auſſi bien qu'homme de ſon temps.

Toutes les fois que les Romains ſe crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique conſtante, chez eux, d'affermir la diſcipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples auſſi aguerris qu'eux-mêmes? Manlius ſonge à augmenter la force du commandement, & fait mourir ſon fils qui avoit vaincu ſans ſon ordre. Sont-ils battus à Numance? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis (*i*). Les légions Romaines ont-elles paſſé ſous le joug en Numidie? Métellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les inſtitutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves: & Sylla fait ſi bien (*k*) travailler les ſoldats de ſon armée effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demanderent le combat comme la fin de leurs peines.

(*i*) Il vendit toutes les bêtes de ſomme de l'armée, & fit porter à chaque ſoldat du blé pour trente jours, & ſept pieux. Sommaire de Florus, liv. LVII.

(k) Frontin, Stratagêmes, liv. I. chap. 11.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Aulugelle (*l*) donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avoient commis quelque faute : la vraie est que la force étant la principale qualité du soldat, c'étoit le dégrader que de l'affoiblir.

Des hommes si endurcis étoient ordinairement sains. On ne remarque pas dans les Auteurs, que les armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent pour ainsi dire dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes ; parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque Nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares : des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient

(*l*) Liv. X, chap. 8.

guere penſer à s'avilir juſqu'à ceſſer d'être Romains.

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuſes, il étoit aiſé de pourvoir à leur ſubſiſtance; le Chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aiſément les fautes & les violations de la diſcipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avoient conſtruits, les mettoient en état de faire des marches (*m*) longues & rapides. Leur préſence inopinée glaçoit les eſprits : ils ſe montroient ſur-tout après un mauvais ſuccès, dans le temps que leurs ennemis étoient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guere de confiance qu'en la multitude : mais chaque Romain, plus robuſte & plus aguerri que ſon ennemi, comptoit toujours ſur lui-même; il avoit naturellement du courage, c'eſt-à-dire, de cette vertu qui eſt le ſentiment de ſes propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux diſciplinées, il étoit difficile que

(*m*) Voyez ſur-tout la défaite d'Aſdrubal, & leur diligence contre Viriatus.

dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement, dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux; & d'abord ils y mettoient ordre. Ils s'accoutumerent à voir le sang & les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Etrusques (*n*).

Les épées tranchantes (*o*) des Gaulois, les éléphans de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléerent à la foiblesse de leur cavalerie (*p*), d'a-

(*n*) Fragment de Nicolas de Damas, liv. X, tiré d'Athénée, liv. IV. Avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs. Jules Capitolin, vie de Maxime & de Balbin.

(*o*) Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloises, & les émoussoient.

(*p*) Elle fut encore meilleure que celle des petits peuples d'Italie. On la formoit des principaux citoyens, à qui le public entretenoit un cheval. Quand elle mettoit pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable; & très-souvent elle déterminoit la victoire.

bord en ôtant les brides des chevaux, pour que l'impétuoſité n'en pût être arrêtée; enſuite en y mêlant des Vélites (*q*). Quand ils eurent connu l'épée Eſpagnole (*r*), ils quitterent la leur. Ils éluderent la ſcience des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Joſephe (*s*), la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque Nation tint de la nature ou de ſon inſtitution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord uſage: ils n'oublierent rien pour avoir des chevaux Numides, des archers Crétois, des frondeurs Baléares, des vaiſſeaux Rhodiens.

Enfin, jamais Nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant d'audace.

(*q*) C'étoient de jeunes hommes légérement armés, & les plus agiles de la légion, qui, au moindre ſignal, ſautoient ſur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valere Maxime, liv. II. Tite-Liv., liv. XXVI.

(*r*) Fragm. de Polybe, rapporté par Suidas, au mot Μάχαιρα.

(*s*) *De Bello Judaico*, liv. II.



CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'agrandir.

COMME les peuples de l'Europe ont dans ces temps-ci à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit Etat sorte, par ses propres forces, de l'abaissement où la Providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y réfléchisse ; sans quoi, nous verrions des événemens sans les comprendre ; & ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'Histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connoître en Europe qu'un Prince qui a un million de Sujets, ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y

n'y a donc que les grandes Nations qui ayent des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes Républiques ; car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit.

Les Fondateurs des anciennes Républiques avoient également partagé les terres : cela ſeul faiſoit un peuple puiſſant, c'eſt-à-dire, une ſociété bien réglée ; cela faiſoit auſſi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, & très-grand, à défendre ſa patrie.

Quand les lois n'étoient plus rigidement obſervées, les choſes revenoient au point où elles ſont à préſent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faiſoient paſſer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduiſoient pour les beſoins mutuels des riches & des pauvres. Cela faiſoit qu'il n'y avoit preſque plus de citoyens, ni de ſoldats ; car les fonds de terre deſtinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étoient employés à celui des eſclaves & des artiſans, inſtrumens du luxe des

nouveaux possesseurs : sans quoi, l'État, qui malgré son déréglement doit subsister, auroit péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'État étoient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs : lorsque la République étoit corrompue, ils passoient d'abord à des hommes riches, qui les rendoient aux esclaves & aux artisans : d'où on en retiroit, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.

Or, ces sortes de gens n'étoient guere propres à la guerre ; ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des Villes, & souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Dans un dénombrement de Rome (*a*), fait quelque temps après l'expulsion des Rois, & dans celui que Démétrius de Phalere fit à Athenes (*b*), il se trouva à peu près le même nombre

(*a*) C'est le dénombrement dont parle Denys d'Halicarnasse, dans le livre IX, art. 25, & qui me paroît être le même que celui qu'il rapporte à la fin de son sixieme livre, qui fut fait seize ans après l'expulsion des Rois.

(*b*) Ctésiclès, dans Athénée, liv. VI.

d'habitans; Rome en avoit quatre cents quarante mille; Athenes quatre cents trente & un mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle étoit dans la force de ſon inſtitution, & celui d'Athenes dans un temps où elle étoit entiérement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens puberes faiſoit à Rome le quart de ſes habitans, & qu'il faiſoit à Athenes un peu moins du vingtieme. La puiſſance de Rome étoit donc à celle d'Athenes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart eſt à un vingtieme, c'eſt-à-dire qu'elle étoit cinq fois plus grande.

Les Rois Agis & Cléomene voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étoient à Sparte du temps de Lycurgue (c), il n'y en avoit plus que ſept cents, dont à peine cent poſſédoient des terres (d), & que tout le reſte n'étoit qu'une populace ſans courage; ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard (e); & Lacédémone reprit ſa premiere

(c) C'étoient des citoyens de la Ville, appellés proprement Spartiates. Lycurgue fit pour eux neuf mille parts; il en donna trente mille aux autres habitans. Voyez Plutarque, vie de Lycurgue.

(d) Voyez Plutarque, vie d'Agis & de Cléomene.

(e) *Idem, ibid.*

puiſſance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de ſortir d'abord de ſon abaiſſement ; & cela ſe ſentit bien, quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite République, lorſque les Latins ayant refuſé le ſecours de troupes qu'ils étoient obligés de donner, on leva ſur le champ dix légions dans la Ville (*f*). » A peine à » préſent, dit Tite-Live, Rome que » le monde entier ne peut contenir, » en pourroit-elle faire autant, ſi un » ennemi paroiſſoit tout-à-coup devant » ſes murailles ; marque certaine que » nous ne nous ſommes point agran- » dis, & que nous n'avons fait qu'aug- » menter le luxe & les richeſſes qui » nous travaillent.

» Dites-moi, diſoit Tiberius Grac- » chus aux Nobles (*g*), qui vaut mieux, » un citoyen, ou un eſclave perpétuel ; » un ſoldat, ou un homme inutile à la » guerre? Voulez-vous, pour avoir

(*f*) Tite-Live, premiere décade, liv. VII. Ce fut quelque temps après la priſe de Rome, ſous le Conſulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Craſſus.

(*g*) Appien, de la guerre civile, liv. I.

» quelques arpens de terre plus que les
» autres citoyens, renoncer à l'eſpé-
» rance de la conquête du reſte du
» monde, ou vous mettre en danger de
» vous voir enlever par les ennemis
» ces terres que vous nous refuſez «?

CHAPITRE IV.

1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallele de Carthage & de Rome. 4. Guerre d'Annibal.

LES Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mépris de la mort, l'obſtination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaiſe: auſſi furent-ils traités à peu près comme, dans les derniers ſiecles, les Mexiquains l'ont été par les Eſpagnols. Et ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que ces peuples que les Romains rencontrerent dans preſque tous les lieux & dans preſque tous les temps, ſe laiſſerent détruire les uns après les

autres, ſans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cauſe de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le temps qu'ils étoient en état de lui réſiſter & de s'inſtruire par ſes victoires ; il leur apprit à ſe retrancher, à choiſir & à diſpoſer un camp ; il les accoutuma aux éléphans, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne conſiſtoit que dans ſes qualités perſonnelles (*a*). Plutarque nous dit qu'il fut obligé de faire la guerre de Macédoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir ſix mille hommes de pied, & cinq cents chevaux qu'il avoit (*b*). Ce Prince, maître d'un petit Etat dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faiſoit des entrepriſes continuelles, parce qu'il ne pouvoit ſubſiſter qu'en entreprenant.

Tarente, ſon alliée, avoit bien dégénéré de l'inſtitution des Lacédémoniens ſes ancêtres (*c*). Il auroit pu faire

(*a*) Voyez un fragment du livre premier de Dion, dans l'extrait des vertus & des vices.

(*b*) Vie de Pyrrhus.

(*c*) Juſtin, liv. XX.

de grandes chofes avec les Samnites, mais les Romains les avoient prefque détruits.

Carthage, devenue riche plutôt que Rome, avoit auffi été plutôt corrompue : ainfi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur & une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers fe vendoit à Carthage, & tout fervice rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un Prince ne met pas un Etat plus près de fa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une République. L'avantage d'un Etat libre eft que les revenus y font mieux adminiftrés; mais, lorfqu'ils le font plus mal? L'avantage d'un Etat libre eft qu'il n'y a point de favoris; mais quand cela n'eft pas, & qu'au lieu des amis & des parens du Prince, il faut faire la fortune des amis & des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout eft perdu; les lois font éludées plus dangereufement qu'elles ne font violées par un Prince, qui, étant toujours le plus grand citoyen

de l'Etat, a le plus d'intérêt à sa conservation.

Les anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près égales ; mais à Carthage, des particuliers avoient les richesses des Rois.

De deux factions qui régnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissoit d'abord tous les intérêts, elle les séparoit encore plus à Carthage (*d*).

Dans les Etats gouvernés par un Prince, les divisions s'appaisent aisément ; parce qu'il a dans ses mains une puissance coërcitive qui ramene les deux partis ; mais dans une République elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit le guérir.

(*d*) La présence d'Annibal fit cesser parmi les Romains toutes les divisions ; mais la présence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois ; elle ôta au Gouvernement tout ce qui lui restoit de force ; les Généraux, le Sénat, les Grands devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez, dans Appien, toute cette guerre du premier Scipion.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple ſouffroit que le Sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faiſoit la guerre avec ſon opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du déſavantage : l'or & l'argent s'épuiſent ; mais la vertu, la conſtance, la force & la pauvreté ne s'épuiſent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice ; les uns vouloient commander, les autres vouloient acquérir : & ces derniers, calculant ſans ceſſe la recette & la dépenſe, firent toujours la guerre ſans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affoibliſſement du commerce, l'épuiſement du tréſor public, le ſoulévement des Nations voiſines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne ſe conduiſoit point par le ſentiment des biens & des maux ; elle ne ſe déterminoit que par ſa gloire : & comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être ſi elle ne commandoit pas, il

n'y avoit point d'efpérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point impofée.

Il n'y a rien de fi puiffant qu'une République où l'on obferve les lois, non pas par crainte, non pas par raifon, mais par paffion, comme furent Rome & Lacédémone; car pour lors il fe joint à la fageffe d'un bon gouvernement toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois fe fervoient de troupes étrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des inftrumens pour des triomphes futurs, ils rendirent foldats tous les peuples qu'ils avoient foumis; & plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorporés dans leur République. Ainfi nous voyons les Samnites, qui ne furent fubjugués qu'après vingt-quatre triomphes (*e*), devenir les auxiliaires des Romains; & quelque temps avant la feconde guerre Punique, ils tirerent d'eux & de leurs alliés, c'eft-à-dire d'un pays qui n'étoit guere plus grand

(*e*) Florus, liv. I.

que les Etats du Pape & de Naples, ſept cents mille hommes de pied, & ſoixante & dix mille de cheval, pour oppoſer aux Gaulois (*f*).

Dans le fort de la ſeconde guerre Punique, Rome eut toujours ſur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paroît, par Tite-Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente-ſept mille citoyens.

Carthage employoit plus de force pour attaquer, que Rome pour ſe défendre: celle-ci, comme on vient de dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient; & elle n'envoya que deux légions contre les plus grands Rois: ce qui rendit ſes forces éternelles.

L'établiſſement de Carthage dans ſon pays étoit moins ſolide que celui de Rome dans le ſien; cette derniere avoit trente colonies autour d'elle, qui en étoient comme les remparts (*g*). Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avoit abandonnée; c'eſt que les Sam-

(*f*) Voyez Polybe. Le ſommaire de Florus dit qu'ils leverent 300000 hommes dans la Ville & chez les Latins.

(*g*) Tite-Live, liv. XXVII.

nites & les autres peuples d'Italie étoient accoutumés à ſa domination.

La plupart des Villes d'Afrique étant peu fortifiées, ſe rendoient d'abord à quiconque ſe préſentoit pour les prendre: auſſi tous ceux qui y débarquerent, Agatocle, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au déſeſpoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion: leur Ville & leurs armées même étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choſes (*h*).

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été battues devenoient plus inſolentes; quelquefois elles mettoient en croix leurs Généraux, & les puniſſoient de leur propre lâcheté. Chez les Romains, le Conſul décimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoit contre les ennemis.

Le Gouvernement des Carthaginois étoit très-dur (*i*). Ils avoient ſi fort

(*h*) Voyez Appien, *liber lybicus.*

(*i*) Voyez ce que dit Polybe de leurs exactions, ſur-tout dans le fragment du livre IX. *Extrait des vertus & des vices.*

tourmenté les peuples d'Eſpagne, que lorſque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs; & ſi l'on fait attention aux ſommes immenſes qu'il leur en coûta pour ſoutenir une guerre où ils ſuccomberent, on verra bien que l'injuſtice eſt mauvaiſe ménagere, & qu'elle ne remplit pas même ſes vues.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la ſuperſtition banniſſoit en quelque façon les étrangers de l'Egypte; & lorſque les Perſes l'eurent conquiſe, ils n'avoient ſongé qu'à affoiblir leurs nouveaux ſujets: mais, ſous les Rois Grecs, l'Egypte fit preſque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à décheoir.

Les Puiſſances établies par le commerce peuvent ſubſiſter long-temps dans leur médiocrité; mais leur grandeur eſt de peu de durée. Elles s'élevent peu à peu, & ſans que perſonne s'en apperçoive; car elles ne font aucun acte particulier qui faſſe du bruit & ſignale leur puiſſance: mais lorſque la choſe eſt venue au point qu'on ne peut

plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette Nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La Cavalerie Carthaginoise valoit mieux que la Romaine, par deux raisons; l'une, que les chevaux Numides & Espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie; & l'autre, que la Cavalerie Romaine étoit mal armée : car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece, qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de Polybe (*k*).

Dans la premiere guerre Punique, Régulus fut battu, dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur Cavalerie; & dans la seconde, Annibal dut à ses Numides ses principales victoires (*l*).

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette supériorité. Ce fut la Cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

(*k*) Livre VI.

(*l*) Des corps entiers de Numides passerent du côté des Romains, qui dès-lors commencerent à respirer.

Les Carthaginois avoient plus d'expérience ſur la mer, & connoiſſoient mieux la manœuvre que les Romains : mais il me ſemble que cet avantage n'étoit pas pour lors ſi grand qu'il le ſeroit aujourd'hui.

Les anciens n'ayant pas la bouſſole, ne pouvoient guere naviger que ſur les côtes : auſſi ils ne ſe ſervoient que de bâtimens à rames, petits & plats; preſque toutes les rades étoient pour eux des ports; la ſcience des Pilotes étoit très-bornée, & leur manœuvre très-peu de choſe. Auſſi Ariſtote diſoit-il qu'il étoit inutile d'avoir un corps de Mariniers, & que les Laboureurs ſuffiſoient pour cela (*m*).

L'art étoit ſi imparfait, qu'on ne faiſoit guere avec mille rames que ce qui ſe fait aujourd'hui avec cent (*n*).

Les grands vaiſſeaux étoient déſavantageux, en ce qu'étant difficilement mus par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les évolutions néceſſaires. Antoine en fit à Actium une funeſte expé-

(*m*) Politique, liv. VII, chap. 6.

(*n*) Voyez ce que dit Perrault ſur les rames des anciens. Eſſai de Phyſique, tit. III, mécanique des animaux.

rience (*o*); ses navires ne pouvoient se remuer, pendant que ceux d'Auguste, plus légers, les attaquoient de toutes parts.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux démâtés.

Depuis l'invention de la boussole on a changé de maniere; on a abandonné les rames (*p*), on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux; la machine est devenue plus composée, & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée; c'est que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art : car pour résister à la violence du canon, & ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires. Mais à la gran-

(*o*) La même chose arriva à la bataille de Salamine. Plutarque, vie de Thémistocle. L'histoire est pleine de faits pareils.

(*p*) En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avions tant de supériorité sur eux.

deur de la machine on a dû proportionner la puiſſance de l'art.

Les petits vaiſſeaux d'autrefois s'accrochoient ſoudain, & les ſoldats combattoient des deux parts; on mettoit ſur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Régulus & ſon collegue gagnerent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois. Pour lors les ſoldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu; à préſent les ſoldats ſont pour rien ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

La victoire du Conſul Duillius fait bien ſentir cette différence. Les Romains n'avoient aucune connoiſſance de la navigation: une galere Carthaginoiſe échoua ſur leurs côtes: ils ſe ſervirent de ce modele pour en bâtir; en trois mois de temps leurs Matelots furent dreſſés, leur flotte fut conſtruite, équipée: elle mit à la mer; elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la battit.

A peine à préſent toute une vie ſuffit-elle à un Prince pour former une flotte capable de paroître devant une

Puiſſance qui a déjà l'empire de la mer; c'eſt peut-être la ſeule choſe que l'argent ſeul ne peut pas faire. Et ſi de nos jours un grand Prince (q) réuſſit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres que c'eſt un exemple qui peut être plus admiré que ſuivi (r).

La ſeconde guerre Punique eſt ſi fameuſe, que tout le monde la ſait. Quand on examine bien cette foule d'obſtacles qui ſe préſenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire ſurmonta tous, on a le plus beau ſpectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de conſtance. Après les journées du Téſin, de Trébies & de Traſimene, après celle de Cannes plus funeſte encore, abandonnée de preſque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'eſt que le Sénat ne ſe départoit jamais des maximes anciennes; il agiſſoit avec Annibal comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refuſé de faire aucun accommodement tandis qu'il ſeroit en Italie. Et je trouve, dans Denys d'Halicarnaſſe (s), que lors de la

(q) Louis XIV.
(r) L'Eſpagne & la Moſcovie.
(s) Antiquités Romaines, liv. VIII.

négociation de Coriolan, le Sénat déclara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes; & que le peuple Romain ne pouvoit faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiroient, on accorderoit tout ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes; le Sénat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé d'Italie.

D'un autre côté, le Consul Térentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Vénouse: cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au Consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le Sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe: il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple; il alla au-devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la République.

Ce n'est pas ordinairement la perte

réelle que l'on fait dans une bataille (c'eſt-à-dire de quelques milliers d'hommes) qui eſt ſi funeſte à un État ; mais la perte imaginaire & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laiſſées.

Il y a des choſes que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute inſigne de n'avoir point été aſſiéger Rome après la bataille de Cannes. Il eſt vrai que d'abord la frayeur y fut extrême : mais il n'en eſt pas de la conſternation d'un peuple belliqueux, qui ſe tourne preſque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui ne ſent que ſa foibleſſe. Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réuſſi, c'eſt que les Romains ſe trouverent encore en état d'envoyer par-tout du ſecours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener ſon armée à Capoue où elle s'amollit : mais l'on ne conſidere point que l'on ne remonte pas à la vraie cauſe. Les ſoldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par-tout Capoue ? Alexandre qui commandoit à ſes propres ſujets, prit dans

une occasion pareille un expédient qu'Annibal qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes. On nous dit que Koulikan, après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent (*t*).

Ce furent les conquêtes même d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avoit pas été envoyé en Italie par les Magistrats de Carthage; il recevoit très-peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il battit les Romains: mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les Villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les Places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites; & il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces: elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

(*t*) Histoire de sa vie, Paris, 1742, pag. 402.

CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macédoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abaissement des Carthaginois.

JE m'imagine qu'Annibal disoit très-peu de bons mots, & qu'il en disoit encore moins en faveur de Fabius & de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité : je voudrois qu'il eût fait comme Homere, qui néglige de les parer, & qui sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudroit-il que les discours qu'on fait tenir à Annibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frere, il avoua qu'il en prévoyoit la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étoient donnés à lui, & à décourager une armée qui attendoit de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois, en Eſpagne, en Sicile & en Sardaigne, n'oppoſoient aucune armée qui ne fût malheureuſe, Annibal dont les ennemis ſe fortifioient ſans ceſſe, fut réduit à une guerre défenſive. Cela donna aux Romains la penſée de porter la guerre en Afrique : Scipion y deſcendit. Les ſuccès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'État & un grand Capitaine, Annibal le fit pour ſauver ſa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille où la fortune ſembla prendre plaiſir à confondre ſon habileté, ſon expérience & ſon bon-ſens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître : elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des ôtages, à livrer ſes vaiſſeaux & ſes éléphans, à ne faire la guerre à perſonne ſans le conſentement du peuple Romain ; & pour la tenir toujours humiliée, on

augmenta la puiſſance de Maſſiniſſe ſon ennemi éternel.

Après l'abaiſſement des Carthaginois, Rome n'eut preſque plus que de petites guerres & de grandes victoires; au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit dans ces temps-là comme deux mondes ſéparés : dans l'un, combattoient les Carthaginois & les Romains : l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre ; on n'y penſoit point à ce qui ſe paſſoit en Occident (*a*) : car quoique Philippe Roi de Macédoine eût fait un Traité avec Annibal, il n'eut preſque point de ſuite ; & ce Prince qui n'accorda aux Carthaginois que de très-foibles ſecours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaiſe volonté inutile.

Lorſqu'on voit deux grands peuples ſe faire une guerre longue & opiniâtre, c'eſt ſouvent une mauvaiſe politique

(*a*) Il eſt ſurprenant, comme Joſephe le remarque dans le livre contre Appien, qu'Hérodote ni Thucydide n'ayent jamais parlé des Romains, quoiqu'ils euſſent fait de ſi grandes guerres.

de

de penſer qu'on peut demeurer ſpectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui eſt le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de ſoldats va combattre contre des peuples qui ne ſont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là : car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquerent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors dans l'Orient que quatre Puiſſances capables de réſiſter aux Romains; la Grece, & les Royaumes de Macédoine, de Syrie & d'Egypte. Il faut voir quelle étoit la ſituation de ces deux premieres Puiſſances, parce que les Romains commencerent par les ſoumettre.

Il y avoit dans la Grece trois peuples conſidérables, les Etoliens, les Achaïens & les Béotiens : c'étoient des aſſociations de Villes libres qui avoient des aſſemblées générales & des Magiſtrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, téméraires, avides de gain, toujours libres de leur

parole & de leurs ſermens, enfin faiſant la guerre ſur la terre comme les Pirates la font ſur mer. Les Achaïens étoient ſans ceſſe fatigués par des voiſins ou des défenſeurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales : uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter; & ce qu'il y a d'extraordinaire, leur République ſe maintenoit dans l'anarchie même (*b*).

Lacédémone avoit conſervé ſa puiſſance, c'eſt-à-dire, cet eſprit belliqueux que lui donnoient les inſtitutions de Lycurgue. Les Theſſaliens étoient en quelque façon aſſervis par les Macédoniens. Les Rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Arcananiens & les Athamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine & de l'Etolie. Les Athéniens ſans force par eux-

(*b*) Les Magiſtrats pour plaire à la multitude n'ouvroient plus les tribunaux : les mourans léguoient à leurs amis leur bien, pour être employé en feſtins. Voyez un fragment du liv. XX de Polybe, dans l'extrait des vertus & des vices.

mêmes & ſans alliés (*c*), n'étonnoient plus le monde que par leurs flatteries envers les Rois; & l'on ne montoit plus ſur la tribune où avoit parlé Démoſthene, que pour propoſer les décrets les plus lâches & les plus ſcandaleux.

D'ailleurs la Grece étoit redoutable par ſa ſituation, la force, la multitude de ſes Villes, le nombre de ſes ſoldats, ſa police, ſes mœurs, ſes lois : elle aimoit la guerre, elle en connoiſſoit l'art; & elle auroit été invincible ſi elle avoit été unie.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre & Antipater, mais non pas ſubjuguée : & les Rois de Macédoine qui ne pouvoient ſe réſoudre à abandonner leurs prétentions & leurs eſpérances, s'obſtinoient à travailler à l'aſſervir.

La Macédoine étoit preſque entourée de montagnes inacceſſibles; les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéiſſans, induſtrieux, infatigables; & il falloit bien qu'ils tinſſent ces qualités-là du climat, puiſque

(*c*) Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, liv. VIII.

encore aujourd'hui les hommes de ces contrées ſont les meilleurs ſoldats de l'Empire des Turcs.

La Grece ſe maintenoit par une eſpece de balance. Les Lacédémoniens étoient pour l'ordinaire alliés des Etoliens, & les Macédoniens l'étoient des Achaïens : mais par l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Comme les Rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes (*d*), le moindre échec étoit de conſéquence : d'ailleurs ils pouvoient difficilement s'agrandir, parce que leurs deſſeins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts ſur leurs démarches; & les ſuccès qu'ils avoient dans les guerres entrepriſes pour leurs alliés étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les Rois de Macédoine étoient ordinairement des Princes habiles. Leur Monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une eſpece d'allure donnée dans le commencement. Continuellement inſtruits par les périls & par les affaires, embarraſſés dans tous

(*d*) Voyez Plutarque, vie de Flaminius,

les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des Villes, éblouir les peuples, & diviſer ou réunir les intérêts : enfin, ils étoient obligés de payer de leur perſonne à chaque inſtant.

Philippe, qui dans le commencement de ſon regne s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par ſa modération, changea tout-à-coup; il devint un cruel tyran, dans un temps où il auroit dû être juſte par politique & par ambition (*e*). Il voyoit, quoique de loin, les Carthaginois & les Romains, dont les forces étoient immenſes; il avoit fini la guerre à l'avantage de ſes alliés, & s'étoit réconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il penſât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir : mais il l'irrita, au contraire, par de petites uſurpations; & s'amuſant à diſcuter de vains intérêts, quand il s'agiſſoit de ſon exiſtence, par trois ou quatre mauvaiſes actions il ſe rendit odieux & déteſtable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités : & les Romains ſaiſiſſant l'occaſion de

(*e*) Voyez dans Polybe les injuſtices & les cruautés par leſquelles Philippe ſe décrédita.

leur reſſentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrerent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce Prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales, & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut ſi fort conſterné qu'il ſe réduiſit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ſes propres forces; il fit ſortir ſes garniſons de toute la Grece, livra ſes vaiſſeaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec ſon bon ſens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut priſe par tous les Rois ſucceſſeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages & les inconvéniens de la phalange & de la légion; il donne la préférence à l'ordonnance Romaine; & il y a apparence qu'il a raiſon, ſi l'on en juge par tous les événemens de ces temps-là.

Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la ſeconde guerre Punique, c'eſt qu'Annibal arma d'abord ſes ſoldats à la Romaine : mais les Grecs ne changerent

ni leurs armes, ni leur maniere de combattre; il ne leur vint point dans l'eſprit de renoncer à des uſages avec leſquels ils avoient fait de ſi grandes choſes.

Le ſuccès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'aſſurer de la Grece, ils abaiſſerent, par toutes ſortes de voies, les Etoliens qui les avoient aidés à vaincre : de plus ils ordonnerent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelqu'autre Prince, ſe gouverneroit dorénavant par ſes propres lois.

On voit bien que ces petites Républiques ne pouvoient être que dépendantes. Les Grecs ſe livrerent à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Les Etoliens qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que ſe donner des maîtres, furent au déſeſpoir : & comme ils prenoient toujours des réſolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelerent dans la Grece Antiochus, Roi de

Syrie, comme ils avoient appelé les Romains.

Les Rois de Syrie étoient les plus puiſſans des ſucceſſeurs d'Alexandre ; car ils poſſédoient preſque tous les Etats de Darius, à l'Egypte près : mais il étoit arrivé des choſes qui avoient fait que leur puiſſance s'étoit beaucoup affoiblie.

Séleucus, qui avoit fondé l'Empire de Syrie, avoit à la fin de ſa vie détruit le Royaume de Lyſimaque. Dans la confuſion des choſes, pluſieurs Provinces ſe ſouleverent : les Royaumes de Pergame, de Cappadoce & de Bithynie ſe formerent. Mais ces petits Etats timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les Rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du Royaume d'Egypte, ils ne ſongerent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent pluſieurs Provinces, & furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin, les Rois de Syrie tenoient la haute & la baſſe Aſie : mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorſque la

Capitale & les principales forces ſont dans les Provinces baſſes de l'Aſie, on ne peut pas conſerver les hautes; & que quand le ſiege de l'Empire eſt dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les baſſes. L'Empire des Perſes & celui de Syrie ne furent jamais ſi forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des Provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le Royaume de Lydie, ſi Séleucus étoit reſté à Babylone, & avoit laiſſé les Provinces maritimes aux ſucceſſeurs d'Antigone, l'Empire des Perſes auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux Etats, pour mortifier l'ambition des hommes. Lorſque les Romains les paſſerent, les Parthes les firent preſque toujours périr (*f*): quand les Parthes oſerent les paſſer, ils furent d'abord obligés de revenir: & de nos jours, les Turcs qui ont avancé au-delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

(*f*) J'en dirai les raiſons au Chapitre XV. Elles ſont tirées en partie de la diſpoſition géographique des deux Empires.

Les Rois de Syrie & d'Egypte avoient dans leur pays deux ſortes de ſujets; les peuples conquérans, & les peuples conquis. Ces premiers encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très-difficilement gouvernés; ils n'avoient point cet eſprit d'indépendance qui nous porte à ſecouer le joug, mais cette impatience qui nous fait déſirer de changer de maître.

Mais la foibleſſe principale du Royaume de Syrie venoit de celle de la Cour, où régnoient des ſucceſſeurs de Darius, & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité & la molleſſe, qui en aucun ſiecle n'a quitté les Cours d'Aſie, régnoient ſur-tout dans celle-ci. Le mal paſſa au peuple & aux ſoldats, & devint contagieux pour les Romains même, puiſque la guerre qu'ils firent contre Antiochus eſt la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la ſituation du Royaume de Syrie, lorſqu'Antiochus qui avoit fait de grandes choſes, entreprit la guerre contre les Romains: mais il ne ſe conduiſit pas même avec la ſageſſe que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renou-

velât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela : il se montra dans la Grece avec une petite partie de ses forces ; & comme s'il avoit voulu y voir la guerre & non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs. Il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger & de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, & qu'on lui laisseroit quelques Villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs le déterminerent ; & n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent : il fut vaincu encore ; & dans sa consternation, il consentit au traité le plus infame qu'un grand Prince ait jamais fait.

Je ne sache rien de si magnanime

que la résolution que prit un Monarque qui a régné de nos jours (g), de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône, que d'accepter des propositions qu'un Roi ne doit pas entendre : il avoit l'ame trop fiere pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis ; & il savoit bien que le courage peut raffermir une Couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des Princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre ; qui soient également capables de se servir de la fortune, & de l'attendre ; & qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, ayent celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites Puissances, si l'on en excepte l'Egypte qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitans, ses forces de mer & de terre, auroit pu être formidable : mais la cruauté de ses Rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbé-

(g) Louis XIV.

cillité, leurs affreufes voluptés, les rendirent fi odieux à leurs fujets, qu'ils ne fe foutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une loi fondamentale de la Couronne d'Egypte, que les fœurs fuccédoient avec les freres ; & afin de maintenir l'unité dans le Gouvernement, on marioit le frere avec la fœur. Or, il eft difficile de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de fucceffion : car tous les petits démêlés domeftiques devenant des défordres dans l'Etat, celui des deux qui avoit le moindre chagrin foulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie ; populace immenfe, toujours prête à fe joindre au premier de fes Rois qui vouloit l'agiter. De plus, les Royaumes de Cyrene & de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres Princes de cette maifon, avec des droits réciproques fur le tout, il arrivoit qu'il y avoit prefque toujours des Princes régnans, & des prétendans à la Couronne ; que ces Rois étoient fur un trône chancelant ; & que mal établis au-dedans, ils étoient fans pouvoir au-dehors.

Les forces des Rois d'Egypte, comme celles des autres Rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre l'esprit de liberté, d'honneur & de gloire qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps : ils avoient dans leurs principales Villes, des jeux établis où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece; ce qui donnoit une émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattoit avec des armes dont le succès dépendoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de Barbares pris indifféremment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les Rois d'une telle milice, & leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses : premiérement, ils établirent peu à peu, comme une maxime chez les Grecs, qu'ils ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement; de plus,

dans leurs traités avec les Rois, ils leur défendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales (*h*).

(*h*) Ils avoient déjà eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent par le traité à ne plus se servir de troupes auxiliaires, comme on le voit dans un fragment de Dion.

CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prospérités où l'on se néglige pour l'ordinaire, le Sénat agissoit toujours avec la même profondeur; & pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abattus.

Il s'érigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre, il décidoit des peines & des récompenses que chacun avoit méritées. Il ôtoit une partie du domaine du peuple vaincu, pour la donner aux alliés : en quoi il faisoit deux choses; il attachoit à Rome des Rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à espérer; & il en

affoibliffoit d'autres, dont elle n'avoit rien à efpérer, & tout à craindre.

On fe fervoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruifit les deftructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après, pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le fecours des Rhodiens; mais après qu'on leur eut donné des récompenfes éclatantes, on les humilia pour jamais, fous prétexte qu'ils avoient demandé qu'on fît la paix avec Perfée.

Quand ils avoient plufieurs ennemis fur les bras, ils accordoient une treve au plus foible, qui fe croyoit heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé fa ruine.

Lorfque l'on étoit occupé à une grande guerre, le Sénat diffimuloit toutes fortes d'injures, & attendoit dans le filence que le temps de la punition fût venu : que fi quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refufoit de les punir, aimant mieux tenir toute la Nation pour criminelle, & fe réferver une vengeance utile.

Comme ils faifoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne fe for-

moit guere de ligues contre eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du péril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le temps, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit ; & de tant de peuples qu'ils attaquerent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les Ambassadeurs qu'ils envoyoient chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient surement maltraités ; ce qui étoit un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre (*a*).

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptoit. Ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bornoient le nombre des troupes

(*a*) Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. *Voyez* Polybe.

de terre, ou ſe faiſoient livrer les chevaux ou les éléphans; & ſi ce peuple étoit puiſſant ſur la mer, ils l'obligeoient de brûler ſes vaiſſeaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un Prince, ils ruinoient ſes finances, par des taxes exceſſives, ou un tribut, ſous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre: nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ſes ſujets, & de perdre leur amour.

Lorſqu'ils accordoient la paix à quelque Prince, ils prenoient quelqu'un de ſes freres ou de ſes enfans en ôtage: ce qui leur donnoit le moyen de troubler ſon Royaume à leur fantaiſie. Quand ils avoient le plus proche héritier, ils intimidoient le poſſeſſeur: s'ils n'avoient qu'un Prince d'un degré éloigné, ils s'en ſervoient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque Prince ou quelque peuple s'étoit ſouſtrait de l'obéiſſance de ſon Souverain, ils lui accordoient d'abord le titre d'allié du peuple Romain (*b*); & par-là ils le rendoient

(*b*) Voyez ſur-tout leur traité avec les Juifs, au premier livre des Machabées, chap. 8.

ſacré & inviolable : de maniere qu'il n'y avoit point de Roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être ſûr de ſes ſujets, ni même de ſa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une eſpece de ſervitude, il étoit néanmoins très-recherché (*c*); car on étoit ſûr que l'on ne recevoit d'injures que d'eux, & l'on avoit ſujet d'eſpérer qu'elles ſeroient moindres : ainſi il n'y avoit point de ſervices que les peuples & les Rois ne fuſſent prêts de rendre, ni de baſſeſſes qu'ils ne fiſſent pour l'obtenir.

Ils avoient pluſieurs ſortes d'alliés. Les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques; d'autres, par l'établiſſement même, comme leurs colonies; quelques-uns, par les bienfaits, comme furent Maſſiniſſe, Eumenes & Athalus, qui tenoient d'eux leur Royaume ou leur agrandiſſement; d'autres, par des traités libres, & ceux-là devenoient ſujets par un long uſage de l'alliance, comme les Rois d'Egypte, de Bithynie, de

(*c*) Ariarathe fit un ſacrifice aux Dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

Cappadoce, & la plupart des Villes Grecques; plusieurs enfin par des traités forcés, & par la loi de leur sujétion, comme Philippe & Antiochus : car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance; c'est-à-dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissoient la liberté à quelques Villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions (*d*); l'une défendoit les lois & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains : & comme cette derniere faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays, sous prétexte de succession : ils entrerent en Asie, en Bithynie, en Lybie, par les testamens d'Attalus, de Nicomede (*e*) & d'Appion; & l'Egypte fut enchaînée par celui du Roi de Cyrene.

Pour tenir les grands Princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils

(*d*) Voyez Polybe, sur les Villes de Grece.
(*e*) Fils de Philopator.

reçuſſent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur (*f*) ; & comme ils ne la refuſoient à aucun des voiſins d'un Prince puiſſant, cette condition miſe dans un traité de paix, ne lui laiſſoit plus d'alliés.

De plus, lorſqu'ils avoient vaincu quelque Prince conſidérable, ils mettoient dans le traité qu'il ne pourroit faire la guerre, pour ſes différens, avec les alliés des Romains (c'eſt-à-dire, ordinairement avec tous ſes voiſins); mais qu'il les mettroit en arbitrage : ce qui lui ôtoit pour l'avenir la puiſſance militaire.

Et pour ſe la réſerver toute, ils en privoient leurs alliés même : dès que ceux-ci avoient le moindre démêlé, ils envoyoient des Ambaſſadeurs qui les obligeoient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Pruſias.

Quand quelque Prince avoit fait une conquête, qui ſouvent l'avoit épuiſé, un Ambaſſadeur Romain ſurvenoit d'abord, qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut ſe rap-

(*f*) Ce fut le cas d'Antiochus.

peler comment avec une parole ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils établirent, comme une loi, qu'il ne seroit permis à aucun Roi d'Asie d'entrer en Europe (*g*), & d'y assujettir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate, fut que, contre cette défense, il avoit soumis quelques Barbares (*h*).

Lorsqu'ils voyoient que deux peuples étoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scene ; & comme nos Chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'étoit, dit Denys d'Halicarnasse (*i*), une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étoient point quelques faits particuliers arrivés

(*g*) La défense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint générale contre les autres Rois.

(*h*) Appien, *de bello Mithrid.*

(*i*) Fragment de Denys, tiré de l'extrait des ambassades.

par hasard ; c'étoient des principes toujours constans : & cela se peut voir aisément, car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes Puissances, furent précisément celles qu'ils avoient employées dans les commencemens, contre les petites Villes qui étoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumenes & de Massinisse, pour subjuguer Philippe & Antiochus, comme ils s'étoient servis des Latins & des Herniques, pour subjuguer les Volsques & les Toscans ; ils se firent livrer les flottes de Carthage & des Rois d'Asie, comme ils s'étoient fait donner les barques d'Antium ; ils ôterent les liaisons politiques & civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avoient autrefois rompu l'union des petites villes Latines (*k*).

Mais sur-tout, leur maxime constante fut de diviser. La République d'Achaïe étoit formée par une association de Villes libres ; le Sénat déclara que chaque Ville se gouverneroit dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

(*k*) Tite-Live, liv. VII.

La République des Béotiens étoit pareillement une ligue de plusieurs Villes : mais, comme dans la guerre contre Persée les unes suivirent le parti de ce Prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Si un grand Prince qui a régné de nos jours, avoit suivi ces maximes, lorsqu'il vit un de ses voisins détrôné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'île qui lui resta fidelle : en divisant la seule Puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Lorsqu'il y avoit quelques disputes dans un Etat, ils jugeoient d'abord l'affaire ; & par-là ils étoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'étoit des Princes du même sang qui se disputoient la Couronne, ils les déclaroient quelquefois tous deux Rois (*l*) : Si l'un d'eux

(*l*) Comme il arriva à Ariarathe & Holopherne, en Cappadoce. Appien, *in Syriac.*

étoit

étoit en bas âge (*m*), ils décidoient en ſa faveur, & ils en prenoient la tutelle, comme protecteurs de l'univers. Car ils avoient porté les choſes au point que les peuples & les Rois étoient leurs ſujets, ſans ſavoir préciſément par quel titre; étant établi que c'étoit aſſez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être ſoumis.

Ils ne faiſoient jamais de guerres éloignées, ſans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ſes troupes à l'armée qu'ils envoyoient: & comme elle n'étoit jamais conſidérable par le nombre, ils obſervoient toujours d'en tenir une autre dans la Province la plus voiſine de l'ennemi, & une troiſieme dans Rome toujours prête à marcher (*n*). Ainſi ils n'expoſoient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur

(*m*) Pour pouvoir ruiner la Syrie en qualité de tuteurs, ils ſe déclarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Démétrius qui étoit chez eux en ôtage, & qui les conjuroit de lui rendre juſtice, diſant que Rome étoit ſa mere & les Sénateurs ſes peres.

(*n*) C'étoit une pratique conſtante, comme on peut voir par l'Hiſtoire.

ennemi mettoit au hafard toutes les fiennes (*o*).

Quelquefois ils abufoient de la fubtilité des termes de leur langue. Ils détruifirent Carthage, difant qu'ils avoient promis de conferver la Cité, & non pas la Ville. On fait comment les Etoliens, qui s'étoient abandonnés à leur foi, furent trompés. Les Romains prétendirent que la fignification de ces mots, *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la perte de toutes fortes de chofes, des perfonnes, des terres, des villes, des temples, & des fépultures même.

Ils pouvoient même donner à un traité une interprétation arbitraire. Ainfi, lorfqu'ils voulurent abaiffer les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme préfent, mais comme amie & alliée.

Lorfqu'un de leurs Généraux faifoit la paix pour fauver fon armée prête à périr, le Sénat qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix & continuoit la guerre. Ainfi quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut

(*o*) Voyez comme ils fe conduifirent dans la guerre de Macédoine.

laiſſé aller ſur la foi d'un traité, on ſe ſervit contre lui des troupes même qu'il avoit ſauvées : & lorſque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, cette paix qui avoit ſauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome; & l'on éluda la foi publique, en envoyant le Conſul qui l'avoit ſignée (*p*).

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un Prince, ſous des conditions raiſonnables; & lorſqu'il les avoit exécutées, ils en ajoutoient de telles, qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainſi quand ils ſe furent fait livrer (*q*) par Jugurtha ſes éléphans, ſes chevaux, ſes tréſors, ſes transfuges, ils lui demanderent de livrer ſa perſonne; choſe qui étant pour un Prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugerent les Rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers. Ils

(*p*) Ils en agirent de même avec les Samnites, les Luſitaniens & les peuples de Corſe. Voyez ſur ces derniers un fragment du livre I de Dion.

(*q*) Ils en agirent de même avec Viriate : après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendît les armes ; à quoi ni lui ni les ſiens ne purent conſentir. *Fragment de Dion.*

écouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyerent des Députés pour pourvoir à leur ſureté; & ils firent accuſer Perſée devant eux, pour quelques meurtres & quelques querelles avec des citoyens des Villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un Général par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à ſon triomphe, il ne laiſſoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichiſſoit toujours; & chaque guerre la mettoit en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étoient amis ou alliés ſe ruinoient tous par les préſens immenſes qu'ils faiſoient pour conſerver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce ſujet aux Romains, auroit ſuffi pour les vaincre (*r*).

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les tréſors : raviſſeurs moins injuſtes en qualité de conquérans, qu'en qualité de légiſlateurs. Ayant ſu que Ptolomée, Roi de Chypre,

(*r*) Les préſens que le Sénat envoyoit aux Rois n'étoient que des bagatelles, comme une chaiſe & un bâton d'ivoire, ou quelque robe de magiſtrature.

avoit des richeſſes immenſes, ils firent (*s*) une loi, ſur la propoſition d'un Tribun, par laquelle ils ſe donnerent l'hérédité d'un homme vivant, & la confiſcation d'un Prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique. Les Magiſtrats & les Gouverneurs vendoient aux Rois leurs injuſtices. Deux compétiteurs ſe ruinoient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuſe contre un rival qui n'étoit pas entiérement épuiſé: car on n'avoit pas même cette juſtice des brigands qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou uſurpés ne ſe ſoutenant que par de l'argent, les Princes, pour en avoir, dépouilloient les temples, confiſquoient les biens des plus riches citoyens: on faiſoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne ſervit mieux Rome que le reſpect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les Rois dans le ſilence, & les rendit comme ſtupides. Il ne s'agiſſoit pas du degré de leur puiſſance, mais

(*s*) Florus, liv. III, chap. 9.

leur perſonne propre étoit attaquée. Riſquer une guerre, c'étoit s'expoſer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainſi des Rois qui vivoient dans le faſte & dans les délices, n'oſoient jeter des regards fixes ſur le peuple Romain; & perdant le courage, ils attendoient de leur patience & de leurs baſſeſſes quelque délai aux miſeres dont ils étoient menacés (*t*).

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus, ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Aſie & de la Grece, ſans y avoir preſque de Villes en propre. Il ſembloit qu'ils ne conquiſſent que pour donner : mais ils reſtoient ſi bien les maîtres, que lorqu'ils faiſoient la guerre à quelque Prince, ils l'accabloient, pour ainſi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avoient gardé les Villes priſes à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs; ſi après la ſeconde guerre Punique, ou

(*t*) Ils cachoient autant qu'ils pouvoient leur puiſſance & leurs richeſſes aux Romains. Voyez là-deſſus un fragment du premier livre de Dion.

celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies (*u*).

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujettes, & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la République Romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins après la victoire du lac Régille (*x*) : il fut un des principaux fondemens de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'étoit une maniere lente de conquérir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir ; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement : s'il se relevoit, on l'abaissoit encore davantage : & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

(*u*) Ils n'oserent y exposer leurs colonies : ils aimerent mieux mettre une jalousie éternelle entre les Carthaginois & Massinisse, & se servir du secours des uns & des autres pour soumettre la Macédoine & la Grece.

(*x*) Denys d'Halicarnasse le rapporte, liv. VI, chap. 95, édition d'Oxford.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une Monarchie ou une République, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Pérou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver.

C'est la folie des conquérans de vouloir donner à tous les peuples leurs lois & leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucunes lois générales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaisons dangereuses; ils ne faisoient un corps que par une obéissance commune; & sans être compatriotes, ils étoient tous Romains.

On objectera peut-être que les Empires fondés sur les lois des fiefs n'ont jamais été durables ni puissans : mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains & celui des Barbares; & pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse : dans l'un, la sujétion étoit extrême; dans l'autre, l'indépendance : dans les pays conquis par

les nations Germaniques, le pouvoir étoit dans la main des vaſſaux, le droit ſeulement dans la main du Prince : c'étoit tout le contraire chez les Romains.

CHAPITRE VII.

Comment Mithridate put leur réſiſter.

DE tous les Rois que les Romains attaquerent, Mithridate ſeul ſe défendit avec courage, & les mit en péril.

La ſituation de ſes Etats étoit admirable pour leur faire la guerre. Ils touchoient au pays inacceſſible du Caucaſe, rempli de nations féroces dont on pouvoit ſe ſervir ; de-là ils s'étendoient ſur la mer du Pont : Mithridate la couvroit de ſes vaiſſeaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes ; l'Aſie étoit ouverte à ſes invaſions : il étoit riche, parce que ſes Villes ſur le Pont-Euxin faiſoient un commerce avantageux avec des nations moins induſtrieuſes qu'elles.

Les proſcriptions dont la coutume commença dans ces temps-là, oblige

rent plusieurs Romains de quitter leur Patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes (*a*).

D'un autre côté, Rome travaillée par ses dissentions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses défaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des Rois, que le désir manifeste qu'ils témoignoient de la paix; ils avoient détourné par-là tous les autres peuples de partager avec eux un péril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin les Villes de Grece & d'Asie voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles,

(*a*) Frontin, Stratagêmes, liv. II, dit qu'Archelaüs, Lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses chariots à faux; au second, sa phalange; au troisieme, les auxiliaires armés à la Romaine, *mixtis fugitivis Italiæ, quorum pervicaciæ multùm fidebat.* Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, Vie de Lucullus.

mirent leur confiance dans ce Roi barbare, qui les appeloit à la liberté.

Cette diſpoſition des choſes produiſit trois grandes guerres qui forment un des beaux morceaux de l'Hiſtoire Romaine; parce qu'on n'y voit pas des Princes déjà vaincus par les délices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane; ou par la crainte, comme Philippe, Perſée & Jugurtha; mais un Roi magnanime qui, dans les adverſités, tel qu'un lion qui regarde ſes bleſſures, n'en étoit que plus indigné.

Elles ſont ſingulieres, parce que les révolutions y ſont continuelles & toujours inopinées: car ſi Mithridate pouvoit aiſément réparer ſes armées, il arrivoit auſſi que dans les revers, où l'on a plus beſoin d'obéiſſance & de diſcipline, ſes troupes barbares l'abandonnoient; s'il avoit l'art de ſolliciter les peuples, & de faire révolter des Villes, il éprouvoit à ſon tour des perfidies de la part de ſes Capitaines, de ſes enfans & de ſes femmes: enfin s'il eut affaire à des Généraux Romains mal-habiles, on envoya contre lui en divers temps Sylla, Lucullus & Pompée.

Ce Prince, après avoir battu les Gé-

néraux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macédoine & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla; réduit par un traité à ses anciennes limites; fatigué par les Généraux Romains; devenu encore une fois leur vainqueur & le conquérant de l'Asie; chassé par Lucullus, & suivi dans son propre pays, fut obligé de se retirer chez Tigrane: & le voyant perdu sans ressource après sa défaite, ne comptant plus que sur lui-même, il se réfugia dans ses propres États, & s'y rétablit.

Pompée succéda à Lucullus, & Mithridate en fut accablé: il fuit de ses États; & passant l'Araxe, il marcha de péril en péril par le pays des Laziens: & ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore devant son fils Macharès qui avoit fait sa paix avec les Romains (*b*).

Dans l'abyme où il étoit, il forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siecles après,

(*b*) Mithridate l'avoit fait Roi du Bosphore. Sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort.

& par le même chemin qu'elles tinrent (*c*).

Trahi par Pharnace, un autre de ſes fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ſes entrepriſes & des haſards qu'il alloit chercher, il mourut en Roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ſes victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de ſon Empire des pays infinis ; ce qui ſervit plus au ſpectacle de la magnificence Romaine, qu'à ſa vraie puiſſance : & quoiqu'il parût, par les écriteaux portés à ſon triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fiſc de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus expoſée (*d*).

(*c*) Voyez Appien, *de bello Mithridatico.*

(*d*) Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée ; & Zonaras, liv. II.



CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la Ville.

PENDANT que Rome conquéroit l'Univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée ; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent si-tôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des Rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique: les familles Patriciennes obtenoient seules toutes (*a*) les magistratures, toutes les dignités, & par conséquent tous les honneurs militaires & civils (*b*).

Les Patriciens voulant empêcher le retour des Rois, chercherent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus

(*a*) Les Patriciens avoient même en quelque façon, un caractere sacré; il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez dans Tite-Live, liv. VI, la harangue d'Appius Claudius.

(*b*) Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être Consuls & commander les armées.

qu'ils ne voulurent : à force de lui donner de la haine pour les Rois, ils lui donnerent un déſir immodéré de la liberté. Comme l'autorité Royale avoit paſſé toute entiere entre les mains des Conſuls, le peuple ſentit que cette liberté dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas : il chercha donc à abaiſſer le Conſulat, à avoir des Magiſtrats Plébéiens, & à partager avec les Nobles les Magiſtratures Curules. Les Patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda : car dans une Ville où la pauvreté étoit la vertu publique, où les richeſſes, cette voie ſourde pour acquérir la puiſſance, étoient mépriſées, la naiſſance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages. La puiſſance devoit donc revenir au plus grand nombre, & l'ariſtocratie ſe changer peu à peu en un état populaire.

Ceux qui obéiſſent à un Roi ſont moins tourmentés d'envie & de jalouſie que ceux qui vivent dans une ariſtocratie héréditaire. Le Prince eſt ſi loin de ſes ſujets, qu'il n'en eſt preſque pas vu ; & il eſt ſi fort au-deſſus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun

rapport qui puiſſe les choquer. Mais les Nobles qui gouvernent ſont ſous les yeux de tous, & ne ſont pas ſi élevés, que des comparaiſons odieuſes ne ſe faſſent ſans ceſſe. Auſſi a-t-on vu de tout temps, & le voit-on encore, le peuple déteſter les Sénateurs. Les Républiques où la naiſſance ne donne aucune part au gouvernement, ſont à cet égard les plus heureuſes ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à ſa fantaiſie.

Le peuple mécontent des Patriciens ſe retira ſur le Mont ſacré : on lui envoya des députés qui l'appaiſerent ; & comme chacun ſe promit ſecours l'un à l'autre, en cas que les Patriciens ne tinſſent pas les paroles données (*c*), ce qui eût cauſé à tous les inſtans des ſéditions, & auroit troublé toutes les fonctions des Magiſtrats ; on jugea qu'il valoit mieux créer une Magiſtrature qui pût empêcher les injuſtices faites à un Plébéien (*d*). Mais par une maladie éternelle des hommes, les Plébéiens qui avoient obtenu des Tribuns pour

(*c*) Zonaras, liv. II.

(*d*) Origine des Tribuns du Peuple.

ſe défendre, s'en ſervirent pour attaquer; ils enleverent peu à peu toutes les prérogatives des Patriciens : cela produiſit des conteſtations continuelles. Le peuple étoit ſoutenu, ou plutôt animé par ſes Tribuns; & les Patriciens étoient défendus par le Sénat qui étoit preſque tout composé de Patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque Tribun.

Le peuple employoit pour lui ſes propres forces & ſa ſupériorité dans les ſuffrages, ſes refus d'aller à la guerre, ſes menaces de ſe retirer, la partialité de ſes lois, enfin ſes jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de réſiſtance. Le Sénat ſe défendoit par ſa ſageſſe, ſa juſtice & l'amour qu'il inſpiroit pour la patrie; par ſes bienfaits & une ſage diſpenſation des tréſors de la République; par le reſpect que le peuple avoit pour la gloire des principales familles & la vertu des grands perſonnages (e); par la Religion même,

(e) Le peuple qui aimoit la gloire, composé de gens qui avoient paſſé leur vie à la guerre, ne pouvoit refuſer ſes ſuffrages à un grand homme ſous lequel il avoit combattu. Il obtenoit le droit d'élire des Plébéiens, & il éliſoit des Patriciens. Il fut

les inſtitutions anciennes, & la ſuppreſſion des jours d'aſſemblée, ſous prétexte que les auſpices n'avoient pas été favorables; par les cliens, par l'oppoſition d'un Tribun à un autre, par la création d'un Dictateur (*f*), les occupations d'une nouvelle guerre, ou les malheurs qui réuniſſoient tous les intérêts; enfin par une condeſcendance paternelle à accorder au peuple une partie de ſes demandes, pour lui faire abandonner les autres, & cette maxime conſtante de préférer la conſervation de la République aux prérogatives de quelque Ordre ou de quelque Magiſtrature que ce fût.

Dans la ſuite des temps, lorſque les Plébéiens eurent tellement abaiſſé les

obligé de ſe lier les mains, en établiſſant qu'il y auroit toujours un Conſul Plébéien : auſſi les familles Plébéiennes qui entrerent dans les charges, y furent-elles enſuite continuellement portées; & quand le peuple éleva aux honneurs quelque homme de néant, comme Varron & Marius, ce fut une eſpece de victoire qu'il remporta ſur lui-même.

(*f*) Les Patriciens pour ſe défendre, avoient coutume de créer un Dictateur; ce qui leur réuſſiſſoit admirablement bien; mais les Plébéiens, ayant obtenu de pouvoir être élus Conſuls, purent auſſi être élus Dictateurs; ce qui déconcerta les Patriciens. Voyez dans Tite-Live, liv. VIII, comment Publius Philo les abaiſſa dans ſa dictature : il fit trois lois qui leur furent très-préjudiciables.

Patriciens, que cette (*g*) diſtinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifféremment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles diſputes entre le bas peuple agité par ſes Tribuns, & les principales familles Patriciennes ou Plébéiennes, qu'on appela les Nobles, & qui avoient pour elles le Sénat qui en étoit composé. Mais comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richeſſes immenſes, & qu'il eſt impoſſible que les richeſſes ne donnent du pouvoir, les Nobles réſiſterent avec plus de force que les Patriciens n'avoient fait; ce qui fut cauſe de la mort des Gracches, & de pluſieurs de ceux qui travaillerent ſur leur plan (*h*).

Il faut que je parle d'une Magiſtrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome; ce fut celle des Cenſeurs. Ils faiſoient le dénombrement du peuple; & de plus, comme la force de la République conſiſtoit dans la diſcipline, l'auſtérité des

(*g*) Les Patriciens ne conſerverent que quelques ſacerdoces, & le droit de créer un Magiſtrat, qu'on appeloit *Entre-Roi.*

(*h*) Comme Saturninus & Glaucias.

mœurs, & l'obſervation conſtante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le Magiſtrat ordinaire ne pouvoit pas punir (*i*). Il y a de mauvais exemples qui ſont pires que les crimes; & plus d'Etats ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les lois. A Rome, tout ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuſes, changer le cœur ou l'eſprit du citoyen, & en empêcher, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la perpétuité, les déſordres domeſtiques ou publics, étoit réformé par les Cenſeurs. Ils pouvoient chaſſer du Sénat qui ils vouloient, ôter à un Chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public, mettre un citoyen dans une autre Tribu, & même parmi ceux qui payoient les charges de la Ville, ſans avoir part à ſes privileges (*k*).

(*i*) On peut voir comme ils dégraderent ceux qui, après la bataille de Cannes, avoient été d'avis d'abandonner l'Italie; ceux qui s'étoient rendus à Annibal; ceux qui, par une mauvaiſe interprétation, lui avoient manqué de parole.

(*k*) Cela s'appeloit: *Ærarium aliquem facere, aut in cœlitum tabulas referre.* On étoit mis hors de ſa centurie, & on n'avoit plus le droit de ſuffrage.

M. Livius nota le peuple même; & de trente-cinq Tribus il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la Ville (*l*). » Car, disoit-il, après m'avoir » condamné vous m'avez fait Consul » & Censeur : il faut donc que vous » ayez prévariqué une fois, en m'infli- » geant une peine; ou deux fois, en » me créant Consul & ensuite Cen- » seur «.

M. Duronius, Tribun du peuple, fut chassé du Sénat par les Censeurs; parce que pendant sa Magistrature il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins (*m*).

C'étoit une institution bien sage. Ils ne pouvoient ôter à personne une Magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique (*n*); mais ils faisoient décheoir de l'ordre & du rang, & privoient pour ainsi dire un Citoyen de sa noblesse particuliere.

Servius Tullius avoit fait la fameuse

(*l*) Tite-Live, liv. XXIX.

(*m*) Valere-Maxime, liv. II.

(*n*) La dignité de Sénateur n'étoit pas une magistrature.

diviſion par centuries, que Tite-Live (*o*) & Denys d'Halicarnaſſe (*p*) nous ont ſi bien expliquée. Il avoit diſtribué cent quatre-vingt-treize centuries en ſix claſſes, & mis tout le bas peuple dans la derniere centurie, qui formoit ſeule la ſixieme claſſe. On voit que cette diſpoſition excluoit le bas peuple du ſuffrage, non pas de droit, mais de fait. Dans la ſuite on régla qu'excepté dans quelques cas particuliers, on ſuivroit dans les ſuffrages la diviſion par Tribus. Il y en avoit trente-cinq qui donnoient chacune leur voix, quatre de la Ville, & trente-une de la campagne. Les principaux Citoyens, tous laboureurs, entrerent naturellement dans les Tribus de la campagne; & celles de la Ville reçurent le bas peuple (*q*), qui y étant enfermé, influoit très-peu dans les affaires : & cela étoit regardé comme le ſalut de la République. Et quand Fabius remit dans les quatre Tribus de la Ville le menu peuple qu'Appius Claudius avoit répandu dans toutes, il en acquit le ſur-

(*o*) Livre I.
(*p*) Liv. IV, art. 15 & ſuiv.
(*q*) Appelé *turba forenſis*.

nom de *très-grand* (*r*). Les Cenſeurs jetoient les yeux tous les cinq ans ſur la ſituation actuelle de la République, & diſtribuoient de maniere le peuple dans ſes diverſes Tribus, que les Tribuns & les ambitieux ne puſſent pas ſe rendre maîtres des ſuffrages, & que le peuple même ne pût pas abuſer de ſon pouvoir.

Le gouvernement de Rome fut admirable en ce que depuis ſa naiſſance ſa conſtitution ſe trouva telle, ſoit par l'eſprit du peuple, la force du Sénat, ou l'autorité de certains Magiſtrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé.

Carthage périt, parce que, lorſqu'il fallut retrancher les abus, elle ne put ſouffrir la main de ſon Annibal même. Athenes tomba, parce que ſes erreurs lui parurent ſi douces, qu'elle ne voulut pas en guérir. Et parmi nous les Républiques d'Italie qui ſe vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus; auſſi n'ont-elles pas plus de

(*r*) Voyez Tite-Live, liv. IX.

liberté que Rome n'en eut du temps des Décemvirs (*s*).

Le gouvernement d'Angleterre eſt plus ſage, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même : & telles ſont ſes erreurs, qu'elles ne ſont jamais longues ; & que par l'eſprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles ſont ſouvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'eſt-à-dire, toujours agité, ne ſauroit ſe maintenir, s'il n'eſt, par ſes propres lois, capable de correction.

(*s*) Ni même plus de puiſſance.

CHAPITRE IX.

Deux cauſes de la perte de Rome.

LORSQUE la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la République pouvoit facilement ſubſiſter. Tout ſoldat étoit également citoyen : chaque Conſul levoit une armée ; & d'autres citoyens alloient à la guerre ſous celui qui ſuccédoit. Le nombre des

des troupes n'étant pas exceſſif, on avoit attention à ne recevoir dans la Milice que des gens qui euſſent aſſez de bien pour avoir intérêt à la conſervation de la Ville (*a*). Enfin, le Sénat voyoit de près la conduite des Généraux, & leur ôtoit la penſée de rien faire contre leur devoir.

Mais, lorſque les légions paſſerent les Alpes & la mer, les gens de guerre qu'on étoit obligé de laiſſer pendant pluſieurs campagnes dans les pays que l'on ſoumettoit, perdirent peu à peu l'eſprit de citoyens; & les Généraux qui diſpoſerent des armées & des Royaumes, ſentirent leur force, & ne purent plus obéir.

Les ſoldats commencerent donc à

(*a*) Les affranchis, & ceux qu'on appeloit *capite cenſi*, parce qu'ayant très-peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête, ne furent point d'abord enrôlés dans la milice de terre, excepté dans les cas preſſans. Servius Tullius les avoit mis dans la ſixieme claſſe, & on ne prenoit des ſoldats que dans les cinq premieres. Mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifféremment tout le monde : *Milites ſcribere*, dit Salluſte, *non more majorum neque claſſibus, ſed uti cujuſque libido erat*, capite cenſos *pleroſque* : de bello Jugurth. Remarquez que dans la diviſion par tribus, ceux qui étoient dans les quatre tribus de la Ville étoient à peu près les mêmes que [illegible] dans la diviſion par centuries, étoient dans [illegible] claſſe.

ne reconnoître que leur Général, à fonder ſur lui toutes leurs eſpérances, & à voir de plus loin la Ville. Ce ne furent plus les ſoldats de la République, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de Céſar. Rome ne put plus ſavoir ſi celui qui étoit à la tête d'une armée dans une Province, étoit ſon Général ou ſon ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ſes Tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que ſa puiſſance même, le Sénat put aiſément ſe défendre, parce qu'il agiſſoit conſtamment; au lieu que la populace paſſoit ſans ceſſe de l'extrémité de la fougue à l'extrémité de la foibleſſe. Mais quand le peuple put donner à ſes favoris une formidable autorité au dehors, toute la ſageſſe du Sénat devint inutile, & la République fut perdue.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'eſt que les malheurs & les ſuccès qui leur arrivent leur font preſque toujours perdre la liberté; au lieu que les ſuccès & les malheurs d'un Etat où le peuple eſt ſoumis, confirment également ſa ſervitude. Une République ſage ne doit rien ha-

ſarder qui l'expoſe à la bonne ou à la mauvaiſe fortune ; le ſeul bien auquel elle doit aſpirer, c'eſt à la perpétuité de ſon état.

Si la grandeur de l'Empire perdit la République, la grandeur de la Ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit ſoumis tout l'univers avec le ſecours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné en différens temps divers privileges (*b*). La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord ſouciés du droit de bourgeoiſie chez les Romains ; & quelques-uns aimerent mieux garder leurs uſages (*c*). Mais lorſque ce droit fut celui de la ſouveraineté univerſelle, qu'on ne fut rien dans le monde ſi l'on n'étoit citoyen Romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie réſolurent de périr ou d'être Romains : ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prieres, ils prirent la voie des armes ; ils ſe révolterent

(*b*) *Jus Latii*, *Jus Italicum.*

(*c*) Les Eques diſoient dans leurs aſſemblées : Ceux qui ont pu choiſir ont préféré leurs lois au droit de la Cité Romaine, qui a été une peine néceſſaire pour ceux qui n'ont pu s'en défendre. Tite-Live, liv. IX.

dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne : les autres alliés alloient les ſuivre (*d*). Rome, obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainſi dire, les mains avec leſquelles elle enchaînoit l'univers, étoit perdue; elle alloit être réduite à ſes murailles : elle accorda ce droit tant déſiré aux alliés qui n'avoient pas encore ceſſé d'être fidelles (*e*); & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette Ville dont le peuple n'avoit eu qu'un même eſprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie; où cette jalouſie du pouvoir du Sénat & des prérogatives des grands, toujours mêlée de reſpect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ſes citoyens, chaque Ville y apporta ſon génie, ſes intérêts

(*d*) Les Aſculans, les Marſes, les Veſtins, les Marrucins, les Férentans, les Hirpins, les Pompéians, les Vénuſiens, les Japiges, les Lucaniens, les Samnites & autres. *Appien, de la guerre civile, livre premier.*

(*e*) Les Toſcans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelque peuple à ſe ſoumettre : & comme on les fit auſſi citoyens, d'autres poſerent encore les armes; & enfin, il ne reſta que les Samnites, qui furent exterminés.

particuliers, & sa dépendance de quelque grand protecteur (*f*). La Ville déchirée ne forma plus un tout ensemble : & comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction ; qu'on n'avoit plus les mêmes Magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures ; on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des Villes & des Nations entieres pour troubler les suffrages, ou se les faire donner ; les assemblées furent de véritables conjurations ; on appela *comices* une troupe de quelques séditieux : l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques ; & l'anarchie fut telle, qu'on ne put plus savoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite (*g*).

On n'entend parler dans les Auteurs

(*f*) Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

(*g*) Voyez les Lettres de Cicéron à Atticus, liv. IV, lettre 18.

que des diviſions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces diviſions y étoient néceſſaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la République qui fit le mal, & qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des diviſions ; & ces guerriers ſi fiers, ſi audacieux, ſi terribles au-dehors, ne pouvoient pas être bien modérés au-dedans. Demander, dans un Etat libre, des gens hardis dans la guerre & timides dans la paix, c'eſt vouloir des choſes impoſſibles : & pour regle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui ſe donne le nom de République, on peut être aſſuré que la liberté n'y eſt pas.

Ce qu'on appelle union dans un corps politique, eſt une choſe très-équivoque : la vraie eſt une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelqu'oppoſées qu'elles nous paroiſſent, concourent au bien général de la ſociété, comme des diſſonances dans la Muſique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat

où l'on ne croit voir que du trouble ; c'eſt-à-dire, une harmonie d'où réſulte le bonheur qui ſeul eſt la vraie paix. Il en eſt comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes & la réaction des autres.

Mais, dans l'accord du deſpotiſme Aſiatique, c'eſt-à-dire de tout gouvernement qui n'eſt pas modéré, il y a toujours une diviſion réelle ; le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magiſtrat, le noble ne ſont joints que parce que les uns oppriment les autres ſans réſiſtance : & ſi l'on y voit de l'union, ce ne ſont pas des citoyens qui ſont unis, mais des corps morts enſevelis les uns auprès des autres.

Il eſt vrai que les lois de Rome devinrent impuiſſantes pour gouverner la République : mais c'eſt une choſe qu'on a vu toujours, que de bonnes lois qui ont fait qu'une petite République devient grande, lui deviennent à charge lorſqu'elle s'eſt agrandie ; parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes & les lois convenables ;

celles qui font qu'un peuple ſe rend maître des autres, & celles qui maintiennent ſa puiſſance lorſqu'il l'a acquiſe.

Il y a à préſent dans le monde une République que perſonne ne connoît (*h*), & qui dans le ſecret & le ſilence augmente ſes forces chaque jour. Il eſt certain que ſi elle parvient jamais à l'état de grandeur où ſa ſageſſe la deſtine, elle changera néceſſairement ſes lois; & ce ne ſera point l'ouvrage d'un légiſlateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'agrandir, & ſes lois étoient admirables pour cela. Auſſi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, ſous le pouvoir des Rois, dans l'Ariſtocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais ceſſé de faire des entrepriſes qui demandoient de la conduite, & y a réuſſi. Elle ne s'eſt pas trouvée plus ſage que tous les autres Etats de la terre en un jour, mais continuellement : elle a ſoutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même ſupériorité; & n'a point eu de proſpérités dont elle n'ait

(*h*) Le Canton de Berne.

profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois que la secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la République, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains (*a*). Les Grecs en avoient été infatués avant eux : aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous dit que de son temps les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec ; au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchaîné (*b*).

(*a*) Cynéas en ayant discouru à la table de Pyrrhus, Fabricius souhaita que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. Plutarque, vie de Pyrrhus.

(*b*) » Si vous prêtez aux Grecs un talent avec » dix promesses, dix cautions, autant de témoins, » il est impossible qu'ils gardent leur foi ; mais parmi » les Romains, soit qu'on doive rendre compte des » deniers publics, ou de ceux des particuliers, on » est fidelle, à cause du serment que l'on a fait. On » a donc sagement établi la crainte des enfers ; &

Il y a un fait dans les lettres de Cicéron à Atticus (*c*), qui nous montre combien les Romains avoient changé à cet égard depuis le temps de Polybe. *MEMMIUS*, dit-il, *vient de communiquer au Sénat l'accord que ſon compétiteur & lui avoient fait avec les Conſuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriſer dans la pourſuite du Conſulat pour l'année ſuivante : & eux de leur côté s'obligeoient de payer aux Conſuls quatre cents mille ſeſterces s'ils ne leur fourniſſoient trois Augures qui déclareroient qu'ils étoient préſens lorſque le peuple avoit fait la loi* Curiate (*d*), *quoiqu'il n'en eût point fait; & deux Conſulaires qui affirmeroient qu'ils avoient aſſiſté à la ſignature du* Senatus-Conſulte *qui régloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu.* Que de mal-honnêtes gens dans un ſeul contrat !

Outre que la religion eſt toujours le

» c'eſt ſans raiſon qu'on la combat aujourd'hui «. Polybe, liv. VI.

(*c*) Livre IV, lettre 18.

(*d*) La loi *Curiate* donnoit la puiſſance militaire ; & le Senatus-Conſulte régloit les troupes, l'argent, les Officiers que devoit avoir le Gouverneur : or, les Conſuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaiſie, vouloient fabriquer une fauſſe loi, & un faux Senatus-Conſulte.

meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils mêloient quelque ſentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie : cette Ville fondée ſous les meilleurs auſpices, ce Romulus leur Roi & leur Dieu, ce Capitole éternel comme la Ville, & la Ville éternelle comme ſon fondateur, avoient fait autrefois ſur l'eſprit des Romains une impreſſion qu'il eût été à ſouhaiter qu'ils euſſent conſervée.

La grandeur de l'Etat fit la grandeur des fortunes particulieres. Mais comme l'opulence eſt dans les mœurs & non pas dans les richeſſes, celles des Romains, qui ne laiſſoient pas d'avoir des bornes, produiſirent un luxe & des profuſions qui n'en avoient point (*e*). Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richeſſes le furent enſuite par leur pauvreté. Avec des biens au-deſſus d'une condition privée, il fut difficile d'être un bon citoyen : avec

(*e*) La maiſon que Cornélie avoit achetée ſoixante-quinze mille drachmes, Lucullus l'acheta peu de temps après deux millions cinq cents mille. Plutarque, vie de Marius.

les désirs & les regrets d'une grande fortune ruinée, on fut prêt à tous les attentats; & comme dit Salluste (*f*), on vit une génération de gens qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits : car la force de son institution avoit été telle qu'elle avoit conservé une valeur héroïque & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse & de la volupté; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Les citoyens Romains regardoient le commerce (*g*) & les arts comme des occupations d'esclaves (*h*); ils ne les exerçoient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de

(*f*) *Ut meritò dicatur genitos esse qui nec ipsi habere possent res familiares, nec alios pati.* Fragment de l'Histoire de Salluste, tiré du livre de la Cité de Dieu, liv. II, chap. 18.

(*g*) Romulus ne permit que deux sortes d'exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre. Les Marchands, les Ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les Cabaretiers, n'étoient pas du nombre des citoyens. Denys d'Halicarnasse, liv. II; *idem*, liv. IX.

(*h*) Cicéron en donne les raisons dans ses Offices, liv. I, chap. 42.

quelques affranchis qui continuoient leur premiere induſtrie. Mais en général ils ne connoiſſoient que l'art de la guerre, qui étoit la ſeule voie pour aller aux magiſtratures & aux honneurs (*i*). Ainſi les vertus guerrieres reſterent, après qu'on eut perdu toutes les autres.

(*i*) Il falloit avoir ſervi dix années, entre l'âge de 16 ans & celui de 47. Voyez Polibe, liv. VI.

CHAPITRE XI.

1. De Sylla. 2. De Pompée & Céſar.

JE ſupplie qu'on me permette de détourner les yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla : on en trouvera dans Appien l'épouvantable hiſtoire. Outre la jalouſie, l'ambition & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux : les nouveaux citoyens & les anciens ne ſe regardoient plus comme les membres d'une même République (*a*); & l'on ſe faiſoit

(*a*) Comme Marius, pour ſe faire donner la commiſſion de la guerre contre Mithridate, au préjudice de Sylla, avoit par le ſecours du Tribun Sulpitius, répandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes ; ce qui rendoit les Italiens maîtres des ſuffrages ; ils étoient la plupart du parti

une guerre qui par un caractere particulier étoit en même temps civile & étrangere.

Sylla fit des lois très-propres à ôter la cauſe des déſordres que l'on avoit vus : elles augmentoient l'autorité du Sénat, tempéroient le pouvoir du peuple, régloient celui des Tribuns. La fantaiſie qui lui fit quitter la dictature, ſembla rendre la vie à la République : mais dans la fureur de ſes ſuccès il avoit fait des choſes qui mirent Rome dans l'impoſſibilité de conſerver ſa liberté.

Il ruina dans ſon expédition d'Aſie toute la diſcipline militaire : il accoutuma ſon armée aux rapines (*b*), & lui donna des beſoins qu'elle n'avoit jamais eus ; il corrompit une fois des ſoldats qui devoient dans la ſuite corrompre les Capitaines.

Il entra dans Rome à main armée, & enſeigna aux Généraux Romains à violer l'aſile de la liberté (*c*).

de Marius, pendant que le Sénat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla.

(*b*) Voyez dans la conjuration de Catilina, le portrait que Salluſte nous fait de cette armée.

(*c*) *Fugatis Marii copiis, primus urbem Romam cum armis ingreſſus eſt.* Fragment de Jean d'Antioche, dans l'extrait des vertus & des vices.

Il donna les terres des citoyens aux ſoldats (*d*), & il les rendit avides pour jamais ; car dès ce moment il n'y eut plus un homme de guerre qui n'attendît une occaſion qui pût mettre les biens de ſes concitoyens entre ſes mains.

Il inventa les proſcriptions, & mit à prix la tête de ceux qui n'étoient pas de ſon parti. Dès-lors il fut impoſſible de s'attacher davantage à la République : car parmi deux hommes ambitieux, & qui ſe diſputoient la victoire, ceux qui étoient neutres, & pour le parti de la liberté, étoient ſûrs d'être proſcrits par celui des deux qui ſeroit le vainqueur. Il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

Il vint après lui, dit Cicéron (*e*), un homme qui dans une cauſe impie & une victoire encore plus honteuſe, ne confiſqua pas ſeulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entieres.

Sylla quittant la dictature avoit ſem-

(*d*) On diſtribua bien au co[illegible] une partie des [illegible]es des ennem[illegible] mais Sylla donnoit les terres des citoyens.

(*e*) Offices, liv. II, chap. 8.

blé ne vouloir vivre que ſous la protection de ſes lois mêmes : mais cette action qui marqua tant de modération, étoit elle-même une ſuite de ſes violences. Il avoit donné des établiſſemens à quarante-ſept légions, dans divers endroits de l'Italie. Ces gens-là, dit Appien, regardant leur fortune comme attachée à ſa vie, veilloient à ſa ſureté, & étoient toujours prêts à le ſecourir ou à le venger (*f*).

La République devant néceſſairement périr, il n'étoit plus queſtion que de ſavoir comment & par qui elle devoit être abattue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne ſavoit pas aller à ſon but ſi directement que l'autre, effacerent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus tous les autres citoyens. Pompée parut le premier ; Céſar le ſuivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit caſſer les lois de Sylla, qui bornoient le pouvoir du peuple ; & quand il eut fait à ſon ambition un ſacrifice des lois les plus ſalutaires de ſa patrie, il obtint

(*f*) On peut voir ce qui arriva après la mort de Céſar.

tout ce qu'il voulut; & la témérité du peuple fut ſans bornes à ſon égard.

Les lois de Rome avoient ſagement diviſé la puiſſance publique en un grand nombre de magiſtratures qui ſe ſoutenoient, s'arrêtoient, & ſe tempéroient l'une l'autre : & comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir; & le peuple voyant paſſer devant lui pluſieurs perſonnages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux. Mais, dans ces temps-ci, le ſyſtême de la République changea; les plus puiſſans ſe firent donner par le peuple des commiſſions extraordinaires : ce qui anéantit l'autorité du peuple & des Magiſtrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un ſeul, ou de peu de gens (g).

Fallut-il faire la guerre à Sertorius? on en donna la commiſſion à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate? tout le monde cria Pompée. Eut-on beſoin de faire venir des blés à Rome? le peuple croit être perdu ſi on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les Pirates? il

(g) *Plebis opes imminutæ, paucorum potentia crevit.* Salluſte, *de conjurat. Catil.*

n'y a que Pompée. Et lorſque Céſar menace d'envahir, le Sénat crie à ſon tour, & n'eſpere plus qu'en Pompée.

» Je crois bien (diſoit Marcus (*h*) au » Peuple) que Pompée, que les No- » bles attendent, aimera mieux aſſurer » votre liberté que leur domination : » mais il y a eu un temps où chacun de » vous devoit avoir la protection de » pluſieurs, & non pas tous la pro- » tection d'un ſeul ; & où il étoit inoui » qu'un mortel pût donner ou ôter de » pareilles choſes «.

A Rome, faite pour s'agrandir, il avoit fallu réunir dans les mêmes perſonnes les honneurs & la puiſſance ; ce qui dans des temps de trouble pouvoit fixer l'admiration du peuple ſur un ſeul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on ſait préciſément ce que l'on donne ; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des préférences exceſſives, données à un citoyen dans une République, ont toujours des effets néceſſaires ; elles font naître l'envie du peuple,

(*h*) Fragment de l'hiſtoire de Sallufte.

ou elles augmentent ſans meſure ſon amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome, maître d'opprimer la République, eut la modération de congédier ſes armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en ſimple citoyen. Ces actions qui le comblerent de gloire, firent que dans la ſuite quelque choſe qu'il eût faite au préjudice des lois, le Sénat ſe déclara toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de Céſar. Celui-ci vouloit aller à la ſouveraine puiſſance les armes à la main, comme Sylla. Cette façon d'opprimer ne plaiſoit point à Pompée : il aſpiroit à la dictature, mais par les ſuffrages du peuple; il ne pouvoit conſentir à uſurper la puiſſance, mais il auroit voulu qu'on la lui remît entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'eſt jamais conſtante, il y eut des temps où Pompée vit diminuer ſon crédit (*i*); & ce qui le toucha bien ſenſiblement, des gens qu'il mépriſoit augmenterent le leur, & s'en ſervirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choſes égale-

(*i*) Voyez Plutarque.

ment funeftes. Il corrompit le peuple à force d'argent, & mit dans les élections un prix au fuffrage de chaque citoyen.

De plus, il fe fervit de la plus vile populace pour troubler les Magiftrats dans leurs fonctions; efpérant que les gens fages laffés de vivre dans l'anarchie, le créeroient Dictateur par défefpoir.

Enfin, il s'unit d'intérêts avec Céfar & Craffus. Caton difoit que ce n'étoit pas leur inimitié qui avoit perdu la République, mais leur union. En effet, Rome étoit en ce malheureux état, qu'elle étoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui réuniffant les vues & les intérêts des principaux, ne faifoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement fon crédit à Céfar; mais, fans le favoir, il le lui facrifia. Bientôt Céfar employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & fes artifices même : il troubla la Ville par fes émiffaires, & fe rendit maître des élections; Confuls, Préteurs, Tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le Sénat qui vit clairement les desseins de César, eut recours à Pompée: il le pria de prendre la défense de la République, si l'on pouvoit appeler de ce nom un Gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois que ce qui perdit sur-tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser qu'en élevant César comme il avoit fait, il eût manqué de prévoyance. Il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée : il ne se mettoit point en défense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger : il soutenoit au Sénat que César n'oseroit faire la guerre; & parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis César en état de tout entreprendre; c'est que par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son Gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule d'au-delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées près de Rome; mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entiérement dégarnie de troupes; cela fit qu'on tint des forces

confidérables dans la Gaule Cifalpine, c'eft-à-dire, dans le pays qui eft depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne, jufqu'aux Alpes. Mais pour affurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le célebre *Senatus-Confulte*, que l'on voit encore gravé fur le chemin de Rimini à Céfene, par lequel on dévouoit aux Dieux infernaux, & l'on déclaroit facrilege & parricide quiconque avec une légion, avec une armée, ou avec une cohorte, pafferoit le Rubicon.

A un gouvernement fi important, qui tenoit la Ville en échec, on en joignait un autre plus confidérable encore; c'étoit celui de la Gaule Tranfalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui ayant donné à Céfar l'occafion de faire la guerre pendant plufieurs années, à tous les peuples qu'il voulut, fit que fes foldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquit pas moins que les Barbares. Si Céfar n'avoit point eu le Gouvernement de la Gaule Tranfalpine, il n'auroit point corrompu fes foldats, ni fait refpecter fon nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule

Cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes : au lieu que dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie ; ce qui fit perdre à son parti la réputation, qui dans les guerres civiles est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome après la bataille de Cannes, César l'y répandit lorsqu'il passa le Rubicon. Pompée éperdu ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires désespérées : il ne sut que céder & que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le trésor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de César : mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualités sans pas un défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur ; & qu'en quelque République qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée.

César, après avoir défait les Lieu-

tenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée qui avoit la côte de la mer, & des forces supérieures, étoit sur le point de voir l'armée de César détruite par la misere & la faim : mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de prêter l'oreille aux vains discours de ses gens, qui le railloient ou l'accusoient sans cesse (*k*). Il veut, disoit l'un, se perpétuer dans le commandement, & être comme Agamemnon, le Roi des Rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe sénatoriale. Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la postérité blâmera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller avec des troupes nouvelles combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lorsque les restes de Pharsale se furent retirés en Afrique, Scipion qui les commandoit, ne vouloit jamais suivre

(*k*) Voyez Plutarque, vie de Pompée.

l'avis

l'avis de Caton, de traîner la guerre en longueur: enflé de quelques avantages, il rifqua tout, & perdit tout: & lorfque Brutus & Caffius rétablirent ce parti, la même précipitation perdit la République une troifieme fois (*l*).

Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durerent fi long-temps, la puiffance de Rome s'accrut fans ceffe au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, Céfar, Antoine, Augufte, Rome toujours plus terrible, acheva de détruire tous les Rois qui reftoient encore.

Il n'y a point d'État qui menace fi fort les autres d'une conquête, que celui qui eft dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artifan, laboureur, y devient foldat: & lorfque par la paix les forces y font réunies, cet État a de grands avantages fur les autres, qui n'ont guere que des citoyens. D'ailleurs dans les guerres civiles, il fe forme fouvent de grands hommes; parce

(*l*) Cela eft bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, livre IV. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, fi l'on n'avoit pas donné la bataille.

que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang; au lieu que dans les autres temps on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains à d'autres plus récens, les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des Maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII & de celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwell, après les guerres du long Parlement. Les Allemands n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols sous Philippe V, d'abord après les guerres civiles pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe : & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin la République fut opprimée : & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pou-

voir à meſure qu'il en a davantage, & qui ne déſire tout que parce qu'il poſſede beaucoup.

Si Céſar & Pompée avoient penſé comme Caton, d'autres auroient penſé comme firent Céſar & Pompée; & la République deſtinée à périr, auroit été entraînée au précipice par une autre main.

Céſar pardonna à tout le monde; mais il me ſemble que la modération que l'on montre après qu'on a tout uſurpé, ne mérite pas de grandes louanges.

Quoi que l'on ait dit de ſa diligence après Pharſale, Cicéron l'accuſe de lenteur avec raiſon. Il dit à Caſſius, qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée ſe fût ainſi relevé en Eſpagne & en Afrique; & que s'ils avoient pu prévoir que Céſar ſe fût amuſé à ſa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & qu'ils ſe ſeroient retirés avec Scipion & Caton en Afrique (*m*). Ainſi un fol amour lui fit eſſuyer quatre guerres; & en ne prévenant pas les deux dernieres, il remit en queſtion ce qui avoit été décidé à Pharſale.

(*m*) Épitres familieres, livre XV.

César gouverna d'abord ſous des titres de magiſtrature ; car les hommes ne ſont guere touchés que des noms. Et comme les peuples d'Aſie abhorroient ceux de Conſul & de Proconſul, les peuples d'Europe déteſtoient celui de Roi ; de ſorte que dans ces temps-là, ces noms faiſoient le bonheur ou le déſeſpoir de toute la terre. César ne laiſſa pas de tenter de ſe faire mettre le diadême ſur la tête : mais voyant que le peuple ceſſoit ſes acclamations, il le rejeta. Il fit encore d'autres tentatives (*n*) : & je ne puis comprendre qu'il pût croire, que les Romains, pour le ſouffrir tyran, aimaſſent pour cela la tyrannie, ou cruſſent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le Sénat lui déféroit de certains honneurs, il négligea de ſe lever ; & pour lors les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience.

On n'offenſe jamais plus les hommes, que lorſqu'on choque leurs cérémonies & leurs uſages. Cherchez à les opprimer, c'eſt quelquefois une preuve de l'eſtime que vous en faites ; choquez

(*n*) Il caſſa les Tribuns du peuple.

leurs coutumes, c'eſt toujours une marque de mépris.

Céſar, de tout temps ennemi du Sénat, ne put cacher le mépris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu preſque ridicule depuis qu'il n'avoit plus de puiſſance : par-là, ſa clémence même fut inſultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dédaignoit de punir.

Il porta le mépris juſqu'à faire lui-même les Sénatus-Conſultes ; il les ſouſcrivoit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'eſprit. » J'apprends quelquefois, dit Cicéron (*o*), » qu'un Sénatus-Conſulte paſſé à mon » avis, a été porté en Syrie & en Arménie, avant que j'aie ſu qu'il ait été » fait ; & pluſieurs Princes m'ont écrit » des lettres de remerciment ſur ce que » j'avois été d'avis qu'on leur donnât » le titre de Rois, que non-ſeulement » je ne ſavois pas être Rois, mais même qu'ils fuſſent au monde «.

On peut voir dans les lettres de quelques grands hommes de ce temps-là (*p*),

(*o*) Lettres familieres, livre IX.

(*p*) Voyez les Lettres de Cicéron & de Servius Sulpicius.

qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement & le désespoir des premiers hommes de la République à cette révolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations même; lorsque le Sénat étant sans fonctions, ce crédit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul : & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des Historiens. Elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siecle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout : enfin, on n'y voit point, comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que César pût défendre sa vie : la plupart des conjurés étoient de son parti (*q*), ou avoient été par lui comblés de bienfaits; & la raison en est bien naturelle. Ils avoient

(*q*) Decimus Brutus, Caïus Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Basillus étoient amis de César. Appien, *de bello civili*, liv. II.

trouvé de grands avantages dans ſa victoire; mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun (*r*): car, à un homme qui n'a rien, il importe aſſez peu, à certains égards, en quel Gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les Républiques de Grece & d'Italie, qui faiſoit regarder comme un homme vertueux l'aſſaſſin de celui qui avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. A Rome, ſur-tout depuis l'expulſion des Rois, la loi étoit préciſe, les exemples reçus; la République armoit le bras de chaque citoyen, le faiſoit Magiſtrat pour le moment, & l'avouoit pour ſa défenſe.

Brutus (*s*) oſe bien dire à ſes amis, que quand ſon pere reviendroit ſur la terre, il le tueroit tout de même: & quoique par la continuation de la tyrannie, cet eſprit de liberté ſe perdît

(*r*) Je ne parle pas des ſatellites d'un tyran qui ſeroient perdus après lui; mais de ſes compagnons dans un Gouvernement libre.

(*s*) Lettres de Brutus, dans le recueil de celles de Cicéron.

peu à peu, les conjurations au commencement du regne d'Auguſte renaiſſoient toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui, ſortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écoutoit que lui ſeul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaicteur, ni pere: la vertu ſembloit s'oublier, pour ſe ſurpaſſer elle-même; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faiſoit admirer comme divine.

En effet le crime de Céſar, qui vivoit dans un Gouvernement libre, n'étoit-il pas hors d'état d'être puni autrement que par un aſſaſſinat? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas pourſuivi par la force ouverte, ou par les lois, n'étoit-ce pas demander raiſon de ſes crimes?



CHAPITRE XII.

De l'état de Rome, après la mort de César.

IL étoit tellement impossible que la République pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes qui l'avoient détruite subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirerent au capitole ; le Sénat ne s'assembla pas : & le lendemain, Lépidus qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats vétérans, qui craignoient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrerent dans Rome : cela fit que le Sénat approuva tous les actes de César ; & que conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avoit nommé des Magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent dans son absence la tranquillité de son Gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-temps.

Comme le Sénat avoit approuvé tous les actes de César sans restriction, & que l'exécution en fut donnée aux Consuls; Antoine qui l'étoit, se saisit du livre des raisons de César, gagna son Secrétaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut : de maniere que le Dictateur régnoit plus impérieusement que pendant sa vie : car ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la République, trouvoit soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avoit amassé pour son expédition des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops : Antoine avec son livre en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tibre (*a*); ils n'y auroient trouvé nul obstacle : car dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva.

Le Sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obseques de César: & effectivement dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, & de faire ensuite l'oraison funebre du défunt : Antoine qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron qui gouverna le Sénat dans toute cette (*b*)

(*a*) Cela n'auroit pas été sans exemple : après que Tiberius Gracchus eut été tué, Lucretius, Edile, qui fut depuis appellé Vespillo, jeta son corps dans le Tibre. *Aurelius Victor*, *de viris illust.*

(*b*) Lettres à Atticus, livre XIV, lettre XVI.

affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'expofer à périr, & que même on n'auroit pòint péri : mais il fe difculpe fur ce que, quand le Sénat fut affemblé, il n'étoit plus temps : & ceux qui favent le prix d'un moment, dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en feront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faifoit des jeux en l'honneur de César, une comete à longue chevelure parut pendant fept jours ; le peuple crut que fon ame avoit été reçue dans le ciel.

C'étoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Afie de bâtir des temples aux Rois, & même aux Proconfuls qui les avoient gouvernés (c) : on leur faifoit faire ces chofes, comme le témoignage le plus fort qu'ils puffent donner de leur fervitude ; les Romains même pouvoient, dans des laraires, ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres. Mais je ne vois pas que, depuis Romulus jufqu'à Céfar, aucun

(c) Voyez là-deffus les Lettres de Cicéron à Atticus, livre V ; & la remarque de Monfieur l'abbé de Mongaut.

Romain ait été mis au nombre des divinités publiques (*d*).

Le Gouvernement de la Macédoine étoit échu à Antoine : il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules ; on voit bien par quel motif. Decimus Brutus, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara Antoi[illegible] ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave ; & au lieu de chercher à [illegible]aire oublier au peuple César, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flatta, le loua, le consulta, & employa tous les artifices [illegible]ont la vanité ne se défie jamais.

[illegible]e qui gâte presque toutes les affai[illegible] c'est qu'ordinairement ceux qui [illegible]treprennent, outre la réussite [illegible]pale, cherchent encore de cer-

[illegible] [illegible]it que les Triumvirs, qui espéroient tous [illegible] jour la place de César, firent tout ce qu'ils pu[illegible] [illegible]our augmenter les honneurs qu'on lui rendoit : [illegible]LVII.

tains petits ſuccès particuliers qui flattent leur amour propre, & les rendent contens d'eux.

Je crois que ſi Caton s'étoit réſervé pour la République, il auroit donné aux choſes tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un ſecond rôle, étoit incapable du premier; il avoit un beau génie, mais une ame ſouvent commune. L'acceſſoire chez Cicéron, c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire (c): Cicéron ſe voyoit toujours le premier; Caton s'oublioit toujours: celui-ci vouloit ſauver la République pour elle-même; celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallele en diſant que, quand Caton prévoyoit, Cicéron craignoit; que là où Caton eſpéroit, Cicéron ſe confioit; que le premier voyoit toujours les choſes de ſang froid, l'autre au travers de cent petites paſſions.

Antoine fut défait à Modene: les deux Conſuls Hirtius & Panſa y périrent. Le Sénat qui ſe crut au-deſſus de ſes

(c) *Eſſe quàm videri bonus malebat: itaque quò minus gloriam petebat, eò magis illam aſſequebatur.* Salluſte, de bello Catil.

affaires, ſongea à abaiſſer Octave, qui de ſon côté ceſſa d'agir contre Antoine, mena ſon armée à Rome, & ſe fit déclarer Conſul.

Voilà comment Cicéron, qui ſe vantoit que ſa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la République un ennemi plus dangereux, parce que ſon nom étoit plus cher, & ſes droits en apparence plus légitimes (*f*).

Antoine défait s'étoit réfugié dans la Gaule Tranſalpine, où il avoit été reçu par Lépidus : ces deux hommes s'unirent avec Octave, & ils ſe donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis & de leurs ennemis (*g*). Lépide reſta à Rome : les deux autres allerent chercher Brutus & Caſſius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combattit trois fois pour l'Empire du monde.

Brutus & Caſſius ſe tuerent avec une précipitation qui n'eſt pas excuſable ; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, ſans avoir pitié de la République qui fut ainſi abandonnée. Caton

(*f*) Il étoit héritier de Céſar, & ſon fils par adoption.

(*g*) Leur cruauté fut ſi inſenſée, q[illegible] ordonnerent que chacun eût à ſe réjouir des proſcriptions, ſous peine de la vie. Voyez Dion.

s'étoit donné la mort à la fin de la tragédie ; ceux-ci la commencerent en quelque façon par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume si générale des Romains de se donner la mort : le progrès de la secte stoïque ; qui y encourageoit, l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort plutôt que de subir un jugement par lequel leur mémoire devoit être flétrie & leurs biens confisqués (*h*); une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami pour un geste ou pour une parole ; enfin une grande commodité pour le héroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit (*i*).

(*h*) *Eorum qui de se statuebant humabantur corpora, manebant testamenta; pretium festinandi.* Tacite, Annal. liv. VI

(*i*) Si Charles I, si Jacques II avoient vécu dans une Religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

On pourroit ajouter une grande facilité dans l'exécution : l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la détermine, du péril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort; parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour-propre, l'amour de notre conservation se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être : & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cessi[illegible] par un instinct naturel & obscur qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises qu'ils n'étoient lorsque, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instans échapper à toute autre puissance.



CHAPITRE XIII.

AUGUSTE.

SEXTUS POMPÉE tenoit la Sicile & la Sardaigne; il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de profcrits, qui combattoient pour leurs dernieres efpérances. Octave lui fit deux guerres très-laborieufes; & après bien des mauvais fuccès, il le vainquit par l'habileté d'Agrippa.

Les conjurés avoient prefque tous fini malheureufement leur vie (*a*) : & il étoit bien naturel que des gens, qui étoient à la tête d'un parti abattu tant de fois dans des guerres où l'on ne fe faifoit aucun quartier, euffent péri de mort violente. De-là cependant on tira la conféquence d'une vengeance célefte, qui puniffoit les meurtriers de Céfar, & profcrivoit leur caufe.

(*a*) De nos jours prefque tous ceux qui jugerent Charles I, eurent une fin tragique. C'eft qu'il n'eft guere poffible de faire des actions pareilles fans avoir de tous côtés de mortels ennemis, & par conféquent fans courir une infinité de périls.

Octave gagna les ſoldats de Lépidus, & le dépouilla de la puiſſance du triumvirat : il lui envia même la conſolation de mener une vie obſcure, & le força de ſe trouver comme homme privé dans les aſſemblées du peuple.

On eſt bien aiſe de voir l'humiliation de ce Lépidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la République : toujours le premier à commencer les troubles ; formant ſans ceſſe des projets funeſtes, où il étoit obligé d'aſſocier de plus habiles gens que lui. Un Auteur moderne s'eſt plu à en faire l'éloge (*b*), & cite Antoine, qui dans une de ſes lettres lui donne la qualité d'honnête homme : mais un honnête homme pour Antoine ne devoit guere l'être pour les autres.

Je crois qu'Octave eſt le ſeul de tous les Capitaines Romains qui ait gagné l'affection des ſoldats, en leur donnant ſans ceſſe des marques d'une lâcheté naturelle. Dans ces temps-là les ſoldats faiſoient plus de cas de la libéralité de leur Général que de ſon courage. Peut-être même que ce fut un bonheur pour

(*b*) L'Abbé de Saint-Réal.

lui de n'avoir point eu cette valeur qui peut donner l'Empire, & que cela même l'y porta : on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorerent le plus ayent été celles qui le servirent le mieux. S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se seroit méfié de lui ; & s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le temps de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine se préparant contre Octave, jura à ses soldats que deux mois après sa victoire il rétabliroit la République ; ce qui fait bien voir que les soldats même étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna ; Cléopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il est certain que dans la suite elle le trahit (c) : peut-être que par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisieme maître du monde ?

(c) Voyez Dion, livre L.

Une femme à qui Antoine avoit ſacrifié le monde entier, le trahit : tant de Capitaines & tant de Rois, qu'il avoit agrandis ou faits, lui manquerent ; & comme ſi la générosité avoit été liée à la ſervitude, une troupe de gladiateurs lui conſerva une fidélité héroïque. Comblez un homme de bienfaits ; la premiere idée que vous lui inſpirez, c'eſt de chercher les moyens de les conſerver : ce ſont de nouveaux intérêts que vous lui donnez à défendre.

Ce qu'il y a de ſurprenant dans ces guerres, c'eſt qu'une bataille décidoit preſque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne ſe réparoit pas.

Les ſoldats Romains n'avoient point proprement d'eſprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine choſe, mais pour une certaine perſonne ; ils ne connoiſſoient que leur chef, qui les engageoit par des eſpérances immenſes : mais le chef battu n'étant plus en état de remplir ſes promeſſes, ils ſe tournoient d'un autre côté. Les Provinces n'entroient point non plus ſincérement dans la querelle ; car il leur importoit fort peu qui eût le deſſus, du Sénat ou du peuple. Ainſi, ſitôt qu'un

des chefs étoit battu, elles ſe donnoient à l'autre (*d*); car il falloit que chaque Ville ſongeât à ſe juſtifier devant le vainqueur, qui, ayant des promeſſes immenſes à tenir aux ſoldats, devoit leur ſacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu en France deux ſortes de guerres civiles : les unes avoient pour prétexte la religion; & elles ont duré, parce que le motif ſubſiſtoit après la victoire : les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la légéreté ou l'ambition de quelques Grands; & elles étoient d'abord étouffées.

Auguſte (c'eſt le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'eſt-à-dire, une ſervitude durable : car, dans un Etat libre où l'on vient d'uſurper la ſouveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité ſans bornes d'un ſeul; & on nomme trouble, diſſention, mauvais gouvernement tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des ſujets.

(*d*) Il n'y avoit point de garniſon dans les Villes pour les contenir; & les Romains n'avoient eu beſoin d'aſſurer leur empire que par des armées ou des colonies.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une eſpece d'anarchie dans la République. Pompée, Craſſus & Céſar y réuſſirent à merveille. Ils établirent une impunité de tous les crimes publics; tout ce qui pouvoit arrêter la corruptions des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent; & comme les bons légiſlateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires: ils introduiſirent donc la coutume de corrompre le peuple à prix d'argent; & quand on étoit accuſé de brigues, on corrompoit auſſi les juges: ils firent troubler les élections par toutes ſortes de violences; & quand on étoit mis en juſtice on intimidoit encore les Juges (*e*): l'autorité même du peuple étoit anéantie; témoin Gabinius, qui après avoir rétabli malgré le peuple Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe (*f*).

Ces premiers hommes de la Répu-

(*e*) Cela ſe voit bien dans les Lettres de Cicéron à Atticus.

(*f*) Céſar fit la guerre aux Gaulois, & Craſſus aux Parthes, ſans qu'il y eût eu aucune délibération du Sénat, ni aucun décret du peuple. Voyez Dion.

blique cherchoient à dégoûter le peuple de ſon pouvoir, & à devenir néceſſaires en rendant extrêmes les inconvéniens du gouvernement républicain : mais lorſqu'Auguſte fut une fois le maître, la politique le fit travailler à rétablir l'ordre, pour faire ſentir le bonheur du gouvernement d'un ſeul.

Lorſqu'Auguſte avoit les armes à la main, il craignoit les révoltes des ſoldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'eſt pour cela qu'il ménagea les premiers, & fut ſi cruel aux autres. Lorſqu'il fut en paix, il craignit les conjurations : & ayant toujours devant les yeux le deſtin de Céſar, pour éviter ſon ſort, il ſongea à s'éloigner de ſa conduite. Voilà la clef de toute la vie d'Auguſte. Il porta dans le Sénat une cuiraſſe ſous ſa robe ; il refuſa le nom de Dictateur : & au lieu que Céſar diſoit inſolemment que la République n'étoit rien, & que ſes paroles étoient des lois, Auguſte ne parla que de la dignité du Sénat, & de ſon reſpect pour la République. Il ſongea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût poſſible, ſans choquer ſes intérêts ; & il en fit un ariſtocrati-

que

que par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au Monarque, & étoit entiérement monarchique par conséquent.

On a mis en question si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'Empire : mais qui ne voit que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi ? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda, tous les dix ans, qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me détermine par toute la vie d'Auguste : & quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très-rarement qu'ils renoncent, dans un moment, à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens tendoient visiblement à l'établissement de la Monarchie. Sylla se défait de la dictature : mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit républicain;

tous ſes réglemens, quoique tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de République. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté : Auguſte, ruſé tyran (*g*), les conduit doucement à la ſervitude. Pendant que, ſous Sylla, la République reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie : & pendant que, ſous Auguſte, la tyrannie ſe fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, ſe perdit ſous Auguſte; ou plutôt cet honneur devint un privilege de la ſouveraineté (*h*). La plupart des choſes qui arriverent ſous les Empereurs, avoient leur origine dans la République (*i*), & il faut les rapprocher: celui-là ſeul avoit droit de demander le triomphe, ſous les auſpices duquel

(*g*) J'emploie ici ce mot dans le ſens des Grecs & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renverſé la Démocratie.

(*h*) On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. Dion, *in Aug.*

(*i*) Les Romains ayant changé de gouvernement ſans avoir été envahis, les mêmes coutumes reſterent après le changement du gouvernement, dont la forme même reſta à peu près.

la guerre s'étoit faite (*k*); or elle fe failoit toujours fous les aufpices du chef, & par conféquent de l'Empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du temps de la République on eut pour principe de faire continuellement la guerre; fous les Empereurs, la maxime fut d'entretenir la paix: les victoires ne furent regardées que comme des fujets d'inquiétude, avec [illegible]s qui pouvoient mettre leurs [illegible] trop haut prix.

[illegible]urent quelque commandement cr[illegible]rent d'entreprendre de trop grandes chofes: il fallut modérer fa gloire de façon qu'elle ne réveillât que l'attention & non pas la jaloufie du Prince, & ne point paroître devant lui avec un éclat que fes yeux ne pouvoient fouffrir.

Augufte fut fort retenu à accorder le droit de bourgeoifie Romaine (*l*);

(*k*) Dion, *in Aug.* liv. LIV, dit qu'Agrippa négligea, par modeftie, de rendre compte au Sénat de fon expédition contre les peuples du Bofphore, & refufa même le triomphe; & que depuis lui perfonne de fes pareils ne triompha: mais c'étoit une grace qu'Augufte vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.

(*l*) Suétone, *in Aug.*

il fit des lois (*m*) pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves (*n*); il recommanda par son testament que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'Empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très-bien liées ensemble : dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lorsque Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la Ville vaincue : dans la suite, plusieurs citoyens des Villes voisines y vinrent pour avoir part au droit de suffrage; & ils s'y établirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer : enfin on y arriva en foule des Provinces. Les loix favoriserent les mariages, & même les rendirent nécessaires. Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux : & lorsque ses citoyens furent comblés de richesses, ils en ache-

(*m*) *Idem*, *ibid.* Voyez les Institutes, livre I.
(*n*) Dion, *in Aug.*

terent de toutes parts; mais ils les affranchirent sans nombre, par générosité, par avarice, par foiblesse (*o*): les uns vouloient récompenser des esclaves fidelles; les autres vouloient recevoir en leur nom le blé que la République distribuoit aux pauvres citoyens; d'autres enfin désiroient d'avoir à leur pompe funebre beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis (*p*); de façon que ces maîtres du monde, non-seulement dans les commencemens, mais dans tous les temps, furent la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple, presque tout composé d'affranchis ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidélité des Provinces. C'étoit une circulation des hommes de tout l'univers: Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous prétexte de quelques tumultes

(*o*) Denys d'Halicarnasse, livre IV.

(*p*) Voyez Tacite, Annal. livre XIII. *Latè fusum id corpus*, &c.

arrivés dans les élections, Auguste mit dans la Ville un Gouverneur & une garnison; il rendit les corps des légions éternels, les plaça sur les frontieres, & établit des fonds particuliers pour les payer; enfin il ordonna que les vétérans recevroient leur récompense en argent, & non pas en terres (q).

Il résultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution des terres que l'on faisoit depuis Sylla : la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se dégoûtoient de leur établissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens (r); mais si on les distribuoit par légions, les ambitieux pouvoient trouver contre la République des armées dans un moment.

Auguste fit des établissemens fixes pour la Marine. Comme, avant lui, les Romains n'avoient point eu des corps

(q) Il régla que les soldats prétoriens auroient cinq mille drachmes; deux après seize ans de service, & les trois autres mille drachmes après vingt ans de service. Dion, *in Aug.*

(r) Voyez Tacite, Annal. liv. XIV, sur les soldats menés à Tarente & à Antium.

perpétuels de troupes de terre, ils n'en avoient point non plus de troupes de mer. Les flottes d'Auguste eurent pour objet principal la sureté des convois, & la communication des diverses parties de l'Empire : car d'ailleurs les Romains étoient les maîtres de toute la Méditerranée ; on ne naviguoit dans ces temps-là que sur cette mer ; & ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très-bien que, depuis les Empereurs, il fut plus difficile d'écrire l'histoire : tout devint secret ; toutes les dépêches des Provinces furent portées dans le cabinet des Empereurs ; on ne sut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulurent point cacher, ou ce que les Historiens conjecturerent.

CHAPITRE XIV.

TIBERE.

COMME on voit un fleuve miner lentement & sans bruit les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment & couvrir les

campagnes qu'elles conſervoient ; ainſi la puiſſance ſouveraine ſous Auguſte agit inſenſiblement, & renverſa ſous Tibere avec violence.

Il y avoit une *loi de Majeſté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple Romain. Tibere ſe ſaiſit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour leſquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put ſervir ſa haine ou ſes défiances. Ce n'étoient pas ſeulement les actions qui tomboient dans le cas de cette loi ; mais des paroles, des ſignes & des penſées même : car ce qui ſe dit dans ces épanchemens de cœur que la converſation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des penſées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les feſtins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les eſclaves : la diſſimulation & la triſteſſe du Prince ſe communiquant par-tout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvoit rappeler dans l'eſprit des peuples le bonheur des temps précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie

que celle que l'on exerce à l'ombre des lois, & avec les couleurs de la justice; lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibere trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la République, le Sénat qui ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers, connoissoit, par une délégation du peuple, des crimes qu'on imputoit aux alliés. Tibere lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appeloit crime de *lese-Majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les Sénateurs alloient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entr'eux faisoient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnoit pour lors dans le Sénat. Après que César eut vaincu le parti de la République, les amis & les ennemis qu'il avoit dans le Sénat concoururent éga-

lement à ôter toutes les bornes que les lois avoient mises à sa puissance, & à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit que quelques-uns allerent jusqu'à proposer qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit. Cela fit qu'il ne se défia point du Sénat, & qu'il y fut assassiné ; mais cela fit aussi que, dans les regnes suivans, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, & qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étoient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employoient pour les acquérir : elles furent presque toutes ôtées sous les Empereurs ; les Sénateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guere rien prendre dans les Provinces que pour César, sur-tout lorsque ses Procurateurs, qui étoient à peu près comme sont aujourd'hui nos Intendans, y furent établis. Cependant quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistoient toujours ; le train de vie étoit pris, & on ne pou-

voit plus le ſoutenir que par la faveur de l'Empereur.

Auguſte avoit ôté au peuple la puiſſance de faire des lois, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laiſſé, ou du moins avoit paru lui laiſſer celle d'élire les Magiſtrats. Tibere qui craignoit les aſſemblées d'un peuple ſi nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au Sénat, c'eſt-à-dire à lui-même (*a*) : or on ne ſauroit croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des Grands. Lorſque le peuple diſpoſoit des dignités, les Magiſtrats qui les briguoient, faiſoient bien des baſſeſſes ; mais elles étoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit, ſoit qu'ils donnaſſent des jeux ou de certains repas au peuple, ſoit qu'ils lui diſtribuaſſent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque choſe de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités la faveur du peuple. Mais lorſque le peuple n'eut plus rien à donner, & que le Prince, au nom du Sénat, diſpoſa

(*a*) Tacite, Annal. liv. I. Dion, livre LIV.

de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voies indignes; la flatterie, l'infamie, les crimes furent des arts néceſſaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le Sénat: il ne ſe plaignoit de rien tant que du penchant qui entraînoit ce corps à la ſervitude; toute ſa vie eſt pleine de ces dégoûts là-deſſus: mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choſes contradictoires; ſa politique générale n'étoit point d'accord avec ſes paſſions particulieres. Il auroit déſiré un Sénat libre, & capable de faire reſpecter ſon gouvernement; mais il vouloit auſſi un Sénat qui ſatisfît à tous les momens ſes craintes, ſes jalouſies, ſes haines: enfin l'homme d'Etat cédoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit que le peuple avoit autrefois obtenu, des Patriciens, qu'il auroit des Magiſtrats de ſon corps qui le défendroient contre les inſultes & les injuſtices qu'on pourroit lui faire: afin qu'ils fuſſent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara ſacrés & inviolables; & on ordonna que quicon-

que maltraiteroit un Tribun, de fait ou par paroles, feroit fur le champ puni de mort. Or les Empereurs étant revêtus de la puiffance des Tribuns, ils en obtinrent les privileges : & c'eft fur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens ; que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aife ; & que l'accufation de lefe-Majefté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

Je crois pourtant que quelques-uns de ces titres d'accufation n'étoient pas fi ridicules qu'ils nous paroiffent aujourd'hui : & je ne puis penfer que Tibere eût fait accufer un homme pour avoir vendu avec fa maifon la ftatue de l'Empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être déshabillée devant fon image, & un citoyen parce qu'il avoit la defcription de toute la terre peinte fur les murailles de fa chambre, fi ces actions n'avoient réveillé dans l'efprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à préfent. Je crois qu'une partie de cela eft fondée fur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne

nous paroît pas de conſéquence pouvoit l'être pour lors : j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être ſoupçonnée de tyrannie, où il eſt défendu de boire à la ſanté d'une certaine perſonne.

Je ne puis rien paſſer qui ſerve à faire connoître le génie du peuple Romain. Il s'étoit ſi fort accoutumé à obéir & à faire ſa félicité de la différence de ſes maîtres, qu'après la mort de Germanicus il donna des marques de deuil, de regret & de déſeſpoir que l'on ne trouve plus parmi nous.

Il faut voir les Hiſtoriens décrire la déſolation publique ſi grande, ſi longue, ſi peu modérée (*b*) : & cela n'étoit point joué ; car le corps entier du peuple n'affecte, ne flatte, ni ne diſſimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé preſque d'affranchis ou de gens ſans induſtrie qui vivoient aux dépens du tréſor public, ne ſentoit que ſon impuiſſance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui ſe déſolent par le ſentiment de leur foibleſſe : il étoit mal ;

(*b*) Voyez Tacite.

il plaça ſes craintes & ſes eſpérances ſur la perſonne de Germanicus; & cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le déſeſpoir.

Il n'y a point de gens qui craignent ſi fort les malheurs, que ceux que la miſere de leur condition pourroit raſſurer, & qui devroient dire, avec Andromaque: *Plût à Dieu que je craigniſſe!* Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbes, & n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile: ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abattement affreux à la moindre fumée du Véſuve; ils ont la ſottiſe de craindre de devenir malheureux.

CHAPITRE XV.

Des Empereurs, depuis Caïus Caligula, juſqu'à Antonin.

CALIGULA ſuccéda à Tibere. On diſoit de lui qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître: ces deux choſes ſont

aſſez liées ; car la diſpoſition d'eſprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puiſſance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'eſt pas moins lorſque l'on vient à commander ſoi-même.

Caligula rétablit les comices (*a*) que Tibere avoit ôtés, & abolit ce crime arbitraire de leſe-Majeſté qu'il avoit établi : par où l'on peut juger que le commencement du regne des mauvais Princes eſt ſouvent comme la fin de celui des bons ; parce que, par un eſprit de contradiction ſur la conduite de ceux à qui ils ſuccedent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu : & c'eſt à cet eſprit de contradiction que nous devons bien de bons réglemens, & bien de mauvais auſſi.

Qu'y gagna-t-on ? Caligula ôta les accuſations des crimes de leſe-Majeſté ; mais il faiſoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaiſoient : & ce n'étoit pas à quelques Sénateurs qu'il en vouloit ; il tenoit le glaive ſuſpendu ſur le Sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

(*a*) Il les ôta dans la ſuite.

Cette épouvantable tyrannie des Empereurs venoit de l'efprit général des Romains. Comme ils tomberent tout à coup fous un Gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eut prefque point d'intervalle chez eux entre commander & fervir, ils ne furent point préparés à ce paffage par des mœurs douces: l'humeur féroce refta; les citoyens furent traités comme ils avoient traité eu[illegible]nes les ennemis vaincus, & fur[illegible] vernés fur le même plan. Sylla entrant dans Rome, ne fut pas ur[illegible]e [illegible] ne [illegible]ylla entrant dans Athenes; il exe[illegible]me droit des gens. Pour les Etats q[illegible] ont été foumis qu'infenfiblement, [illegible]fque les lois leur manquent, ils fo[illegible]t encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement féroces : on remarqua que Claude devint plus porté à répandre le fang, à force de voir ces fortes de fpectacles. L'exemple de cet Empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de fon temps étoit différente de la nôtre.

Les Romains accoutumés à ſe jouer de la nature humaine, dans la perſonne de leurs enfans & de leurs eſclaves (*b*), ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitans de nos colonies, que de cet uſage continuel des châtimens ſur une malheureuſe partie du genre humain ? Lorſque l'on eſt cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la juſtice naturelle ?

On eſt fatigué de voir, dans l'hiſtoire des Empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confiſquer leurs biens : nous ne trouvons rien de ſemblable dans nos hiſtoires modernes. Cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus réprimante ; & de plus on n'a point à dépouiller les familles de ces Sénateurs qui avoient ravagé le monde. Nous tirons cet avantage de la médiocrité de nos fortunes, qu'elles ſont plus ſûres ;

(*b*) Voyez les lois Romaines ſur la puiſſance des peres & celle des meres.

nous ne valons pas la peine qu'on nous raviſſe nos biens (*c*).

Le peuple de Rome, ce que l'on appelle *plebs*, ne haïſſoit pas les plus mauvais Empereurs. Depuis qu'il avoit perdu l'Empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples; il regardoit le commerce & les arts comme des choſes propres aux ſeuls eſclaves; & les diſtributions de blé qu'il recevoit lui faiſoient négliger les terres; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux ſpectacles. Quand il n'eut plus de Tribuns à écouter, ni de Magiſtrats à élire, ces choſes vaines lui devinrent néceſſaires, & ſon oiſiveté lui en augmenta le goût. Or, Caligula, Néron, Commode, Caracalla, étoient regrettés du peuple, à cauſe de leur folie même: car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, & contribuoient de tout leur pouvoir, & même de leur perſonne, à ſes plaiſirs; ils prodiguoient pour lui toutes les richeſſes de l'Empire; &

(*c*) Le Duc de Bragance avoit des biens immenſes dans le Portugal: lorſqu'il ſe révolta, on félicita le Roi d'Eſpagne de la riche confiſcation qu'il alloit avoir.

quand elles étoient épuisées, le peuple voyant sans peine dépouiller toutes les grandes familles, il jouissoit des fruits de la tyrannie, & il en jouissoit purement ; car il trouvoit sa sureté dans sa bassesse. De tels Princes haïssoient naturellement les gens de bien; ils savoient qu'ils n'en étoient pas approuvés (*d*) : indignés de la contradiction ou du silence d'un citoyen austere, enivrés des applaudissemens de la populace, ils parvenoient à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la félicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Caligula étoit un vrai sophiste dans

(*d*) Les Grecs avoient des jeux où il étoit décent de combattre, comme il étoit glorieux d'y vaincre : les Romains n'avoient guere que des spectacles, & celui des infames gladiateurs leur étoit particulier. Or, qu'un grand personnage descendît lui-même sur l'arene, ou montât sur le théâtre, la gravité Romaine ne le souffroit pas. Comment un Sénateur auroit-il pu s'y résoudre, lui à qui les lois défendoient de contracter aucune alliance avec des gens que les dégoûts ou les applaudissemens même du peuple avoient flétris ? Il y parut pourtant des Empereurs : & cette folie, qui montroit en eux le plus grand déréglement du cœur, un mépris de ce qui étoit beau, de ce qui étoit honnête, de ce qui étoit bon, est toujours marquée chez les Historiens avec le caractere de la tyrannie.

ſa cruauté : comme il deſcendoit également d'Antoine & d'Auguſte, il diſoit qu'il puniroit les Conſuls s'ils célébroient le jour de réjouiſſance établi en mémoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils ne le célébroient pas ; & Druſille, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déeſſe, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit ſa ſœur.

C'eſt ici qu'il faut ſe donner le ſpectacle des choſes humaines. Qu'on voie, dans l'hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de conſtance, de courage ; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini ; à quoi aboutit-il, qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres ? Quoi ! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de Rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'exterminer par ſes propres arrêts ? On n'éleve donc ſa puiſſance que pour la voir mieux

renverſée ? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuſes mains ?

Caligula ayant été tué, le Sénat s'aſſembla pour établir une forme de Gouvernement. Dans le temps qu'il délibéroit, quelques ſoldats entrerent dans le Palais pour piller : ils trouverent dans un lieu obſcur un homme tremblant de peur ; c'étoit Claude : ils le ſaluerent Empereur.

Claude acheva de perdre les anciens Ordres, en donnant à ſes Officiers le droit de rendre la juſtice (*e*). Les guerres de Marius & de Sylla ne ſe faiſoient que pour ſavoir qui auroit ce droit, des Sénateurs ou des Chevaliers (*f*) ; une fantaiſie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres : étrange ſuccès d'une diſpute qui avoit mis en combuſtion tout l'univers !

(*e*) Auguſte avoit établi les Procurateurs, mais ils n'avoient point de juridiction ; & quand on ne leur obéiſſoit pas, il falloit qu'ils recouruſſent à l'autorité du Gouverneur de la Province ou du Préteur. Mais, ſous Claude, ils eurent la juridiction ordinaire, comme Lieutenans de la Province : ils jugerent encore des affaires fiſcales ; ce qui mit les fortunes de tout le monde entre leurs mains.

(*f*) Voyez Tacite, Annal. livre XII.

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du Prince qui succede à la République; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avoit pu se limiter lui-même. Aussi voyons-nous aujourd'hui les Rois de Danemarck exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le Sénat & les Chevaliers. Nous avons vu que jusqu'au temps des Empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la Ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vittellius & de Vespasien, Rome, en proie à tous les ambitieux, & pleine de bourgeois timides, trembloit devant la premiere bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des Empereurs n'étoit pas meilleure. Comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée, pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un Compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la Ré-

publique fut fatale au Gouvernement républicain; la grandeur de l'Empire le fut à la vie des Empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Les soldats avoient été attachés à la famille de César, qui étoit garante de tous les avantages que leur avoit proc[illegible]évolution. Le temps vint que les grandes familles de [illegible]me furent toutes exterminées par celle de César; & que celle de César dans la personne de Néron, périt elle-même. La puissance civile, qu'on avoit sans cesse abattue, se trouva hors d'état de contrebalancer la militaire; chaque armée voulut faire un Empereur.

Comparons ici les temps. Lorsque Tibere commença à régner, quel parti ne tira-t-il pas du Sénat (*g*)? Il apprit que les armées d'Illyrie & de Germanie s'étoient soulevées: il leur accorda quelques demandes, & il soutint que c'étoit au Sénat à juger des autres (*h*); il leur

(*g*) Tacite, Annal. livre I.

(*h*) *Cætera Senatui servanda.* Tacite, Annal. liv. I.

leur envoya des Députés de ce corps. Ceux qui ont cessé de craindre le pouvoir, peuvent encore respecter l'autorité. Quand on eut représenté aux soldats, comment, dans une armée Romaine, les enfans de l'Empereur & les Envoyés du Sénat Romain couroient risque de la vie (*i*), ils purent se repentir, & aller jusqu'à se punir eux-mêmes (*k*) : mais, quand le Sénat fut entiérement abattu, son exemple ne toucha personne. En vain Othon harangue-t-il ses soldats pour leur parler de la dignité du Sénat (*l*); en vain Vitellius envoie-t-il les principaux Sénateurs pour faire sa paix avec Vespasien (*m*) : on ne rend point, dans un moment, aux ordres de l'Etat le respect qui leur a été ôté si long-temps. Les armées ne regarderent ces Députés que comme les plus lâches esclaves d'un maître qu'elles avoient déjà réprouvé.

C'étoit une ancienne coutume des

(*i*) Voyez la harangue de Germanicus. Tacite, Annal. liv. I.

(*k*) *Gaudebat cædibus miles, quasi semet absolveret.* Tacite, Annal. liv. I. On révoqua dans la suite les privileges extorqués. Tacite, *ibid.*

(*l*) Tacite, Hist. liv. I.

(*m*) *Idem*, *ibid.* liv. III.

Romains, que celui qui triomphoit diſtribuoit quelques deniers à chaque ſoldat : c'étoit peu de choſe (*n*). Dans les guerres civiles, on augmenta ces dons (*o*). On les faiſoit autrefois de l'argent pris ſur les ennemis ; dans ces temps malheureux, on donna celui des citoyens, & les ſoldats vouloient un partage là où il n'y avoit pas de butin. Ces diſtributions n'avoient lieu qu'après une guerre ; Néron les fit pendant la paix : les ſoldats s'y accoutumerent ; & ils frémirent contre Galba, qui leur diſoit, avec courage, qu'il ne ſavoit pas les acheter, mais qu'il ſavoit les choiſir.

Galba, Othon (*p*), Vitellius, ne firent que paſſer. Veſpaſien fut élu comme eux par les ſoldats ; il ne ſongea dans tout le cours de ſon regne qu'à

(*n*) Voyez, dans Tite-Live, les ſommes diſtribuées dans divers triomphes. L'eſprit des Capitaines étoit de porter beaucoup d'argent dans le tréſor public, & d'en donner peu aux ſoldats.

(*o*) Paul Emile, dans un temps où la grandeur des conquêtes avoit fait augmenter les libéralités, ne diſtribua que cent deniers à chaque ſoldat ; mais Céſar en donna deux mille ; & ſon exemple fut ſuivi par Antoine & Octave, par Brutus & Caſſius. Voyez Dion & Appien.

(*p*) *Suſcepêre duo manipulares imperium populi romani transferendum, & tranſtulerunt.* Tacite, liv. I.

rétablir l'Empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbécilles, & pour comble de malheur, prodigues jusqu'à la folie.

Tite qui lui succéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monstre, plus cruel, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, & à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent. Avant de faire le coup, ils jeterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva, vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, Prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son regne : il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'Etat, grand Capitaine; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui mon-

troit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême ſur aucune ; enfin l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & repréſenter la divine.

Il exécuta le projet de Céſar, & fit avec ſuccès la guerre aux Parthes. Tout autre auroit ſuccombé dans une entrepriſe où les dangers étoient toujours préſens, & les reſſources éloignées, où il falloit abſolument vaincre, & où il n'étoit pas ſûr de ne pas périr après avoir vaincu.

La difficulté conſiſtoit, & dans la ſituation des deux Empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Arménie, vers les ſources du Tygre & de l'Euphrate? on trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener des convois, de façon que l'armée étoit demi-ruinée avant d'arriver en Médie (*q*). Entroit-on plus bas vers le Midi par Niſibe? on trouvoit un déſert affreux qui ſéparoit les deux Empires. Vouloit-on paſſer plus bas

(*q*) Le pays ne fourniſſoit pas d'aſſez grands arbres pour faire des machines pour aſſiéger les places. Plutarque, vie d'Antoine.

encore, & aller par la Mésopotamie? on traversoit un pays en partie inculte, en partie submergé; & le Tygre & l'Euphrate allant du Nord au Midi, on ne pouvoit pénétrer dans les pays sans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves sans périr.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux Nations, la force des Romains consistoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux disciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable: ils combattoient de loin & hors de la portée des armes Romaines; le javelot pouvoit rarement les atteindre: leurs armes étoient l'arc & des fleches redoutables: ils assiégeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient; inutilement poursuivis, parce que chez eux, fuir c'étoit combattre: ils faisoient retirer les peuples à mesure qu'on approchoit, & ne laissoient dans les places que les garnisons; & lorsqu'on les avoit prises, on étoit obligé de les détruire: ils brûloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jusqu'à l'herbe même:

enfin, ils faisoient à peu près la guerre, comme on la fait encore aujourd'hui sur les mêmes frontieres.

D'ailleurs les légions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas propres (*r*) : les soldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périssoient presque tous.

Ainsi, ce qu'aucune Nation n'avoit pas encore fait, d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan (*s*), & borna l'Empire à l'Euphrate : & il est admirable qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit, dans les livres sacrés des Romains, que lorsque Tarquin voulut bâtir le Capitole, il trouva que la place la plus convenable étoit

(*r*) Voyez Hérodien, vie d'Alexandre.

(*s*) Voyez Eutrope. La Dacie ne fut abandonnée que sous Aurélien.

occupée par les ſtatues de beaucoup d'autres divinités : il s'enquit par la ſcience qu'il avoit dans les augures, ſi elles voudroient céder leur place à Jupiter : toutes y conſentirent, à la réſerve de Mars, de la Jeuneſſe, & du dieu Terme (*t*). Là-deſſus s'établirent trois opinions religieuſes ; que le peuple de Mars ne céderoit à perſonne le lieu qu'il occupoit ; que la jeuneſſe Romaine ne ſeroit point ſurmontée ; & qu'enfin le dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais : ce qui arriva pourtant ſous Adrien.

(*t*) Saint Auguſtin, de la Cité de Dieu, liv. VI, chap. 23 & 29.

CHAPITRE XVI.

De l'état de l'Empire, depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces temps-là, la ſecte des Stoïciens s'étendoit & s'accréditoit dans l'Empire. Il ſembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette ſecte admirable, qui étoit comme ces plantes que

la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs Empereurs. Rien n'eſt capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc-Aurele, qu'il adopta. On ſent en ſoi-même un plaiſir ſecret lorſqu'on parle de cet Empereur ; on ne peut lire ſa vie ſans une eſpece d'attendriſſement : tel eſt l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de ſoi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La ſageſſe de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, ſe firent reſpecter des ſoldats. Mais lorſque de nouveaux monſtres prirent leur place, l'abus du Gouvernement militaire parut dans tout ſon excès ; & les ſoldats qui avoient vendu l'Empire, aſſaſſinerent les Empereurs, pour en avoir un nouveau prix.

On dit qu'il y a un Prince dans le monde qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ſes Etats le Gouvernement civil, pour y établir le Gouvernement militaire. Je ne veux point faire des réflexions odieuſes ſur ce deſſein :

je dirai ſeulement que, par la nature des choſes, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un Prince en ſureté, & non pas quatre-vingt mille; outre qu'il eſt plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eſt pas.

Commode ſuccéda à Marc-Aurele ſon pere. C'étoit un monſtre qui ſuivoit toutes ſes paſſions, & toutes celles de ſes Miniſtres & de ſes Courtiſans. Ceux qui en délivrerent le monde mirent en ſa place Pertinax, vénérable vieillard, que les ſoldats Prétoriens maſſacrerent d'abord.

Ils mirent l'Empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ſes promeſſes : cela ſouleva tout le monde; car quoique l'Empire eût été ſouvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Peſcennius Niger, Sévere & Albin furent ſalués Empereurs; & Julien n'ayant pu payer les ſommes immenſes qu'il avoit promiſes, fut abandonné par ſes ſoldats.

Sévere défit Niger & Albin : il avoit de grandes qualités; mais la douceur, cette premiere vertu des Princes, lui manquoit.

La puiſſance des Empereurs pouvoit

plus aiſément paroître tyrannique, que celle des Princes de nos jours. Comme leur dignité étoit un aſſemblage de toutes les magiſtratures Romaines; que Dictateurs ſous le nom d'Empereurs, Tribuns du peuple, Proconſuls, Cenſeurs, grands Pontifes, & quand ils vouloient, Conſuls, ils exerçoient ſouvent la juſtice diſtributive; ils pouvoient aiſément faire ſoupçonner que ceux qu'ils avoient condamnés, ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puiſſance par la grandeur de la puiſſance: au lieu que les Rois d'Europe, Légiſlateurs & non pas exécuteurs de la loi, Princes & non pas Juges, ſe ſont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuſe; & faiſant eux-mêmes les graces, ont commis à des Magiſtrats particuliers la diſtribution des peines.

Il n'y a guere eu d'Empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Sévere: cependant ils ſe laiſſerent gouverner, l'un par Séjan, l'autre par Plautien, d'une maniere miſérable.

La malheureuſe coutume de proſcrire, introduite par Sylla, continua ſous les Empereurs; & il falloit même qu'un

Prince eût quelque vertu, pour ne la pas ſuivre : car comme ſes Miniſtres & ſes favoris jetoient d'abord les yeux ſur tant de confiſcations, ils ne lui parloient que de la néceſſité de punir, & des périls de la clémence.

Les proſcriptions de Sévere firent que pluſieurs ſoldats de Niger (*a*) ſe retirerent chez les Parthes (*b*) : ils leur apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire uſage des armes Romaines, & même à en fabriquer ; ce qui fit que ces peuples, qui s'étoient ordinairement contentés de ſe défendre, furent dans la ſuite preſque toujours agreſſeurs (*c*).

Il eſt remarquable que, dans cette ſuite de guerres civiles qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les légions d'Europe vainquirent preſque toujours ceux qui avoient les légions d'Aſie (*d*) ; & l'on trouve, dans l'hiſtoire

(*a*) Hérodien, vie de Sévere.

(*b*) Le mal continua ſous Alexandre. Artaxercès qui rétablit l'Empire des Perſes, ſe rendit formidable aux Romains ; parce que leurs ſoldats, par caprice ou par libertinage, déſerterent en foule vers lui. *Abrégé de Xiphilin, du livre LXXX de Dion.*

(*c*) C'eſt-à-dire, les Perſes qui les ſuivirent.

(*d*) Sévere défit les légions Aſiatiques de Niger ; Conſtantin, celles de Licinius. Veſpaſien, quoique

de Sévere, qu'il ne put prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les légions d'Europe s'étant mutinées, il fut obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette différence depuis que l'on commença à faire des levées dans les provinces (e); & elle fut telle entre les légions qu'elle étoit entre les peuples mêmes, qui par la nature & par l'éducation sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les Empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois Barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des lois de tout l'univers.

Chaque Empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manie-

proclamé par les armées de Syrie, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec des légions de Mœsie, de Pannonie & de Dalmatie. Cicéron étant dans son Gouvernement, écrivoit au Sénat, qu'on ne pouvoit compter sur les levées faites en Asie. Constantin ne vainquit Maxence, dit Zozime, que par sa cavalerie. Sur cela, voyez ci-après le septieme alinéa du Chapitre XXII.

(e) Auguste rendit les légions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers temps on ne faisoit des levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces.

res, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte : & Héliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci, indépendamment des voies secrettes que Dieu choisit, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion Chrétienne; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'Empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un Empereur voudroit introduire.

On sait que les Romains reçurent dans leur Ville les dieux des autres pays. Ils les reçurent en conquérans; ils les faisoient porter dans les triomphes : mais lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les réprima d'abord. On sait de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangeres les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport : mais lorsque les Prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts; & ce fut un des grands obsta-

cles que trouva la religion Chrétienne.

On pourroit appeler Caracalla, non pas un tyran, mais le deſtructeur des hommes. Caligula, Néron & Domitien bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener ſa fureur dans tout l'univers.

Sévere avoit employé les exactions d'un long regne & les proſcriptions de ceux qui avoient ſuivi le parti de ſes concurrens, à amaſſer des tréſors immenſes.

Caracalla ayant commencé ſon regne par tuer, de ſa propre main, Géta ſon frere, employa ſes richeſſes à faire ſouffrir ſon crime aux ſoldats, qui aimoient Géta, & diſoient qu'ils avoient fait ſerment aux deux enfans de Sévere, non pas à un ſeul.

Ces tréſors amaſſés par des Princes, n'ont preſque jamais que des effets funeſtes : ils corrompent le ſucceſſeur, qui en eſt ébloui ; & s'ils ne gâtent pas ſon cœur, ils gâtent ſon eſprit. Il forme d'abord de grandes entrepriſes avec une puiſſance qui eſt d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'eſt pas naturelle, & qui eſt plutôt enflée qu'agrandie.

Caracalla augmenta la paye des ſoldats ; Macrin écrivit au Sénat que cette augmentation alloit à ſoixante & dix millions (*f*) de drachmes (*g*). Il y a apparence que ce Prince enfloit les choſes : & ſi l'on compare la dépenſe de la paye de nos ſoldats d'aujourd'hui avec le reſte des dépenſes publiques, & qu'on ſuive la même proportion pour les Romains, on verra que cette ſomme eût été énorme.

Il faut chercher quelle étoit la paye du ſoldat Romain. Nous apprenons d'Oroze que Domitien augmenta d'un quart la paye établie (*h*). Il paroît par le diſcours d'un ſoldat, dans Tacite (*i*), qu'à la mort d'Auguſte elle étoit de dix onces de cuivre. On trouve, dans Suétone (*k*), que Céſar avoit doublé la paye de ſon temps. Pline (*l*) dit qu'à la ſeconde guerre Punique on l'avoit

(*f*) Sept mille miriades. Dion, *in Macrin.*

(*g*) La drachme Attique étoit le denier Romain, la huitieme partie de l'once, & la ſoixante-quatrieme partie de notre marc.

(*h*) Il l'augmenta en raiſon de ſoixante & quinze à cent.

(*i*) Annal. liv. I.

(*k*) Vie de Céſar.

(*l*) Hiſtoire naturelle, liv. XXXIII, art. 13. Au lieu de donner dix onces de cuivre pour vingt, on en donna ſeize.

diminuée d'un cinquieme. Elle fut donc d'environ ſix onces de cuivre dans la premiere guerre Punique (*m*); de cinq onces, dans la ſeconde (*n*); de dix, ſous Céſar; & de treize & un tiers, ſous Domitien (*o*). Je ferai ici quelques réflexions.

La paye que la république donnoit aiſément lorſqu'elle n'avoit qu'un petit Etat, que chaque année elle faiſoit une guerre, & que chaque année elle recevoit des dépouilles; elle ne put la donner ſans s'endetter dans la premiere guerre Punique, qu'elle étendit ſes bras hors de l'Italie, qu'elle eut à ſoutenir une guerre longue & à entretenir de grandes armées.

Dans la ſeconde guerre Punique, la paye fut réduite à cinq onces de cui-

(*m*) Un ſoldat, dans Plaute, *in moſtellariâ*, dit qu'elle étoit de trois aſſes; ce qui ne peut être entendu que des aſſes de dix onces. Mais ſi la paye étoit exactement de ſix aſſes dans la premiere guerre Punique, elle ne diminua pas dans la ſeconde d'un cinquieme, mais d'un ſixieme; & on négligea la fraction.

(*n*) Polybe, qui l'évalue en monnoie Grecque, ne differe que d'une fraction.

(*o*) Voyez Oroze & Suétone, *in Domit.* Ils diſent la même choſe, ſous différentes expreſſions. J'ai fait ces réductions en onces de cuivre, afin que pour m'entendre on n'eût pas beſoin de la connoiſſance des monnoies Romaines.

vre ; & cette diminution put ſe faire ſans danger, dans un temps où la plupart des citoyens rougirent d'accepter la ſolde même, & voulurent ſervir à leurs dépens.

Les tréſors de Perſée & ceux de tant d'autres Rois, que l'on porta continuellement à Rome, y firent ceſſer les tributs (*p*). Dans l'opulence publique & particuliere, on eut la ſageſſe de ne point augmenter la paye de cinq onces de cuivre.

Quoique ſur cette paye on fît une déduction pour le blé, les habits & les armes, elle fut ſuffiſante, parce qu'on n'enrôloit que les citoyens qui avoient un patrimoine.

Marius ayant enrôlé des gens qui n'avoient rien, & ſon exemple ayant été ſuivi, Céſar fut obligé d'augmenter la paye.

Cette augmentation ayant été continuée après la mort de Céſar, on fut contraint ſous le Conſulat de Hirtius & de Panſa, de rétablir les tributs.

La foibleſſe de Domitien lui ayant fait augmenter cette paye d'un quart, il fit une grande plaie à l'Etat, dont le

(*p*) Cicéron, des Offices, liv. II.

malheur n'eſt pas que le luxe y regne, mais qu'il regne dans des conditions qui par la nature des choſe, ne doivent avoir que le néceſſaire phyſique. Enfin, Caracalla ayant fait une nouvelle augmentation, l'Empire fut mis dans cet état, que, ne pouvant ſubſiſter ſans les ſoldats, il ne pouvoit ſubſiſter avec eux.

Caracalla, pour diminuer l'horreur du meurtre de ſon frere, le mit au rang des dieux : & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui, après l'avoir fait poignarder, voulant appaiſer les ſoldats Prétoriens, déſeſpérés de la mort de ce Prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des Prêtres Flamines en ſon honneur.

Cela fit que ſa mémoire ne fut pas flétrie; & que, le Sénat n'oſant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans comme Commode, qui ne le méritoit pas mieux que lui (*q*).

De deux grands Empereurs, Adrien & Sévere (*r*), l'un établit la diſcipline militaire, & l'autre la relâcha. Les effets

(*q*) Ælius Lampridius, *in vit. Alex. Severi.*

(*r*) Voyez l'abrégé de Xiphilin, vie d'Adrien; & Hérodien, vie de Sévere.

répondirent très-bien aux causes ; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles ; après Sévere, on vit régner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses ; & il avoit très-bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarrasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne ; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée : de façon qu'on voyoit toujours les Empereurs sages mis à mort par les soldats ; & les méchans, par des conspirations ou des arrêts du Sénat.

Quand un tyran qui se livroit aux gens de guerre avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne ; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde. Il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire ; entreprise qui coûtoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les

embûches de Macrin, les ſoldats déſeſpérés d'avoir perdu un Prince qui donnoit ſans meſure, élurent Héliogabale (*s*) : & quand ce dernier, qui n'étant occupé que de ſes ſales voluptés les laiſſoit vivre à leur fantaiſie, ne put plus être ſouffert, ils le maſſacrerent : ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit rétablir la diſcipline & parloit de les punir (*t*).

Ainſi un tyran, qui ne s'aſſuroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périſſoit, avec ce funeſte avantage, que celui qui voudroit faire mieux périroit après lui.

Après Alexandre on élut Maximin, qui fut le premier Empereur d'une origine barbare. Sa taille giganteſque & la force de ſon corps l'avoient fait connoître.

Il fut tué avec ſon fils par ſes ſoldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin & le troiſieme Gordien furent maſſacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec ſon fils :

(*s*) Dans ce temps-là, tout le monde ſe croyoit bon pour parvenir à l'Empire. Voyez Dion, livre LXXIX.

(*t*) Voyez Lampridius.

& Dece, qui fut élu en ſa place, périt à ſon tour, par la trahiſon de Gallus (*u*).

Ce qu'on appeloit l'Empire Romain, dans ce ſiecle-là, étoit une eſpece de République irréguliere, telle à peu près que l'Ariſtocratie d'Alger, où la milice, qui a la puiſſance ſouveraine, fait & défait un Magiſtrat qu'on appelle le Dey : & peut-être eſt-ce une regle aſſez générale, que le gouvernement militaire eſt, à certains égards, plutôt Républicain que Monarchique ?

Et qu'on ne diſe pas que les ſoldats ne prenoient de part au gouvernement que par leurs déſobéiſſances & leurs révoltes : les harangues que les Empereurs leur faiſoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les Conſuls & les Tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et quoique les armées n'euſſent pas un lieu particulier pour s'aſſem-

(*u*) Caſaubon remarque, ſur l'hiſtoire Auguſtale, que dans les 160 années qu'elle contient, il y eut ſoixante-dix perſonnes qui eurent, juſtement ou injuſtement, le titre de Céſar : *adeò erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia Imperii ſemper incerta* : ce qui fait bien voir la différence de ce Gouvernement à celui de France, où ce Royaume n'a eu, en douze cents ans de temps, que ſoixante-trois Rois.

bler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, délibérant peu & agissant beaucoup, ne disposoient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'étoit-ce qu'un Empereur, que le Ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats?

Quand l'armée associa à l'Empire Philippe (x), qui étoit Préfet du Prétoire du troisieme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus; il supplia qu'on lui laissât le titre de César, & on le lui refusa; il demanda d'être Préfet du Prétoire, & on rejeta ses prieres; enfin, il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la Magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étoient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avoit si bien anéanti tous les peuples,

(x) Voyez Jules Capitolin.

que lorſqu'elle fut vaincue elle-même, il ſembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les Princes des grands Etats ont ordinairement peu de pays voiſins qui puiſſent être l'objet de leur ambition: s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils ſont donc bornés par des mers, des montagnes & de vaſtes déſerts que leur pauvreté fait mépriſer. Auſſi les Romains laiſſerent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du Nord dans leurs glaces; & il s'y conſerva, ou même il s'y forma des Nations qui enfin les aſſervirent eux-mêmes.

Sous le regne de Gallus, un grand nombre de Nations, qui ſe rendirent enſuite plus célebres, ravagerent l'Europe; & les Perſes, ayant envahi la Syrie, ne quitterent leurs conquêtes que pour conſerver leur butin.

Ces eſſaims de Barbares qui ſortirent autrefois du Nord, ne paroiſſent plus aujourd'hui. Les violences des Romains avoient fait retirer les peuples du Midi au Nord: tandis que la force qui les contenoit ſubſiſta, ils y reſte-

rent; quand elle fut affoiblie, ils ſe répandirent de toutes parts (*y*). La même choſe arriva quelques ſiecles après. Les conquêtes de Charlemagne, & ſes tyrannies, avoient une ſeconde fois fait reculer les peuples du Midi au Nord: ſi-tôt que cet Empire fut affoibli, ils ſe porterent une ſeconde fois du Nord au Midi: & ſi aujourd'hui un Prince faiſoit en Europe les mêmes ravages, les Nations, repouſſées dans le Nord, adoſſées aux limites de l'univers, y tiendroient ferme juſqu'au moment qu'elles inonderoient & conquerroient l'Europe une troiſieme fois.

L'affreux déſordre qui étoit dans la ſucceſſion à l'Empire étant venu à ſon comble, on vit paroître, ſur la fin du regne de Valérien & pendant celui de Gallien ſon fils, trente prétendans divers, qui s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un regne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perſes, & Gallien ſon fils négligeant les affaires, les Barbares pénétrerent partout; l'Empire ſe trouva dans cet état

(*y*) On voit à quoi ſe réduit la fameuſe queſtion: *Pourquoi le Nord n'eſt plus ſi peuplé qu'autrefois*

où

où il fut, environ un ſiecle après, en Occident (z) : & il auroit dès-lors été détruit, ſans un concours heureux de circonſtances qui le releverent.

Odénat, Prince de Palmyre, allié des Romains, chaſſa les Perſes, qui avoient envahi preſque toute l'Aſie. La Ville de Rome fit une armée de ſes citoyens, qui écarta les Barbares qui venoient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui paſſoient la mer avec ſix mille vaiſſeaux, périrent par les naufrages, la miſere, la faim & ſa grandeur même. Et Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite & Probus, quatre grands hommes, qui par un grand bonheur ſe ſuccéderent, rétablirent l'Empire prêt à périr.

(z) Cent cinquante ans après, ſous Honorius, les Barbares l'envahirent.

CHAPITRE XVII.

Changement dans l'État.

POUR prévenir les trahiſons continuelles des ſoldats, les Empereurs s'aſſocierent des perſonnes en qui ils avoient confiance : & Dioclétien, ſous

prétexte de la grandeur des affaires, régla qu'il y auroit toujours deux Empereurs & deux Césars. Il jugea que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'Empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef Empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance partagée en quatre pour la sureté du Gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est que les richesses des particuliers & la fortune publique ayant diminué, les Empereurs ne purent plus leur faire des dons si considérables; de maniere que la récompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle élection.

D'ailleurs les Préfets du Prétoire, qui pour le pouvoir & pour les fonctions, étoient à peu près comme les Grands-Visirs de ces temps-là, & faisoient à leur gré massacrer les Empe-

reurs pour ſe mettre en leur place, furent fort abaiſſés par Conſtantin, qui ne leur laiſſa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des Empereurs commença donc à être plus aſſurée; ils purent mourir dans leur lit, & cela ſembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne verſerent plus le ſang avec tant de férocité. Mais, comme il falloit que ce pouvoir immenſe débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus ſourde : ce ne furent plus des maſſacres, mais des jugemens iniques, des formes de juſtice qui ſembloient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la Cour fut gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand ſilence : enfin, au lieu de cette hardieſſe à concevoir une mauvaiſe action, & de cette impétuoſité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers Empereurs aimoient les plaiſirs, ceux-ci la molleſſe : ils ſe montrerent moins aux gens de

guerre : ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leur palais, & plus séparés de l'Empire.

Le poison de la Cour augmenta sa force à mesure qu'il fut plus séparé : on ne dit rien, on insinua tout ; les grandes réputations furent toutes attaquées ; & les Ministres & les Officiers de guerre furent mis sans cesse à la discrétion de cette sorte de gens qui ne peuvent servir l'Etat, ni souffrir qu'on le serve avec gloire (*a*).

Enfin, cette affabilité des premiers Empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entiérement bannie. Le Prince ne sut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui, toujours de concert, souvent même lorsqu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le séjour de plusieurs Empereurs en Asie, & leur perpétuelle rivalité avec les Rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Dio-

(*a*) Voyez ce que les Auteurs nous disent de la Cour de Constantin, de Valens, &c.

clétien, d'autres disent Galere, l'ordonna par un édit.

Ce faste & cette pompe Asiatique s'établissant, les yeux s'y accoutumerent d'abord ; & lorsque Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manieres, on appela oubli de la dignité ce qui n'étoit que la mémoire des anciennes mœurs.

Quoique, depuis Marc-Aurele, il y eût eu plusieurs Empereurs, il n'y avoit eu qu'un Empire ; & l'autorité de tous étant reconnue dans la Province, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere & Constance-Chlore n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'Empire (*b*) : & par cet exemple qui fut suivi dans la suite par Constantin, qui prit le plan de Galere & non pas celui de Dioclétien, il s'introduisit une coutume qui fut moins un changement qu'une révolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une Ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le déterminerent à porter en Orient le siege de l'Empire. Quoique l'enceinte de Rome

(*b*) Voyez Oroze, liv. VII ; & Aurélius Victor.

ne fût pas à beaucoup près si grande qu'elle est à présent, les fauxbourgs en étoient prodigieusement étendus (*c*) : l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome : les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, en Egypte (*d*), & les jardiniers en Italie : les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens Romains. Mais, lorsque le siege de l'Empire fut établi en Orient, Rome presque entiere y passa ; les Grands y menerent leurs esclaves, c'est-à-dire presque tout le peuple ; & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle Ville ne cédât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du blé, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, & celui de l'Afrique à Rome ; ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le temps de la République, le

(*c*) *Exspatiantia tecta multas addidere urbes*, dit Pline, Histoire naturelle, liv. III.

(*d*) On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du blé dans les Provinces reculées, & elle n'est pas encore stérile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple Romain. Annal. Livre XII.

peuple Romain, ſouverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs; cela fit que le Sénat lui vendit d'abord du blé à bas prix, & enſuite le lui donna pour rien. Lorſque le Gouvernement fut devenu monarchique, cela ſubſiſta, contre les principes de la Monarchie; on laiſſoit cet abus, à cauſe des inconvéniens qu'il y auroit eu à le changer. Mais Conſtantin, fondant une Ville nouvelle, l'y établit ſans aucune bonne raiſon.

Lorſqu'Auguſte eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome les tréſors des Ptolomées; cela y fit à peu près la même révolution que la découverte des Indes a fait depuis en Europe, & que de certains ſyſtêmes ont fait de nos jours: les fonds doublerent de prix à Rome (*e*). Et comme Rome continua d'attirer à elle les richeſſes d'Alexandrie, qui recevoit elle-même celles de l'Afrique & de l'Orient, l'or & l'argent devinrent très-communs en Europe; ce qui mit les peuples en état de

(*e*) Suétone, *in Aug.* Oroze, livre VI. Rome avoit eu ſouvent de ces révolutions. J'ai dit que les tréſors de Macédoine qu'on y apporta avoient fait ceſſer tous les tributs. Cicéron, des Offices, liv. II.

payer des impôts très-confidérables en efpeces.

Mais lorfque l'Empire eut été divifé, ces richeffes pafferent à Conftantinople. On fait d'ailleurs que les mines d'Angleterre n'étoient point encore ouvertes (*f*); qu'il y en avoit très-peu en Italie & dans les Gaules (*g*); que depuis les Carthaginois les mines d'Efpagne n'étoient guere plus travaillées, ou du moins n'étoient plus fi riches (*h*) : l'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit par aucun moyen attirer l'argent de l'Orient, pendant que l'Occident, pour avoir de fes marchandifes, y envoyoit le fien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe; mais les Empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs : ce qui perdit tout.

Lorfque le gouvernement a une forme depuis long-temps établie, & que

(*f*) Tacite, *de moribus Germanorum*, le dit formellement. On fait d'ailleurs à peu près l'époque de l'ouverture des mines d'Allemagne. Voyez Thomas Sefréibéius, fur l'origine des mines du Harts. On croit celles de Saxe moins anciennes.

(*g*) Voyez Pline, liv. XXXVII, art. 77.

(*h*) Les Carthaginois, dit Diodore, furent très-bien l'art d'en profiter, & les Romains, celui d'empêcher que les autres n'en profitaffent.

les choſes ſe ſont miſes dans une certaine ſituation, il eſt preſque toujours de la prudence de les y laiſſer; parce que les raiſons, ſouvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil Etat a ſubſiſté, font qu'il ſe maintiendra encore : mais quand on change le ſyſtême total, on ne peut remédier qu'aux inconvéniens qui ſe préſentent dans la théorie, & on en la[illegible] que la pratique ſeule peut faire [illegible]

Ainſi, quoique l'Empire ne fût déjà que trop grand, la diviſion qu'on en fit le ruina; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long-temps enſemble, s'étoient, pour ainſi dire, ajuſtées pour y reſter, & dépendre les unes des autres.

Conſtantin (*i*) après avoir affoibli la Capitale, frappa un autre coup ſur les frontieres; il ôta les légions qui étoient ſur les bords des grands fleuves, & les diſperſa dans les Provinces : ce qui produiſit deux maux; l'un, que

(*i*) Dans ce qu'on dit de Conſtantin, l'on ne choque point les Auteurs Eccléſiaſtiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce Prince qui ont du rapport à la piété, & non de celles qui en [illegible] au gouvernement de l'Etat. Euſebe, vie de Conſtantin, livre I, chap. 9; Socrate, livre I, chap. 1.

la barriere qui contenoit tant de nations fut ôtée ; & l'autre, que les soldats (*k*) vécurent & s'amollirent dans le cirque & dans les théâtres (*l*).

Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante Villes le long du Rhin (*m*) avoient été prises par les Barbares ; que les Provinces avoient été saccagées ; qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine, que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce Prince, par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, & une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les Barbares (*n*) ; & la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut (*o*).

(*k*) Zozime, liv. VIII.

(*l*) Depuis l'établissement du Christianisme, les combats des Gladiateurs devinrent rares. Constantin défendit d'en donner : ils furent entiérement abolis sous Honorius, comme il paroît par Théodoret & Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles que ce qui pouvoit affoiblir le courage, & servoit d'attrait à la volupté.

(*m*) Ammien Marcellin, livres XVI, XVII & XVIII.

(*n*) *Idem, ibid.*

(*o*) Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce Prince, livre XXV. Voyez aussi les fragmens de l'histoire de Jean d'Antioche.

La briéveté des regnes, les divers partis politiques, les différentes religions, les ſectes particulieres de ces religions, ont fait que le caractere des Empereurs eſt venu à nous extrêmement défiguré. Je n'en donnerai que deux exemples : Cet Alexandre, ſi lâche dans Hérodien, paroît plein de courage dans Lampridius : ce Gratien, tant loué par les Orthodoxes, Philoſtorgue le compare à Néron.

Valentinien ſentit plus que perſonne la néceſſité de l'ancien plan : il employa toute ſa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y ſubſiſter. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens ſon frere à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables ſuites.

Dans le pays qui eſt entre les Palus Méotides, les montagnes du Caucaſe, & la mer Caſpienne, il y avoit pluſieurs peuples qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains : leurs terres étoient extrêmement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient preſque toujours à cheval ou ſur leurs chariots,

& erroient dans le pays où ils étoient enfermés : ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse & d'Arménie ; mais on gardoit aisément les portes Caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Méotides (*p*), ils ne connoissoient pas les Romains ; & pendant que d'autres Barbares ravageoient l'Empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns (*q*) ont dit que le limon que le Tanaïs avoit apporté, avoit formé une espece de croûte sur le Bosphore Cimmérien, sur laquelle ils avoient passé ; d'autres (*r*), que deux jeunes Scythes poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; & retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, & si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient découvertes (*s*).

(*p*) Procope, histoire mêlée.
(*q*) Zozime, liv. IV.
(*r*) Jornandès, *de rebus geticis.* Histoire mêlée de Procope.
(*s*) Voyez Sozomene, liv. VI.

D'abord, des corps innombrables de Huns passerent; & rencontrant les Goths les premiers, ils les chasserent devant eux. Il sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres; & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présenterent sur les bords du Danube, & les mains jointes demanderent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui représenterent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venoit défendre l'Empire & l'enrichir (*t*).

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes; mais, pour de l'argent, ses Officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent (*u*). Il leur fit distribuer des terres; mais, à la différence des Huns, les Goths n'en cultivoient point (*x*) : on

(*t*) Ammien Marcellin, livre XXIX.

(*u*) De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame, celui-là fut épris de la beauté d'une femme Barbare; les autres furent corrompus par des présens, des habits de lin & des couvertures bordées de franges; on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. *Histoire de Dexipe.*

(*x*) Voyez l'histoire Gothique de Priscus, où cette différence est bien établie.

les priva même du blé qu'on leur avoit promis; ils mouroient de faim, & ils étoient au milieu d'un pays riche; ils étoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avoient faite (y).

On demandera peut-être comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amérique sont si petites? C'est que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs.

Il paroît, par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur premiere demeure, ne labouroient point les champs; ils ne vivoient que de leurs troupeaux, dans un pays abondant en pâturages & arrosé par quantité de fleuves, comme font encore aujourd'hui les petits Tartares qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence que ces peuples, depuis leur départ, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres.

(y) Voyez Zozime, liv. IV. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin-Porphyrogenete.



CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

QUELQUEFOIS la lâcheté des Empereurs, souvent la foiblesse de l'Empire, firent que l'on chercha à appaiser par de l'argent les peuples qui menaçoient d'envahir (*a*). Mais la paix ne peut pas s'acheter, parce que celui qui l'a vendue n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix ; car on respecte toujours un Prince, lorsqu'on sait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs ces sortes de gratifications se changeoient en tributs ; & libres au commencement, devenoient nécessaires : elles furent regardées comme des droits acquis ; & lorsqu'un Empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de

(*a*) On donna d'abord tout aux soldats ; ensuite on donna tout aux ennemis.

mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien mena contre les Perses fut poursuivie, dans sa retraite, par les Arabes, à qui il avoit refusé le tribut accoutumé (*b*) : & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les Allemands, à qui on avoit offert des présens moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignerent ; & ces peuples du Nord déjà gouvernés par le point d'honneur, se vengerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations (*c*) qui entouroient l'Empire en Europe & en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romains ; & comme ils s'étoient agrandis parce que l'or & l'argent de tous les Rois étoient portés chez eux (*d*), ils s'affoiblirent parce que leur or &

(*b*) Ammien Marcellin, liv. XXV.

(*c*) *Idem*, liv. XXVI.

(*d*) » Vous voulez des richesses ? (disoit un Em- » pereur à son armée qui murmuroit :) voilà le pays » des Perses, allons-en chercher. Croyez-moi, de » tant de trésors que possédoit la République Romaine, » il ne reste plus rien ; & le mal vient de ceux qui ont » appris aux Princes à acheter la paix des Barbares. » Nos finances sont épuisées, nos villes détruites, » nos provinces ruinées. Un Empereur qui ne connoît » d'autres biens que ceux de l'ame, n'a pas honte » d'avouer une pauvreté honnête «. Ammien Marcellin, liv. XXIV.

leur argent furent portés chez les autres.

Les fautes que ſont les hommes d'Etat ne ſont pas toujours libres ; ſouvent ce ſont des ſuites néceſſaires de la ſituation où l'on eſt ; & les inconvéniens ont fait naître les inconvéniens.

La Milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'Etat : les ſoldats avoient trois ſortes d'avantages, la paye ordinaire, la récompenſe après le ſervice, & les libéralités d'accident, qui devenoient très-ſouvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le Prince entre leurs mains.

L'impuiſſance où l'on ſe trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une Milice moins chere. On fit des traités avec des nations Barbares qui n'avoient ni le luxe des ſoldats Romains, ni le même eſprit, ni les mêmes prétentions.

Il y avoit une autre commodité à cela : comme les Barbares tomboient tout à coup ſur un pays, n'y ayant point chez eux de préparatifs après la réſolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à temps dans les Provinces. On prenoit donc un autre corps de Barbares toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller & à ſe battre. On

étoit ſervi pour le moment : mais dans la ſuite on avoit autant de peine à réduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point dans leurs armées un plus grand nombre de troupes auxiliaires que de Romaines (*e*) ; & quoique leurs alliés fuſſent proprement des ſujets, ils ne vouloient point avoir pour ſujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais, dans les derniers temps, non-ſeulement ils n'obſerverent pas cette proportion des troupes auxiliaires ; mais même ils remplirent de ſoldats Barbares les corps de troupes nationales.

Ainſi ils établiſſoient des uſages tout contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout : & comme autrefois leur politique conſtante fut de ſe réſerver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voiſins, ils le détruiſoient pour lors chez eux, & l'établiſſoient chez les autres.

Voici, en un mot, l'hiſtoire des Romains : Ils vainquirent tous les peuples

(*e*) C'eſt une obſervation de Végece ; & il paroît, par Tite-Live, que ſi le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

par leurs maximes : mais lorſqu'ils y furent parvenus, leur République ne put ſubſiſter; il fallut changer de Gouvernement : & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce Gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'eſt pas la fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une ſuite continuelle de proſpérités quand ils ſe gouvernerent ſur un certain plan, & une ſuite non-intertompue de revers lorſqu'ils ſe conduiſirent ſur un autre. Il y a des cauſes générales, ſoit morales, ſoit phyſiques, qui agiſſent dans chaque Monarchie, l'élevent, la maintiennent, ou la précipitent ; tous les accidens ſont ſoumis à ces cauſes : & ſi le haſard d'une bataille, c'eſt-à-dire une cauſe particuliere, a ruiné un Etat, il y avoit une cauſe générale qui faiſoit que cet Etat devoit périr par une ſeule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons que depuis près de deux ſiecles les troupes de terre de Danemarck ont preſque toujours été

battues par celles de Suede : il faut qu'indépendamment du courage des deux nations & du ſort des armes, il y ait dans le Gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice intérieur qui ait produit cet effet ; & je ne le crois point difficile à découvrir.

Enfin, les Romains perdirent leur diſcipline militaire : ils abandonnerent juſqu'à leurs propres armes. Végece dit que les ſoldats les trouvant trop peſantes, ils obtinrent de l'Empereur Gratien de quitter leur cuiraſſe, & enſuite leur caſque ; de façon qu'expoſés aux coups ſans défenſe, ils ne ſongerent plus qu'à fuir (*f*).

Il ajoute qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp, & que par cette négligence leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

La cavalerie fut peu nombreuſe chez les premiers Romains ; elle ne faiſoit que la onzieme partie de la légion, & très-ſouvent moins ; & ce qu'il y a d'extraordinaire, ils en avoient beaucoup moins que nous qui avons tant de ſieges à faire où la cavalerie eſt peu utile.

(*f*) *De re militari*, liv. I, chap. 20.

Quand les Romains furent dans la décadence, ils n'eurent preſque plus que de la cavalerie. Il me ſemble que plus une Nation ſe rend ſavante dans l'art militaire, plus elle agit par ſon infanterie; & que moins elle le connoît, plus elle multiplie ſa cavalerie: c'eſt que ſans la diſcipline l'infanterie peſante ou légere n'eſt rien; au lieu que la cavalerie va toujours, dans ſon déſordre même (*g*). L'action de celle-ci conſiſte plus dans ſon impétuoſité & un certain choc; celle de l'autre, dans ſa réſiſtance & une certaine immobilité; c'eſt plutôt une réaction qu'une action. Enfin, la force de la cavalerie eſt momentanée: l'infanterie agit plus long-temps; mais il faut de la diſcipline pour qu'elle puiſſe agir long-temps.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non-ſeulement par l'art de la guerre, mais auſſi par leur prudence, leur ſageſſe, leur conſtance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lorſque, ſous les Empereurs, toutes ces vertus s'évanouirent, l'art

(*g*) La cavalerie Tartare, ſans obſerver aucune de nos maximes militaires, a fait dans tous les temps de grandes choſes. Voyez les relations, & ſur-tout celle de la derniere conquête de la Chine.

militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs Princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis; mais, lorsque la corruption se mit dans la Milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un Empire fondé par les armes a besoin de se soutenir par les armes. Mais comme, lorsqu'un Etat est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même, lorsqu'il est en paix, & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer : il néglige donc la Milice, dont il croit n'avoir rien à espérer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient à cet égard rétabli les anciennes peines. Mais les Barbares (*h*) pris à la solde des Romains, accoutumés à faire la guerre comme

(*h*) Ils ne vouloient pas s'assujettir aux travaux des soldats Romains. Voyez Ammien Marcellin, livre XVIII, qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion, pour plaire à Julien qui vouloit mettre des places en état de défense.

la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vu des Généraux condamner leurs enfans à mourir, pour avoir sans leur ordre gagné la victoire : mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance qui faisoit le caractere de ces Nations ; & si l'on lit les guerres de Bélisaire contre les Goths, on verra un Général presque toujours désobéi par ses Officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux périr que de faire quelque chose dont Mithridate pût tirer avantage ; mais dans les temps qui suivirent, dès qu'un Ministre ou quelque Grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vengeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'Empire, il le leur donna d'abord à ravager (*i*).

(*i*) Cela n'étoit pas étonnant dans ce mêlange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes se joignoient à l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Goths, sous Vitigès.

Il n'y a point d'Etat où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter: bientôt dans les Provinces Romaines les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire, dans Salvien, les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples (*k*). Les citoyens poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

Ceci servira à expliquer, dans notre Histoire Françoise, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution qui devoit établir cette différence accablante entre une Nation noble & une Nation roturiere. Les Barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glebe, c'est-à-dire du champ auquel ils étoient attachés, n'introduisirent guere rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux (*l*).

(*k*) Voyez tout le livre V, *de gubernatione Dei*. Voy. aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ces pays-là.

(*l*) Voyez encore Salvien, livre V; & les lois du code & du digeste là-dessus.

CHA-

CHAPITRE XIX.

1. Grandeur d'Attila. 2. Cause de l'établissement des Barbares. 3. Raisons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abattu.

COMME dans le temps que l'Empire s'affoiblissoit, la religion Chrétienne s'établissoit, les Chrétiens reprochoient aux Païens cette décadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion Chrétienne. Les Chrétiens disoient que Dioclétien avoit perdu l'Empire en s'associant trois collegues (*a*) ; parce que chaque Empereur vouloit faire d'aussi grandes dépenses, & entretenir d'aussi fortes armées que s'il avoit été seul ; que par-là le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changerent en forêts. Les Païens, au contraire, ne cessoient de crier contre un culte nou-

(*a*) Lactance, de la mort des persécuteurs.

veau, inoui jusqu'alors: & comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les débordemens du Tybre & les autres effets de la nature à la colere des dieux; de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte & au renversement des anciens autels.

Ce fut le Préfet Symmaque qui, dans une lettre écrite aux Empereurs au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir contre la religion Chrétienne, des raisons populaires, & par conséquent très-capables de séduire.

» Quelle chose peut mieux nous
» conduire à la connoissance des dieux,
» disoit-il, que l'expérience de nos
» prospérités passées ? Nous devons
» être fidelles à tant de siecles, & sui-
» vre nos peres qui ont suivi si heu-
» reusement les leurs. Pensez que Ro-
» me vous parle & vous dit: Grands
» Princes, peres de la patrie, respectez
» mes années, pendant lesquelles j'ai
» toujours observé les cérémonies de
» mes ancêtres: ce culte a soumis l'u-
» nivers à mes lois: c'est par-là qu'An-
» nibal a été repoussé de mes murail-
» les, & que les Gaulois l'ont été du

» Capitole. C'eſt pour les dieux de la
» patrie que nous demandons la paix ;
» nous la demandons pour les dieux
» indigetes. Nous n'entrons point dans
» les diſputes qui ne conviennent qu'à
» des gens oiſifs ; & nous voulons
» offrir des prieres, & non pas des
» combats (*b*) «.

Trois Auteurs célebres répondirent à Symmaque. Oroſe compoſa ſon hiſtoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'auſſi grands malheurs que ceux dont ſe plaignoient les Païens. Salvien fit ſon livre, où il ſoutient que c'étoient les déréglemens des Chrétiens qui avoient attiré les ravages des Barbares (*c*); & S. Auguſtin fit voir que la Cité du Ciel étoit différente de cette Cité de la terre (*d*), où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des récompenſes auſſi vaines que ces vertus.

Nous avons dit que, dans les premiers temps, la politique des Romains fut de diviſer toutes les Puiſſances qui leur faiſoient ombrage; dans la ſuite, ils n'y

(*b*) Lettres de Symmaque, livre X, lettre 54.
(*c*) Du gouvernement de Dieu.
(*d*) De la Cité de Dieu.

purent réussir. Il fallut souffrir qu'Attila soumît toutes les Nations du Nord : il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux Empires tributaires.

» Théodose, disoit-il insolemment,
» est fils d'un pere très-noble, aussi-
» bien que moi; mais en me payant
» le tribut, il est déchu de sa noblesse,
» & est devenu mon esclave : il n'est
» pas juste qu'il dresse des embûches
» à son maître, comme un esclave mé-
» chant (*e*) «.

» Il ne convient pas à l'Empereur,
» disoit-il dans une autre occasion,
» d'être menteur. Il a promis à un de
» mes sujets de lui donner en mariage
» la fille de Saturnilus : s'il ne veut pas
» tenir sa parole, je lui déclare la guer-
» re; s'il ne le peut pas, & qu'il soit
» dans cet état qu'on ose lui désobéir,
» je marche à son secours «.

Il ne faut pas croire que ce fût par modération qu'Attila laissa subsister les Romains : il suivoit les mœurs de sa

(*e*) Histoire Gothique, & relation de l'ambassade écrite par Priscus. C'étoit Théodose le jeune.

nation, qui le portoient à ſoumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce Prince, dans ſa maiſon de bois où nous le repréſente Priſcus (*f*), maître de toutes les nations Barbares, & en quelque façon de preſque toutes celles qui étoient policées (*g*), étoit un des grands Monarques dont l'hiſtoire ait jamais parlé.

On voyoit à ſa Cour les Ambaſſadeurs des Romains d'Orient & de ceux d'Occident, qui venoient recevoir ſes lois, ou implorer ſa clémence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendît les Huns transfuges, ou les eſclaves Romains qui s'étoient évadés; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque Miniſtre de l'Empereur. Il avoit mis ſur l'Empire d'Orient un tribut de deux mille cent livres d'or. Il recevoit les appointemens de Général des armées Romaines. Il envoyoit à Conſtantinople ceux qu'il vouloit récompenſer, afin qu'on les comblât de biens, faiſant un trafic

(*f*) Hiſtoire Gothique : *Hæ ſedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat.* Jornandès, *de rebus geticis.*

(*g*) Il paroît, par la relation de Priſcus, qu'on penſoit à la Cour d'Attila à ſoumettre encore les Perſes.

continuel de la frayeur des Romains.

Il étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï (*h*). Prodigieusement fier, & cependant rusé; ardent dans sa colere, mais sachant pardonner ou différer la punition suivant qu'il convenoit à ses intérêts; ne faisant jamais la guerre, quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages; fidellement servi des Rois même qui étoient sous sa dépendance, il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guere louer sur la bravoure le Chef d'une nation où les enfans entroient en fureur au récit des beaux faits d'armes de leurs peres, & où les peres versoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après sa mort, toutes les nations Barbares se rediviserent; mais les Romains étoient si foibles, qu'il n'y avoit pas de si petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'Empire, ce furent toutes les invasions. Depuis celle qui fut si générale sous Gallus, il sembla rétabli

(*h*) Il faut consulter, sur le caractere de ce Prince & les mœurs de sa Cour, Jornandès & Priscus.

parce qu'il n'avoit point perdu de terrein ; mais il alla, de degrés en degrés, de la décadence à ſa chûte, juſqu'à ce qu'il s'affaiſſa tout à coup ſous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechaſſé les Barbares dans leur pays ; ils y ſeroient tout de même rentrés pour mettre en ſureté leur butin. En vain on les extermina ; les Villes n'étoient pas moins ſaccagées, les villages brûlés, les familles tuées ou diſperſées (*i*).

Lorſqu'une Province avoit été ravagée, les Barbares qui ſuccédoient, n'y trouvant plus rien, devoient paſſer à une autre. On ne ravagea, au commencement, que la Thrace, la Miſie, la Pannonie ; quand ces pays furent dévaſtés, on ruina la Macédoine, la Theſſalie, la Grece ; de-là il fallut aller aux Noriques. L'Empire, c'eſt-à-dire le pays habité, ſe rétréciſſoit toujours, & l'Italie devenoit frontiere.

La raiſon pourquoi il ne ſe fit point, ſous Gallus & Gallien, d'établiſſement

(*i*) C'étoit une nation bien deſtructive que celle des Goths ; ils avoient détruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hiſtoire Bizantine de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

de Barbares, c'eſt qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainſi lorſque les Normands, images des Conquérans de l'Empire, eurent pendant pluſieurs ſiecles ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une Province qui étoit entiérement déſerte, & ſe la partagerent (*k*).

La Scythie dans ces temps-là étant preſque toute inculte (*l*), les peuples y étoient ſujets à des famines fréquentes. Ils ſubſiſtoient en partie par un commerce avec les Romains, qui leur portoient des vivres des Provinces voiſines du Danube (*m*). Les Barbares donnoient en retour les choſes qu'ils avoient pillées, les priſonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils re-

(*k*) Voyez, dans les Chroniques recueillies par André du Cheſne, l'état de cette Province vers la fin du neuvieme & le commencement du dixieme ſiecle. *Script. Norman. hiſt. veteres.*

(*l*) Les Goths, comme nous l'avons dit, ne cultivoient point la terre.

Les Vandales les appelloient *Trulles*, du nom d'une petite meſure; parce que, dans une famine, ils leur vendirent fort cher une pareille meſure de blé. Olympiodore, dans la bibliotheque de Photius, liv. XXX.

(*m*) On voit, dans l'hiſtoire de Priſcus, qu'il y avoit des marchés établis par les traités ſur les bords du Danube.

cevoient pour la paix. Mais lorſqu'on ne put plus leur payer des tributs aſſez forts pour les faire ſubſiſter, ils furent forcés de s'établir (*n*).

L'Empire d'Occident fut le premier abattu : en voici les raiſons.

Les Barbares ayant paſſé le Danube, trouverent à leur gauche le Boſphore, Conſtantinople, & toutes les forces de l'Empire d'Orient qui les arrêtoient: cela faiſoit qu'ils ſe tournoient à main droite du côté de l'Illyrie, & ſe pouſſoient vers l'Occident. Il ſe fit un reflux de nations & un tranſport de peuples de ce côté-là. Les paſſages de l'Aſie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe; au lieu que dans la premiere invaſion, ſous Gallus, les forces des Barbares ſe partagerent.

L'Empire ayant été réellement diviſé, les Empereurs d'Orient qui avoient des alliances avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour ſecourir

(*n*) Quand les Goths envoyerent prier Zénon de recevoir dans ſon alliance Theudéric, fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theudéric, fils de Balamer; le Sénat conſulté, répondit que les revenus de l'Etat n'étoient pas ſuffiſans pour nourrir deux peuples Goths, & qu'il falloit choiſir l'amitié de l'un des deux. Hiſtoire de Malchus, dans l'extrait des ambaſſades.

ceux d'Occident. Cette diviſion dans l'adminiſtration, dit Priſcus (*o*), fut très-préjudiciable aux affaires d'Occident. Ainſi les Romains d'Orient (*p*) refuſerent à ceux d'Occident une armée navale, à cauſe de leur alliance avec les Vandales. Les Viſigoths ayant fait alliance avec Arcadius, entrerent en Occident, & Honorius fut obligé de s'enfuir à Ravenne (*q*). Enfin Zénon, pour ſe défaire de Théodoric, le perſuada d'aller attaquer l'Italie qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Il y avoit une alliance très-étroite entre Attila & Genſéric Roi des Vandales (*r*). Ce dernier craignoit les Goths (*s*) : il avoit marié ſon fils avec la fille du Roi des Goths ; & lui ayant enſuite fait couper le nez, il l'avoit renvoyée : il s'unit donc avec Attila. Les deux Empires comme enchaînés par ces deux Princes, n'oſoient ſe ſecourir. La ſituation de celui d'Occident fut ſur-tout déplorable : il n'avoit point de forces

(*o*) Livre II.
(*p*) Priſcus, livre II.
(*q*) Procope, guerre des Vandales.
(*r*) Priſcus, livre II.
(*s*) Voyez Jornandès, *de rebus getisis*, ch. 36.

de mer; elles étoient toutes en Orient (*t*), en Egypte, Chypre, Phénicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y eût alors quelque commerce. Les Vandales & d'autres peuples attaquoient par-tout les côtes d'Occident. Il vint une Ambassade des Italiens à Constantinople, dit Priscus (*u*), pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une réconciliation avec les Vandales.

Ceux qui gouvernoient en Occident ne manquerent pas de politique: ils jugerent qu'il falloit sauver l'Italie, qui étoit en quelque façon la tête, en quelque façon le cœur de l'Empire. On fit passer les Barbares aux extrémités, & on les y plaça. Le dessein étoit bien conçu, il fut bien exécuté. Ces nations ne demandoient que la subsistance: on leur donnoit les plaines; on se réservoit les pays montagneux, les passages des rivieres, les défilés, les places sur les grands fleuves; on gardoit la souveraineté. Il y a apparence que ces peuples auroient été forcés de devenir

(*t*) Cela parut sur-tout dans la guerre de Constantin & de Licinius.

(*u*) Priscus, livre II.

Romains ; & la facilité avec laquelle ces destructeurs furent eux-mêmes détruits par les Francs, par les Grecs, par les Maures, justifie assez cette pensée. Tout ce système fut renversé par une révolution plus fatale que toutes les autres : l'armée d'Italie, composée d'étrangers, exigea ce qu'on avoit accordé à des Nations plus étrangeres encore : elle forma, sous Odoacer, une aristocratie qui se donna le tiers des terres de l'Italie ; & ce fut le coup mortel porté à cet Empire.

Parmi tant de malheurs, on cherche, avec une curiosité triste, le destin de la Ville de Rome : elle étoit pour ainsi dire sans défense ; elle pouvoit être aisément affamée ; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très-difficile de les garder ; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer ; il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué. Les Empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, Ville autrefois défendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui.

Le peuple Romain, presque toujours abandonné de ses Souverains, com-

mença à le devenir, & à faire des traités pour sa conservation (*x*) ; ce qui est le moyen le plus légitime d'acquérir la souveraine puissance : c'est ainsi que l'Armorique & la Bretagne commencerent à vivre sous leurs propres lois (*y*).

Telle fut la fin de l'Empire d'Occident. Rome s'etoit agrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives ; chaque Nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les Nations l'attaquerent à la fois, & pénétrerent par-tout.

(*x*) Du temps d'Honorius, Alaric qui assiégeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance, même contre l'Empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, guerre des Goths, livre I. Voyez Zozime, livre VI.

(*y*) Zozime, *ibid.*



CHAPITRE XX.

1. Des conquêtes de Justinien. 2. De son Gouvernement.

COMME tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'Empire, ils s'incommodoient réciproquement ; & toute la politique de ces temps-là fut de les armer les uns contre les autres ; ce qui étoit aisé, à cause de leur férocité & de leur avarice. Ils s'entre-détruisirent pour la plupart, avant d'avoir pu s'établir ; & cela fit que l'Empire d'Orient subsista encore du temps.

D'ailleurs le Nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord : car après les premieres invasions des Goths & des Huns, sur-tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquerent avec moins de forces.

Lorsque ces Nations qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuples, elles s'affoiblirent beaucoup : répandues dans les di-

vers lieux de leurs conquêtes, elles furent elles-mêmes expoſées aux invaſions.

Ce fut dans ces circonſtances que Juſtinien entreprit de reconquérir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent auſſi heureuſement contre les Viſigoths, les Bourguignons, les Lombards & les Sarraſins.

Lorſque la religion Chrétienne fut apportée aux Barbares, la ſecte Arienne étoit en quelque façon dominante dans l'Empire. Valens leur envoya des Prêtres Ariens, qui furent leurs premiers Apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur converſion & leur établiſſement, cette ſecte fut en quelque façon détruite chez les Romains : les Barbares Ariens ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection; & il fut facile aux Empereurs de les troubler.

D'ailleurs ces Barbares, dont l'art & le génie n'étoient guere d'attaquer les Villes, & encore moins de les défendre, en laiſſerent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend que Béliſaire trouva celles d'Italie en cet état. Celles d'Afrique avoient été dé-

mantelées par Genséric (*a*), comme celles d'Espagne le furent dans la suite par Vitisa (*b*), dans l'idée de s'assurer de ses habitans.

La plupart de ces peuples du Nord, établis dans les pays du Midi, en prirent d'abord la mollesse, & devinrent incapables des fatigues de la guerre (*c*): les Vandales languissoient dans la volupté; une table délicate, des habits efféminés, des bains, la musique, la danse, les jardins, les théâtres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne donnoient plus d'inquiétude aux Romains (*d*), dit Malchus (*e*), depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées que Genséric tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prévenoit ses ennemis, & étonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains étoit très-exercée à tirer de l'arc; mais celle des Goths & des Vandales ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit

(*a*) Procope, guerre des Vandales, livre I.
(*b*) Mariana, Histoire d'Espagne, liv. VI, ch. 19.
(*c*) Procope, guerre des Vandales, liv. II.
(*d*) Du temps d'Honoric.
(*e*) Histoire Bizantine, dans l'extrait des ambassades.

combattre de loin (*f*) : c'eſt à cette différence que Béliſaire attribuoit une partie de ſes ſuccès.

Les Romains (ſur-tout ſous Juſtinien) tirerent de grands ſervices des Huns, peuples dont étoient ſortis les Parthes, & qui combattoient comme eux. Depuis qu'ils eurent perdu leur puiſſance par la défaite d'Attila, & les diviſions que le grand nombre de ſes enfans fit naître, ils ſervirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & ils formerent leur meilleure cavalerie.

Toutes ces nations Barbares ſe diſtinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer (*g*). Les Goths & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des archers admirables ; les Sueves de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient peſamment armés ; & les Hérules étoient une troupe légere. Les Romains prenoient dans toutes ces Nations les divers corps de troupes qui

(*f*) Voyez Procope, guerre des Vandales, liv. I; & le même Auteur, guerre des Goths, livre I. Les archers Goths étoient à pied ; ils étoient peu inſtruits.

(*g*) Un paſſage remarquable de Jornandès nous donne toutes ces différences : c'eſt à l'occaſion de la bataille que les Gépides donnerent aux enfans d'Attila.

convenoient à leurs deſſeins, & combattoient contre une ſeule avec les avantages de toutes les autres.

Il eſt ſingulier que les Nations les plus foibles ayent été celles qui firent de plus grands établiſſemens. On ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on jugeoit de leurs forces par leurs conquêtes. Dans cette longue ſuite d'incurſions, les peuples Barbares, ou plutôt les eſſaims ſortis d'eux, détruiſoient ou étoient détruits; tout dépendoit des circonſtances: & pendant qu'une grande Nation étoit combattue ou arrêtée, une troupe d'aventuriers, qui trouvoient un pays ouvert, y faiſoient des ravages effroyables. Les Goths, que le déſavantage de leurs armes fit fuir devant tant de Nations, s'établirent en Italie, en Gaule & en Eſpagne: les Vandales, quittant l'Eſpagne par foibleſſe, paſſerent en Afrique, où ils fonderent un grand Empire.

Juſtinien ne put équiper contre les Vandales que cinquante vaiſſeaux; & quand Béliſaire débarqua, il n'avoit que cinq mille ſoldats (*h*). C'étoit une entrepriſe bien hardie: & Léon, qui

(*h*) Procope, guerre des Goths, livre II.

avoit envoyé autrefois contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux de l'Orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'Empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi. Comme elles épuisent un Etat, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues ni réparées : si une partie se perd, ce qui reste n'est rien, parce que les vaisseaux de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin les diverses parties dépendent du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés : outre qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode ; on tombe dans le temps des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on se l'étoit promis.

Bélisaire envahit l'Afrique ; & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile une grande quantité de provisions, en conséquence d'un traité fait

avec Amalafonte, Reine des Goths. Lorfqu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Goths tiroient leur fubfiftance de la Sicile, il commença par la conquérir; il affama fes ennemis, & fe trouva dans l'abondance de toutes chofes.

Bélifaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les Rois des Goths & des Vandales captifs à Conftantinople, où l'on vit, après tant de temps, les anciens triomphes renouvellés (*i*).

On peut trouver, dans les qualités de ce grand homme (*k*), les principales caufes de fes fucces. Avec un Général qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il fe forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus fe cachent ou fe perdent ordinairement dans la fervitude; mais le Gouvernement tyrannique de Juftinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la fupériorité de ce génie.

L'Eunuque Narfès fut encore donné à ce regne pour le rendre illuftre. Elevé

(*i*) Juftinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique.

(*k*) Voyez Suidas, à l'article *Bélifaire*.

dans le palais, il avoit plus la confiance de l'Empereur; car les Princes regardent toujours leurs courtiſans comme leurs plus fidelles ſujets.

Mais la mauvaiſe conduite de Juſtinien, ſes profuſions, ſes vexations, ſes rapines, ſa fureur de bâtir, de changer, de réformer, ſon inconſtance dans ſes deſſeins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieilleſſe, furent des malheurs réels, mêlés à des ſuccès inutiles & une gloire vaine.

Ces conquêtes qui avoient pour cauſe non la force de l'Empire, mais de certaines circonſtances particulieres, perdirent tout. Pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples paſſerent le Danube, déſolerent l'Illyrie, la Macédoine & la Grece; & les Perſes dans quatre invaſions firent à l'Orient des plaies incurables (*l*).

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établiſſement ſolide: l'Italie & l'Afrique furent à peine conquiſes qu'il fallut les reconquérir.

Juſtinien avoit pris ſur le théâtre une

(*l*) Les deux Empires ſe ravagerent d'autant plus, qu'on n'eſpéroit pas conſerver ce qu'on avoit conquis.

femme (*m*) qui s'y étoit long-temps proſtituée : elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les hiſtoires ; & mettant ſans ceſſe dans les affaires les paſſions & les fantaiſies de ſon ſexe, elle corrompit les victoires & les ſuccès les plus heureux.

En Orient, on a de tout temps multiplié l'uſage des femmes, pour leur ôter l'aſcendant prodigieux qu'elles ont ſur nous dans ces climats : mais à Conſtantinople, la loi d'une ſeule femme donna à ce ſexe l'empire : ce quit mit quelquefois de la foibleſſe dans le Gouvernement.

Le peuple de Conſtantinople étoit de tout temps diviſé en deux factions, celle des *bleus*, & celle des *verts* : elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend, dans les théâtres, pour de certains Acteurs plutôt que pour d'autres. Dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de vert diſputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu ; & chacun y prenoit intérêt juſqu'à la fureur.

Ces deux factions répandues dans toutes les Villes de l'Empire, étoient

(*m*) L'Impératrice Théodora.

plus ou moins furieuſes, à proportion de la grandeur des Villes, c'eſt-à-dire, de l'oiſiveté d'une grande partie du peuple.

Mais les diviſions, toujours néceſſaires dans un Gouvernement républicain pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à celui des Empereurs; parce qu'elles ne produiſoient que le changement du Souverain, & non le rétabliſſement des lois & la ceſſation des abus.

Juſtinien qui favoriſa les *bleus*, & refuſa toute juſtice aux *verts* (*n*), aigrit les deux factions, & par conſéquent les fortifia.

Elles allerent juſqu'à anéantir l'autorité des Magiſtrats : les *bleus* ne craignoient point les lois, parce que l'Empereur les protégeoit contre elles; les *verts* ceſſerent de les reſpecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les défendre (*o*).

Tous les liens d'amitié, de parenté,

(*n*) Cette maladie étoit ancienne. Suétone dit que Caligula, attaché à la faction des verts, haïſſoit le peuple, parce qu'il applaudiſſoit à l'autre.

(*o*) Pour prendre une idée de l'eſprit de ces temps-là, il faut voir Théophanes, qui rapporte une longue converſation qu'il y eut au théâtre entre les verts & l'Empereur.

de devoir, de reconnoiſſance, furent ôtés: les familles s'entre-détruiſirent: tout ſcélérat qui voulut faire un crime, fut de la faction des *bleus*; tout homme qui fut volé ou aſſaſſiné, fut de celle des *verts*.

Un Gouvernement ſi peu ſenſé étoit encore plus cruel : l'Empereur non-content de faire à ſes ſujets une injuſtice générale en les accablant d'impôts exceſſifs, les déſoloit par toutes ſortes de tyrannies dans leurs affaires particulieres.

Je ne ſerois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-deſſus dans ſon Hiſtoire ſecrete; parce que les éloges magnifiques qu'il a faits de ce Prince dans ſes autres ouvrages, affoibliſſent ſon témoignage dans celui-ci, où il nous le dépeint comme le plus ſtupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avoue que deux choſes font que je ſuis pour l'hiſtoire ſecrete. La premiere, c'eſt qu'elle eſt plus liée avec l'étonnante foibleſſe où ſe trouva cet Empire à la fin de ce regne & dans les ſuivans.

L'autre eſt un monument qui exiſte encore

encore parmi nous : ce ſont les lois de cet Empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la juriſprudence varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents dernieres années de notre Monarchie.

Ces variations ſont la plupart ſur des choſes de ſi petite importance (*p*), qu'on ne voit aucune raiſon qui eût dû porter un Légiſlateur à le faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'hiſtoire ſecrete, & qu'on ne diſe que ce Prince vendoit également ſes jugemens & ſes lois.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'état politique du Gouvernement, fut le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion ſur les matieres de religion, dans des circonſtances qui rendoient ſon zele entiérement indiſcret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur Empire, en y laiſſant toute ſorte de culte ; dans la ſuite on le réduiſit à rien, en coupant, l'une après l'autre, les ſectes qui ne dominoient pas.

Ces ſectes étoient des Nations entié-

(*p*) Voyez les Novelles de Juſtinien.

res. Les unes, après qu'elles avoient été conquiſes par les Romains, avoient conſervé leur ancienne Religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient répandues dans un pays, comme les ſectateurs de Montan dans la Phrygie; les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens, dans d'autres Provinces : outre qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entêtés d'une religion groſſiere comme eux-mêmes.

Juſtinien, qui détruiſit ces ſectes par l'épée ou par ſes lois, & qui les obligeant à ſe révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes pluſieurs Provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidelles; il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend que, par la deſtruction des Samaritains, la Paleſtine devint déſerte; & ce qui rend ce fait ſingulier, c'eſt qu'on affoiblit l'Empire par zele pour la religion, du côté par-où, quelques regnes après, les Arabes pénétrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de déſeſpérant, c'eſt que pendant que l'Empereur portoit ſi loin l'intolérance, il ne convenoit pas

lui-même avec l'Impératrice sur les points les plus essentiels : il suivoit le Concile de Calcédoine ; & l'Impératrice favorisoit ceux qui y étoient opposés, soit qu'ils fussent de bonne foi, dit Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein (q).

Lorsqu'on lit Procope sur les édifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce Prince fit élever par-tout ; il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un Etat florissant.

D'abord, les Romains n'avoient point de places ; ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils élevoient des tours, de distance en distance, pour loger les soldats.

Mais, lorsqu'on n'eut plus que de mauvaises armées, que souvent même on n'en eut point du tout, la frontiere ne défendant plus l'intérieur, il fallut le fortifier ; & alors on eut plus de places & moins de forces, plus de retraites & moins de sureté (r). La campagne

(q) Livre IV, chapitre 10.

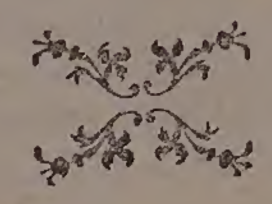
(r) Auguste avoit établi neuf frontieres ou marches : sous les Empereurs suivans, le nombre en aug.

n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du temps des Normands (*s*), qui n'a jamais été si foible que lorsque tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toutes ces listes de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entieres, ne sont que des monumens de la foiblesse de l'Empire.

menta. Les Barbares se montroient là où ils n'avoient point encore paru. Et Dion, livre LV, rapporte que de son temps, sous l'Empire d'Alexandre, il y en avoit treize. On voit par la notice de l'Empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, que dans le seul Empire d'Orient il y en avoit quinze. Le nombre en augmenta toujours. La Pamphilie, la Lycaonie, la Pysidie, devinrent des marches; & tout l'Empire fut couvert de fortifications. Aurelien avoit été obligé de fortifier Rome.

(*s*) Et des Anglois.



CHAPITRE XXI.

Désordres de l'Empire d'Orient.

DANS ce temps-là, les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains : ils craignoient peu les peuples du Nord (*a*), parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, les en séparoit; & qu'ils gardoient un passage fort étroit (*b*), fermé par une porte qui étoit le seul endroit par-où la cavalerie pouvoit passer : par-tout ailleurs, ces Barbares étoient obligés de descendre par des précipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, riviere profonde qui coule de l'Ouest à l'Est, & dont on défendoit aisément les passages (*c*).

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'Orient; au Midi, ils étoient

(*a*) Les Huns.
(*b*) Les portes Caspiennes.
(*c*) Procope, guerre des Perses, liv. I.

bornés par la mer. Il leur étoit facile d'entretenir la diviſion parmi les Princes Arabes, qui ne ſongeoient qu'à ſe piller les uns les autres. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. » Nous ſavons, diſoit un » Ambaſſadeur de Hormiſdas (*d*), que » les Romains ſont occupés à pluſieurs » guerres, & ont à combattre contre » preſque toutes les Nations; ils ſa» vent, au contraire, que nous n'a» vons de guerre que contre eux «.

Autant que les Romains avoient négligé l'art militaire, autant les Perſes l'avoient-ils cultivé. » Les Perſes, di» ſoit Béliſaire à ſes ſoldats, ne vous » ſurpaſſent point en courage; ils n'ont » ſur vous que l'avantage de la diſci» pline «.

Ils prirent, dans les négociations, la même ſupériorité que dans la guerre. Sous prétexte qu'ils tenoient une garniſon aux portes Caſpiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme ſi chaque peuple n'avoit pas ſes frontieres à garder : ils ſe faiſoient payer pour la paix, pour les treves, pour les ſuſpenſions d'armes, pour le temps que

(*d*) Ambaſſades de Ménandre.

l'on employoit à négocier, pour celui qu'on avoit paſſé à faire la guerre.

Les Avares ayant traverſé le Danube, les Romains, qui, la plupart du temps, n'avoient point de troupes à leur oppoſer, occupés contre les Perſes lorſqu'il auroit fallu combattre les Avares, & contre les Avares quand il auroit fallu arrêter les Perſes, furent encore forcés de ſe ſoumettre à un tribut; & la majeſté de l'Empire fut flétrie chez toutes les Nations.

Juſtin, Tibere & Maurice travaillerent avec ſoin à défendre l'Empire : ce dernier avoit des vertus, mais elles étoient ternies par une avarice preſque inconcevable dans un grand Prince.

Le Roi des Avares offrit à Maurice de lui rendre les priſonniers qu'il avoit faits, moyennant une demi-piece d'argent par tête; ſur ſon refus, il les fit égorger. L'armée Romaine indignée ſe révolta; & les *verts* s'étant ſoulevés en même temps, un Centenier, nommé Phocas, fut élevé à l'Empire, & fit tuer Maurice & ſes enfans.

L'Hiſtoire de l'Empire Grec, c'eſt ainſi que nous nommerons dorénavant l'Empire Romain, n'eſt plus qu'un tiſſu

de révoltes, de féditions & de perfidies. Les fujets n'avoient pas feulement l'idée de la fidélité que l'on doit aux Princes : & la fucceffion des Empereurs fut fi interrompue, que le titre de *Porphyrogénete*, c'eft-à-dire, né dans l'appartement où accouchoient les Impératrices, fut un titre diftinctif que peu de Princes de diverfes familles Impériales purent porter.

Toutes les voies furent bonnes pour parvenir à l'Empire : on y alla par les foldats, par le Clergé, par le Sénat, par les payfans, par le peuple de Conftantinople, par celui des autres Villes.

La religion Chrétienne étant devenue dominante dans l'Empire, il s'éleva fucceffivement plufieurs héréfies qu'il fallut condamner. Arius ayant nié la divinité du Verbe; les Macédoniens, celle du Saint-Efprit; Neftorius, l'unité de la perfonne de Jefus-Chrift; Eutichès, fes deux natures; les Monothélites, fes deux volontés; il fallut affembler des Conciles contre eux : mais les décifions n'en ayant pas été d'abord univerfellement reçues, plufieurs Empereurs féduits revinrent aux erreurs condamnées. Et comme il n'y a jamais

eu de Nation qui ait porté une haine ſi violente aux hérétiques que les Grecs, qui ſe croyoient ſouillés lorſqu'ils parloient à un hérétique ou habitoient avec lui, il arriva que pluſieurs Empereurs perdirent l'affection de leurs ſujets; & les peuples s'accoutumerent à penſer que des Princes, ſi ſouvent rebelles à Dieu, n'avoient pu être choiſis par la Providence pour les gouverner.

Une certaine opinion, priſe de cette idée qu'il ne falloit pas répandre le ſang des Chrétiens, laquelle s'établit de plus en plus lorſque les Mahométans eurent paru, fit que les crimes qui n'intéreſſoient pas directement la religion furent foiblement punis : on ſe contenta de crever les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere ceux qui avoient excité quelque révolte, ou attenté à la perſonne du Prince (*e*) : des actions pareilles purent ſe commettre ſans danger, & même ſans courage.

Un certain reſpect pour les ornemens Impériaux fit qu'on jeta d'abord

(*e*) Zénon contribua beaucoup à établir ce relâchement. Voyez Malchus, hiſtoire Byzantine, dans l'extrait des ambaſſades.

les yeux ſur ceux qui oſerent s'en revêtir. C'étoit un crime de porter ou d'avoir chez ſoi des étoffes de pourpre ; mais, dès qu'un homme s'en vêtiſſoit, il étoit d'abord ſuivi, parce que le reſpect étoit plus attaché à l'habit qu'à la perſonne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces temps-là, n'y ayant guere d'homme conſidérable qui n'eût par devers lui quelque prédiction qui lui promettoit l'Empire.

Comme les maladies de l'eſprit ne ſe guériſſent guere (*f*), l'aſtrologie judiciaire & l'art de prédire par les objets vus dans l'eau d'un baſſin, avoient ſuccédé, chez les Chrétiens, aux divinations par les entrailles des victimes ou le vol des oiſeaux, abolies avec le paganiſme. Des promeſſes vaines furent le motif de la plupart des entrepriſes téméraires des particuliers, comme elles devinrent la ſageſſe du conſeil des Princes.

Les malheurs de l'Empire croiſſant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais ſuccès dans la guerre, & les traités honteux

(*f*) Voyez Nicétas, vie d'Andronic Comnene.

dans la paix, à la mauvaiſe conduite de ceux qui gouvernoient.

Les révolutions même firent les révolutions, & l'effet devint lui-même la cauſe. Comme les Grecs avoient vu paſſer ſucceſſivement tant de diverſes familles ſur le trône, ils n'étoient attachés à aucune; & la fortune ayant pris des Empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naiſſance aſſez baſſe, ni de mérite ſi mince, qui pût ôter l'eſpérance.

Pluſieurs exemples reçus dans la Nation en formerent l'eſprit général, & firent les mœurs, qui regnent auſſi impérieuſement que les lois.

Il ſemble que les grandes entrepriſes ſoient parmi nous plus difficiles à mener que chez les anciens. On ne peut guere les cacher; parce que la communication eſt telle aujourd'hui entre les Nations, que chaque Prince a des Miniſtres dans toutes les Cours, & peut avoir des traîtres dans tous les cabinets.

L'invention des poſtes fait que les nouvelles volent & arrivent de toutes parts.

Comme les grandes entrepriſes ne

peuvent ſe faire ſans argent, & que depuis l'invention des lettres de change, les négocians en ſont les maîtres, leurs affaires ſont très-ſouvent liées avec les ſecrets de l'Etat; & ils ne négligent rien pour les pénétrer.

Des variations dans le change, ſans une cauſe connue, font que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'Imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde; celle de la gravure, qui a rendu les cartes géographiques ſi communes; enfin, l'établiſſement des papiers politiques, font aſſez connoître à chacun les intérêts généraux, pour pouvoir plus aiſément être éclaircis ſur les faits ſecrets.

Les conſpirations dans l'Etat ſont devenues difficiles; parce que, depuis l'invention des poſtes, tous les ſecrets particuliers ſont dans le pouvoir du public.

Les Princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'Etat dans leurs mains; les conſpirateurs ſont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque: mais à

préfent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de temps à s'arranger, ils font découverts.

CHAPITRE XXII.

Foibleſſe de l'Empire d'Orient.

PHOCAS, dans la confufion des chofes, étant mal-affermi, Héraclius vint d'Afrique & le fit mourir : il trouva les Provinces envahies, & les légions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remede à ces maux, que les Arabes fortirent de leur pays pour étendre la Religion & l'Empire que Mahomet avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès fi rapides : ils conquirent d'abord la Syrie, la Paleftine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perfe.

Dieu permit que fa Religion cefsât en tant de lieux d'être dominante ; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle foit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle

eſt toujours également propre à produire ſon effet naturel, qui eſt de ſanctifier.

La proſpérité de la Religion eſt différente de celle des Empires. Un Auteur célebre diſoit qu'il étoit bien aiſe d'être malade, parce que la maladie eſt le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Egliſe, ſa diſperſion, la deſtruction de ſes temples, les ſouffrances de ſes martyrs, ſont le temps de ſa gloire; & que, lorſqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'eſt le temps ordinaire de ſon abaiſſement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au ſeul enthouſiaſme. Les Sarraſins étoient depuis long-temps diſtingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perſes; les Oſroéniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eût au monde; Sévere, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur ſervice autant qu'ils avoient pu, & s'en étoient ſervis avec un grand ſuccès contre les Germains qu'ils déſoloient de loin; ſous Valens, les Goths

ne pouvoient leur résister (*a*) ; enfin, ils étoient, dans ces temps-là, la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit que chez les Romains les légions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie : c'étoit tout le contraire pour la cavalerie ; je parle de celle des Parthes, des Osroéniens & des Sarrasins : & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains ; parce que, depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante (*b*), & celle d'Europe étoit légere ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites (*c*) ; & l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs & de marais, où la cavalerie servoit peu.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face.

(*a*) Zozime, liv. IV.

(*b*) Voyez ce que dit Zozime, liv. I, sur la cavalerie d'Aurélien & celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin, sur la cavalerie des Perses.

(*c*) C'étoit, pour la plupart, des terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes.

Les ouvrages de Valentinien ſur le Néker, & ceux des Romains ſur le Rhin (*d*), ont fait bien des changemens (*e*); & le commerce s'étant établi, des pays qui ne produiſoient point de chevaux en ont donné, & on en a fait uſage (*f*).

Conſtantin, fils d'Héraclius, ayant été empoiſonné, & ſon fils Conſtant tué en Sicile, Conſtantin *le Barbu* ſon fils aîné lui ſuccéda (*g*) : les Grands des Provinces d'Orient s'étant aſſemblés, ils voulurent couronner ſes deux autres freres; ſoutenant que comme il faut croire en la Trinité, auſſi étoit-il raiſonnable d'avoir trois Empereurs.

L'hiſtoire Grecque eſt pleine de traits pareils : & le petit eſprit étant parvenu à faire le caractere de la nation, il n'y eut plus de ſageſſe dans les entrepriſes, & l'on vit des troubles ſans cauſe, & des révolutions ſans motifs.

Une bigotterie univerſelle abattit les courages, & engourdit tout l'Empire.

(*d*) Voyez Ammien Marcellin, liv. XXVII.

(*e*) Le climat n'y eſt plus auſſi froid que le diſoient les anciens.

(*f*) Céſar dit que les chevaux des Germains étoient vilains & petits, liv. IV, chapitre 2. Et Tacite, des mœurs des Germains, dit : *Germania pecorum fœcunda, ſed pleraque improcera.*

(*g*) Zonaras, vie de Conſtantin *le Barbu*.

Conſtantinople eſt, à proprement parler, le ſeul pays d'Orient où la religion Chrétienne ait été dominante. Or, cette lâcheté, cette pareſſe, cette molleſſe des nations d'Aſie, ſe mêlerent dans la dévotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus, Général de Maurice, qui étant prêt de donner une bataille, ſe mit à pleurer, dans la conſidération du grand nombre de gens qui alloient être tués (*h*).

Ce ſont bien d'autres larmes, celles de ces Arabes qui pleurerent de douleur de ce que leur Général avoit fait une treve qui les empêchoit de répandre le ſang des Chrétiens (*i*).

C'eſt que la différence eſt totale entre une armée fanatique & une armée bigotte : on le vit dans nos temps modernes, dans une révolution fameuſe, lorſque l'armée de Cromwell étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecoſſe comme celle des Grecs.

Une ſuperſtition groſſiere qui abaiſſe l'eſprit autant que la religion l'éleve,

(*h*) Théophilacte, livre II, chap. 3, hiſtoire de l'Empereur Maurice.

(*i*) Hiſtoire de la conquête de la Syrie, de la Perſe & de l'Egypte par les Sarraſins, par M. Ockley.

plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante ſtupidité pour les images : & l'on vit des Généraux lever un ſiege (*k*) & perdre une Ville (*l*), pour avoir une Relique.

La religion Chrétienne dégénéra, ſous l'Empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moſcovites avant que le Czar Pierre I eût fait renaître cette nation, & introduit plus de changemens dans un Etat qu'il gouvernoit, que les conquérans n'en font dans ceux qu'ils uſurpent.

On peut aiſément croire que les Grecs tomberent dans une eſpece d'idolâtrie. On ne ſoupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces temps-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur : cependant lorſque les Hiſtoriens Grecs parlent du mépris des premiers pour les Reliques & les Images, on diroit que ce ſont nos Controverſiſtes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands paſſerent pour aller dans la Terre ſainte, Nicétas dit que les Arméniens les reçurent comme

(*k*) Zonare, vie de Romain Lacapene.
(*l*) Nicétas, vie de Jean Comnene.

amis, parce qu'ils n'adoroient pas les Images. Or ſi, dans la maniere de penſer des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas aſſez de culte aux Images, quelle devoit être l'énormité du leur?

Il penſa bien y avoir en Orient à peu près la même révolution qui arriva, il y a environ deux ſiecles, en Occident; lorſqu'au renouvellement des lettres, comme on commença à ſentir les abus & les déréglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles, déchirerent l'Egliſe, au lieu de la réformer.

Léon l'*Iſaurien*, Conſtantin *Copronyme*, Léon ſon fils, firent la guerre aux Images; & après que le culte en eut été rétabli par l'Impératrice Irene, Léon l'*Arménien*, Michel *le Begue* & Théophile les abolirent encore. Ces Princes crurent n'en pouvoir modérer le culte qu'en le détruiſant: ils firent la guerre aux Moines qui incommodoient l'Etat (*m*); & prenant toujours les voies ex-

(*m*) Long-temps avant, Valens avoit fait une loi pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obéirent pas. Jornandès, *de regn. ſucceſſ.* & la loi XXVI, cod. *de decur.*

trêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les régler.

Les Moines (*n*), accufés d'idolâtrie par les partifans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accufant à leur tour de magie (*o*) : & montrant au peuple les Eglifes dénuées d'Images & de tout ce qui avoit fait jufques-là l'objet de fa vénération, ils ne lui laifferent point imaginer qu'elles puffent fervir à d'autre ufage qu'à facrifier aux démons.

Ce qui rendoit la querelle fur les Images fi vive, & fit que dans la fuite les gens fenfés ne pouvoient pas propofer un culte modéré, c'eft qu'elle étoit liée à des chofes bien tendres : Il étoit queftion de la puiffance ; & les Moines l'ayant ufurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la foutenir, qu'en ajoutant fans ceffe au culte extérieur, dont ils faifoient eux-mêmes partie.

(*n*) Tout ce qu'on verra ici fur les Moines Grecs ne porte point fur leur état ; car on ne peut pas dire qu'une chofe ne foit pas bonne, parce que dans de certains temps, ou dans quelque pays, on en a abufé.

(*o*) Léon le Grammairien, vie de Léon l'Arménien. *Ibid.* vie de Théophile. Voyez Suidas, à l'article Conftantin fils de Léon.

Voilà pourquoi les guerres contre les Images furent toujours des guerres contre eux ; & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva, pour lors, ce que l'on vit quelques ſiecles après dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les Moines, & qui tourmenta cet Empire juſqu'à ſa deſtruction. On diſputoit ſi la lumiere qui apparut autour de Jeſus-Chriſt ſur le Thabor, étoit créée ou increée. Dans le fond, les Moines ne ſe ſoucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais, comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il falloit néceſſairement que cette lumiere fût increée.

La guerre que les Empereurs Iconoclaſtes déclarerent aux Moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement ; que l'on employa en faveur du public les revenus publics ; & qu'enfin on ôta au corps de l'Etat ſes entraves.

Quand je penſe à l'ignorance profonde dans laquelle le Clergé Grec plongea les Laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes

dont parle Hérodote (*p*), qui crevoient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire & les empêcher de battre leur lait.

L'Impératrice Théodora rétablit les Images; & les Moines recommencerent à abuser de la piété publique : ils parvinrent jusqu'à opprimer le Clergé séculier même : ils occuperent tous les grands sieges (*q*), & exclurent peu à peu tous les Ecclésiastiques de l'Episcopat; c'est ce qui rendit ce Clergé intolérable : & si l'on en fait le parellele avec le Clergé Latin, si l'on compare la conduite des Papes avec celle des Patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sensés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain. Les Ministres de la religion chez les premiers Romains n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarrasserent peu de ses affaires. Lorsque la Religion Chrétienne fut établie, les Ecclésiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec modéra-

(*p*) Livre IV.
(*q*) Voyez Pachymere, livre VIII.

tion : mais lorſque, dans la décadence de l'Empire, les Moines furent le ſeul Clergé, ces gens deſtinés par une profeſſion plus particuliere à fuir & à craindre les affaires, embraſſerent toutes les occaſions qui purent leur y donner part; ils ne ceſſerent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'Etat, aucune paix, aucune guerre, aucune treve, aucune négociation, aucun mariage, ne ſe traiterent que par le miniſtere des Moines; les conſeils du Prince en furent remplis, & les aſſemblées de la nation preſque toutes compoſées.

On ne ſauroit croire quel mal il en réſulta. Ils affoiblirent l'eſprit des Princes, & leur firent faire imprudemment même les choſes bonnes. Pendant que Baſile occupoit les ſoldats de ſon armée de mer à bâtir une Egliſe à Saint Michel, il laiſſa piller la Sicile par les Sarraſins, & prendre Syracuſe; & Léon ſon ſucceſſeur, qui employa ſa flotte au même uſage, leur laiſſa occuper Tauroménie & l'île de Lemnos (r).

(r) Zonaras & Nicéphore, vie de Baſile & de Léon.

Andronic Paléologue abandonna la marine, parce qu'on l'aſſura que Dieu étoit ſi content de ſon zele pour la paix de l'Egliſe que ſes ennemis n'oſeroient l'attaquer. Le même craignoit que Dieu ne lui demandât compte du temps qu'il employoit à gouverner ſon Etat, & qu'il déroboit aux affaires ſpirituelles (*s*).

Les Grecs, grands parleurs, grands diſputeurs, naturellement ſophiſtes, ne ceſſerent d'embrouiller la religion par des controverſes. Comme les Moines avoient un grand crédit à la Cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les Moines & la Cour ſe corrompoient réciproquement, & que le mal étoit dans tous les deux; d'où il ſuivoit que toute l'attention des Empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, ſouvent à irriter des diſputes théologiques que l'on a toujours remarqué devenir frivoles à meſure qu'elles ſont plus vives.

Michel Paléologue, dont le regne fut tant agité par des diſputes ſur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Aſie, diſoit, en ſoupirant,

(*s*) Pachymere, livre VII.

que

que le zele téméraire de certaines perſonnes, qui en décriant ſa conduite avoient ſoulevé ſes ſujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ſes ſoins à ſa propre conſervation, & de négliger la ruine des Provinces. » Je me ſuis » contenté, diſoit-il, de pourvoir à » ces parties éloignées par le miniſtere » des Gouverneurs, qui m'en ont diſſi» mulé les beſoins, ſoit qu'ils fuſſent » gagnés par argent, ſoit qu'ils appré» hendaſſent d'être punis (*t*) «.

Les Patriarches de Conſtantinople avoient un pouvoir immenſe. Comme dans les tumultes populaires les Empereurs & les Grands de l'Etat ſe retiroient dans les Egliſes, que le Patriarche étoit maître de les livrer ou non, & exerçoit ce droit à ſa fantaiſie, il ſe trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lorſque le vieux Andronic (*u*) fit dire au Patriarche qu'il ſe mêlât des affaires de l'Egliſe, & le laiſsât gouver-

(*t*) Pachymere, liv. VI, chap. 29. On a employé la traduction de M. le Préſident Couſin.

(*u*) Paléologue. Voyez l'hiſtoire des deux Andronic, écrite par Cantacuzene, liv. I, chap. 50.

ner celles de l'Empire : » C'eſt, lui ré-
» pondit le Patriarche, comme ſi le
» corps diſoit à l'ame : Je ne prétends
» avoir rien de commun avec vous,
» & je n'ai que faire de votre ſecours
» pour exercer mes fonctions «.

De ſi monſtrueuſes prétentions étant inſupportables aux Princes, les Patriarches furent très-ſouvent chaſſés de leur ſiege. Mais chez une nation ſuperſtitieuſe où l'on croyoit abominables toutes les fonctions eccléſiaſtiques qu'avoit pu faire un Patriarche qu'on croyoit intrus, cela produiſit des ſchiſmes continuels; chaque Patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs ſectateurs.

Ces ſortes de querelles étoient bien plus triſtes que celles qu'on pouvoit avoir ſur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre qu'une nouvelle dépoſition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des diſputes devint un état ſi naturel aux Grecs, que lorſque Cantacuzene prit Conſtantinople, il trouva l'Empereur Jean & l'Impératrice Anne occupés à un Concile (x) contre quel-

(x) Cantacuzene, liv. III, chap. 99.

ques ennemis des Moines: & quand Mahomet II l'affiégea, il ne put fufpendre les haines théologiques (*y*); & on y étoit plus occupé du Concile de Florence, que de l'armée des Turcs (*z*).

Dans les difputes ordinaires, comme chacun fent qu'il peut fe tromper, l'opiniâtreté & l'obftination ne font pas extrêmes : mais dans celles que nous avons fur la religion, comme, par la nature de la chofe, chacun croit être fûr que fon opinion eft vraie, nous nous indignons contre ceux qui au lieu de changer eux-mêmes, s'obftinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'hiftoire de Pachymere connoîtront bien l'impuiffance où étoient & où feront toujours les Théologiens par eux-mêmes d'accommoder jamais leurs différens. On y voit un Empereur (*a*) qui paffe fa vie à les affembler, à les écouter, à les rapprocher;

(*y*) Ducas, hiftoire des derniers Paléologues.

(*z*) On fe demandoit fi on avoit entendu la Meffe d'un Prêtre qui eût confenti à l'union; on l'auroit fui comme le feu : on regardoit la grande Eglife comme un temple profane. Le Moine Gennadius lançoit fes anathêmes fur tous ceux qui défiroient la paix. Ducas, *ibid.*

(*a*) Andronic Paléologue.

on voit, de l'autre, une hydre de disputes qui renaissent sans cesse ; & l'on sent qu'avec la même méthode, la même patience, les mêmes espérances, la même envie de finir, & la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés qu'à la fin du monde.

En voici un exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'Empereur, les partisans du Patriarche Arsene firent une convention avec ceux qui suivoient le Patriarche Joseph, qui portoit que les deux partis écriroient leurs prétentions chacun sur un papier; qu'on jeteroit les deux papiers dans un brasier; que si l'un des deux demeuroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi ; & que si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs différens. Le feu dévora les deux papiers ; les deux partis se réunirent, la paix dura un jour ; mais le lendemain ils dirent que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hasard ; & la guerre recommença plus vive que jamais (*b*).

(*b*) Pachymere, liv. I.

On doit donner une grande attention aux diſputes des Théologiens, mais il faut la cacher autant qu'il eſt poſſible ; la peine qu'on paroît prendre à les calmer les accréditant toujours, en faiſant voir que leur maniere de penſer eſt ſi importante qu'elle décide du repos de l'Etat & de la ſureté du Prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires en écoutant leurs ſubtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels en établiſſant des écoles où l'on raffineroit ſur le point d'honneur.

Les Empereurs Grecs eurent ſi peu de prudence, que quand les diſputes furent endormies ils eurent la rage de les réveiller. Anaſtaſe (*c*), Juſtinien (*d*), Héraclius (*e*), Manuel Comnene (*f*), propoſerent des points de foi à leur Clergé & à leur peuple qui auroit méconnu la vérité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainſi péchant toujours dans la forme, & ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur pénétration qu'ils auroient pu

(*c*) Evagre, liv. III.
(*d*) Procope, hiſtoire ſecrete.
(*e*) Zonare, vie d'Héraclius.
(*f*) Nicétas, vie de Manuel Comnene.

ſi bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des diſputes vaines ſur la nature de Dieu, qui ſe cachant aux Savans, parce qu'ils ſont orgueilleux, ne ſe montre pas mieux aux Grands de la terre.

C'eſt une erreur de croire qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les égards deſpotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais; le pouvoir le plus immenſe eſt toujours borné par quelque coin. Que le Grand-Seigneur mette un nouvel impôt à Conſtantinople, un cri général lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un Roi de Perſe peut bien contraindre un fils de tuer ſon pere, ou un pere de tuer ſon fils (*g*) : mais obliger ſes ſujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un eſprit général ſur lequel la puiſſance même eſt fondée; quand elle choque cet eſprit, elle ſe choque elle-même, & elle s'arrête néceſſairement.

La ſource la plus empoiſonnée de

(*g*) Voyez Chardin.

tous les malheurs des Grecs, c'eſt qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puiſſance eccléſiaſtique & de la ſéculiere; ce qui fit que l'on tomba de part & d'autre dans des égaremens continuels.

Cette grande diſtinction qui eſt la baſe ſur laquelle poſe la tranquillité des peuples, eſt fondée non-ſeulement ſur la religion, mais encore ſur la raiſon & la nature, qui veulent que des choſes réellement ſéparées, & qui ne peuvent ſubſiſter que ſéparées, ne ſoient jamais confondues.

Quoique chez les anciens Romains le Clergé ne fît pas un corps ſéparé, cette diſtinction y étoit auſſi connue que parmi nous. Claudius avoit conſacré à la Liberté la maiſon de Cicéron, lequel, revenu de ſon exil, la demanda: les Pontifes déciderent que ſi elle avoit été conſacrée ſans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre ſans bleſſer la religion. » Ils » ont déclaré, dit Cicéron (*h*), qu'ils » n'avoient examiné que la validité de » la conſécration, & non la loi faite

(*h*) Lettres à Atticus, lettre IV.

» par le peuple ; qu'ils avoient jugé le
» premier chef comme Pontifes, &
» qu'ils jugeroient le fecond comme
» Sénateurs «.

CHAPITRE XXIII.

1. Raifon de la durée de l'Empire d'Orient.
2. Sa deftruction.

APRÈS ce que je viens de dire de l'Empire Grec, il eft naturel de demander comment il a pu fubfifter fi long-temps. Je crois pouvoir en donner les raifons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques Provinces, leurs chefs fe difputerent le Caliphat; & le feu de leur premier zele ne produifit plus que des difcordes civiles.

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perfe, & s'y étant divifés ou affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir fur l'Euphrate les principales forces de leur Empire.

Un Architecte nommé Callinique, qui étoit venu de Syrie à Conftantinople, ayant trouvé la compofition d'un

feu que l'on foufloit par un tuyau, & qui étoit tel, que l'eau & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faifoit qu'en augmenter la violence; les Grecs qui en firent ufage, furent en poffeffion pendant plufieurs fiecles de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, furtout celles des Arabes qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jufqu'à Conftantinople.

Ce feu fut mis au rang des fecrets de l'Etat; & Conftantin Porphyrogénete, dans fon ouvrage dédié à Romain fon fils fur l'adminiftration de l'Empire, l'avertit que lorfque les Barbares lui demanderont du *feu grégeois*, il doit leur répondre qu'il ne lui eft pas permis de leur en donner; parce qu'un Ange qui l'apporta à l'Empereur Conftantin, défendit de le communiquer aux autres nations; & que ceux qui avoient ofé le faire avoient été dévorés par le feu du Ciel dès qu'ils étoient entrés dans l'Eglife.

Conftantinople faifoit le plus grand & prefque le feul commerce du monde, dans un temps où les nations Gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce &

l'induſtrie par-tout ailleurs : les manufactures de ſoie y avoient paſſé de Perſe ; & depuis l'invaſion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perſe même. D'ailleurs les Grecs étoient maîtres de la mer ; & cela mit dans l'Etat d'immenſes richeſſes, & par conſéquent de grandes reſſources ; & ſi-tôt qu'il eut quelque relâche, on vit d'abord reparoître la proſpérité publique.

En voici un grand exemple. Le vieux Andronic Comnene étoit le Néron des Grecs : mais comme parmi tous ſes vices il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injuſtices & les vexations des Grands, on remarqua que pendant trois ans qu'il régna, pluſieurs Provinces ſe rétablirent (*a*).

Enfin, les Barbares qui habitoient les bords du Danube s'étant établis, ils ne furent plus ſi redoutables, & ſervirent même de barriere contre d'autres Barbares.

Ainſi pendant que l'Empire étoit affaiſſé ſous un mauvais Gouvernement, des cauſes particulieres le ſoutenoient. C'eſt ainſi que nous voyons aujour-

(*a*) Nicétas, vie d'Andronic Comnene, liv. II.

d'hui quelques nations de l'Europe se maintenir, malgré leur foiblesse, par les trésors des Indes; les Etats temporels du Pape, par le respect que l'on a pour le Souverain ; & les Corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes (*b*).

L'Empire des Turcs est à présent à peu près dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs : mais il subsistera long-temps ; car si quelque Prince que ce fût mettoit cet Empire en péril en poursuivant ses conquêtes, les trois Puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la défense sur le champ (*c*).

C'est leur félicité que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les hommes du monde

(*b*) Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.

(*c*) Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le Pontificat de Léon X, par lequel l'Empereur devoit se rendre par la Bosnie à Constantinople, le Roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres Princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe.

les plus propres à poſſéder inutilement un grand Empire.

Dans le temps de Baſile Porphyrogénete la puiſſance des Arabes fut détruite en Perſe. Mahomet, fils de Sambraël, qui y régnoit, appela du Nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires (*d*). Sur quelque mécontentement il envoya une armée contre eux; mais ils la mirent en fuite. Mahomet indigné contre ſes ſoldats, ordonna qu'ils paſſeroient devant lui vêtus en robes de femmes; mais ils ſe joignirent aux Turcs qui d'abord allerent ôter la garniſon qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvrirent le paſſage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perſe, ils ſe répandirent d'Orient en Occident, ſur les terres de l'Empire; & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent priſonnier, & ſoumirent preſque tout ce que les Grecs avoient en Aſie juſqu'au Boſphore.

Quelque temps après, ſous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'Occident. Il y avoit long-temps

(*d*) Hiſtoire écrite par Nicéphore Bryene-Céſar, vies de Conſtantin Ducas & Romain Diogene.

qu'un malheureux ſchiſme avoit mis une haine implacable entre les Nations des deux Rites : & elle auroit éclaté plutôt, ſi les Italiens n'avoient plus penſé à réprimer les Empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les Empereurs Grecs qu'ils ne faiſoient que haïr.

On étoit dans ces circonſtances, lorſque tout à coup il ſe répandit en Europe une opinion religieuſe, que les lieux où Jeſus-Chriſt étoit né, ceux où il avoit ſouffert, étant profanés par les Infidelles, le moyen d'effacer ſes péchés étoit de prendre les armes pour les en chaſſer. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur propoſoit d'expier en ſuivant leur paſſion dominante; tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les Croiſés étant arrivés en Orient, aſſiegerent Nicée & la prirent; ils la rendirent aux Grecs : & dans la conſternation des infidelles, Alexis & Jean Comnene rechaſſerent les Turcs juſqu'à l'Euphrate.

Mais, quel que fût l'avantage que les Grecs puſſent tirer des expéditions des

Croiſés, il n'y avoit pas d'Empereur qui ne frémît du péril de voir paſſer au milieu de ſes Etats, & ſe ſuccéder des Héros ſi fiers & de ſi grandes armées.

Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entrepriſes: & les Croiſés trouverent par-tout des trahiſons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François qui avoient commencé ces expéditions, n'avoient rien fait pour ſe faire ſouffrir. Au travers des invectives d'Andronic Comnene contre nous (*e*), on voit dans le fond que chez une Nation étrangere nous ne nous contraignons point, & que nous avions pour lors les défauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un Comte François alla ſe mettre ſur le trône de l'Empereur; le Comte Baudouin le tira par le bras, & lui dit: » Vous devez ſavoir, que quand on eſt » dans un pays il en faut ſuivre les uſa» ges. Vraiment, voilà un beau pay» ſan, répondit-il, de s'aſſeoir ici, » tandis que tant de Capitaines ſont » debout! «

(*e*) Hiſtoire d'Alexis ſon pere, livres X & XI.

Les Allemands qui passerent ensuite, & qui étoient les meilleures gens du monde, firent une rude pénitence de nos étourderies, & trouverent partout des esprits que nous avions révoltés (*f*).

Enfin, la haine fut portée au dernier comble : & quelques mauvais traitemens faits à des Marchands Vénitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, déterminerent les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris que, dans ces derniers temps, les Tartares trouverent les Chinois. Les François se moquoient de leurs habillemens efféminés ; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revêtus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une écritoire & du papier, par dérision pour cette Nation qui avoit renoncé à la profession (*g*) des armes ; & après la guerre, ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'Occident,

(*f*) Nicétas, histoire de Manuel Comnene, liv. I.
(*g*) Nicétas, histoire, après la prise de Constantinople, chap. 3.

& y élurent Empereur le Comte de Flandres, dont les Etats éloignés ne pouvoient donner aucune jaloufie aux Italiens. Les Grecs fe maintinrent dans l'Orient, féparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obftacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur établiffement, les Grecs repafferent d'Afie en Europe, reprirent Conftantinople & prefque tout l'Occident.

Mais ce nouvel Empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les reffources ni la puiffance.

Il ne poffédа guere en Afie, que les Provinces qui font en deçà du Méandre & du Sangare : la plupart de celles d'Europe furent divifées en de petites fouverainetés.

De plus, pendant foixante ans que Cónftantinople refta entre les mains des Latins, les vaincus s'étant difperfés, & les conquérans occupés à la guerre, le commerce paffa entiérement aux Villes d'Italie ; & Conftantinople fut privée de fes richeffes.

Le commerce même de l'intérieur fe fit par les Latins. Les Grecs nouvelle-

ment rétablis, & qui craignoient tout, voulurent ſe concilier les Génois, en leur accordant la liberté de trafiquer ſans payer des droits (*h*) ; & les Vénitiens qui n'accepterent point de paix, mais quelques treves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la priſe de Conſtantinople, Manuel Comnene eût laiſſé tomber la Marine; cependant comme le commerce ſubſiſtoit encore, on pouvoit facilement la rétablir; mais quand dans le nouvel Empire on l'eut abandonnée, le mal fut ſans remede, parce que l'impuiſſance augmenta toujours.

Cet Etat, qui dominoit ſur pluſieurs îles, qui étoit partagé par la mer, & qui en étoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaiſſeaux pour y naviguer. Les Provinces n'eurent plus de communication entr'elles : on obligea les peuples de ſe réfugier plus avant dans les terres, pour éviter les pirates; & quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de ſe retirer dans les forteresſes, pour ſe ſauver des Turcs (*i*).

(*h*) Cantacuzene, liv. IV.
(*i*) Pachymere, liv. VII.

Les Turcs faiſoient pour lors aux Grecs une guerre ſinguliere : ils alloient proprement à la chaſſe des hommes ; ils traverſoient quelquefois deux cents lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils étoient diviſés ſous pluſieurs Sultans, on ne pouvoit pas par des préſens faire la paix avec tous ; & il étoit inutile de la faire avec quelques-uns (*k*). Ils s'étoient faits Mahométans ; & le zele pour leur religion les engageoit merveilleuſement à ravager les terres des Chrétiens. D'ailleurs comme c'étoient les peuples les plus laids de la terre, leurs femmes étoient affreuſes comme eux (*l*) ; & dès qu'ils eurent vu des Grecques, ils n'en purent plus ſouffrir d'autres (*m*). Cela les porta à

(*k*) Cantacuzene, livre III, chap. 96 ; & Pachymere, liv. XI, chap. 9.

(*l*) Cela donna lieu à cette tradition du Nord, rapportée par le Goth Jornandès, que Philimer, Roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, y ayant trouvé des femmes ſorcieres, il les chaſſa loin de ſon armée ; qu'elles errerent dans les déſerts, où des démons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. *Genus ferociſſimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile, nec aliâ voce notum, niſi quæ humani ſermonis imaginem aſſignabat.*

(*m*) Michel Ducas, hiſtoire de Jean Manuel, Jean & Conſtantin, chap. 9. Conſtantin Porphyrogenete, au commencement de ſon extrait des ambaſſades,

des enlévemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout temps adonnés aux brigandages ; & c'étoient ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'Empire Romain (*n*).

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'Empire Grec en Asie, les habitans qui purent leur échapper fuirent devant eux jusqu'au Bosphore ; & ceux qui trouverent des vaisseaux se réfugierent dans la partie de l'Empire qui étoit en Europe ; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans : mais il diminua bientôt. Il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers Sultans Turcs ; sous cette condition (*o*), aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays du parti contraire seroient menés en esclavage ; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la Nation.

avertit que quand les Barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes.

(*n*) Voyez la note *l* de la page précédente.

(*o*) Voyez l'histoire des Empereurs Jean Paléologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

Bajazet ayant ſoumis tous les autres Sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis ſous Mahomet II, s'ils n'avoient pas été eux-mêmes ſur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miſeres qui ſuivirent ; je dirai ſeulement que, ſous les derniers Empereurs, l'Empire réduit aux fauxbourgs de Conſtantinople, finit comme le Rhin qui n'eſt plus qu'un ruiſſeau lorſqu'il ſe perd dans l'Océan.

Fin des Conſidérations ſur les Romains.



DIALOGUE DE SYLLA *ET* D'EUCRATE.



DIALOGUE
DE SYLLA
ET
D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les Philosophes lui faisoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouissoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fumes seuls : SYLLA, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous donnoient sur tous les hommes?

La fortune ſemble être gênée, de ne plus vous élever aux honneurs.

EUCRATE, me dit-il, ſi je ne ſuis plus en ſpectacle à l'univers, c'eſt la faute des choſes humaines, qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma deſtinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choſes. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un peuple eſclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des Etats, à faire des ligues, à punir un uſurpateur : mais pour ces minces détails de Gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente éxécution des lois, cette diſcipline d'une milice tranquille, mon ame ne ſauroit s'en occuper.

IL EST ſingulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicateſſe dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat de la pompe qui entoure ceux qui gouvernent : mais il y en a bien peu qui n'ayent été ſenſibles au plaiſir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaiſie le reſpect qui n'eſt dû qu'aux lois.

ET MOI, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été ſi peu content, que lorſque

je

je me ſuis vu maître abſolu dans Rome ; que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit, quelque jour, que je n'avois châtié que des eſclaves. Veux-tu, me ſuis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puiſſent être touchés de ta gloire? Et puiſque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de Prince ſi lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres & de tes vertus même?

SEIGNEUR, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire : je voyois bien que votre ame étoit haute ; mais je ne ſoupçonnois pas qu'elle fût grande : tout dans votre vie ſembloit me montrer un homme dévoré du déſir de commander, & qui, plein des plus funeſtes paſſions, ſe chargeoit avec plaiſir de la honte, des remords & de la baſſeſſe même attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout ſacrifié à votre puiſſance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé ſans pitié les fonctions de

la plus terrible Magiſtrature qui fut jamais. Le Sénat ne vit qu'en tremblant un défenſeur ſi impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, juſqu'à quand répandras-tu le ſang Romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors, vous publiâtes ces tables qui déciderent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

ET C'EST tout le ſang que j'ai verſé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions ? Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille, que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'euſſent fait quitter le Gouvernement ! Mais je me ſuis démis de la dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un ſeul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature étoit mon ſeul aſyle. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens ; & j'ai oſé leur dire : Je ſuis prêt à rendre compte de tout le ſang que j'ai verſé pour la République ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils, ou leur frere. Tous les Romains ſe ſont tus devant moi.

CETTE belle action dont vous me

parlez, me paroît bien imprudente. Il eſt vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous juſtifier, & de prendre pour Juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que ſéveres pendant que vous étiez le maître, elles devenoient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le ſalut de la République? Vouliez-vous que je viſſe tranquillement des Sénateurs trahir le Sénat, pour ce peuple qui s'imaginant que la liberté doit être auſſi extrême que le peut être l'eſclavage, cherchoit à abolir la Magiſtrature même?

Le peuple gêné par les lois & par la gravité du Sénat, a toujours travaillé à renverſer l'un & l'autre. Mais celui qui eſt aſſez ambitieux pour le ſervir contre le Sénat & les lois, le fut toujours aſſez pour devenir ſon maître. C'eſt ainſi que nous avons vu finir tant de Républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le

Sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre, & à ſoumettre tant de Nations dont l'obéiſſance nous peſe. A préſent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel ſeroit le deſtin de la République? Et ſans moi, le Sénat auroit-il pu empêcher que le peuple, dans ſa fureur aveugle pour la liberté, ne ſe livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait eſpérer l'indépendance?

Les Dieux qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté preſqu'autant de malheurs qu'à la ſervitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux Dieux.

La mer engloutit les vaiſſeaux, elle ſubmerge des pays entiers; & elle eſt pourtant utile aux humains.

La poſtérité jugera ce que Rome n'a pas encore oſé examiner: elle trouvera peut-être que je n'ai pas verſé aſſez de ſang, & que tous les partiſans de Marius n'ont pas été proſcrits.

IL FAUT que je vous l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'eſt pour le

bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang? & vous avez eu de l'attachement pour elle?

EUCRATE, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la République: & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa Ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils: & cet amour tant vanté est une passion trop populaire, pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & sur-tout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger par la maniere dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre, il falloit que j'y fusse libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à usurper le trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une Répu-

blique, j'ai obtenu la gloire des conquérans, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorſqu'avec mes ſoldats je ſuis entré dans Rome, je ne reſpirois ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé ſans haine, mais auſſi ſans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, leur ai-je dit, & vous vouliez vivre eſclaves? Non. Mais mourez; & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une Ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une Ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là; & je ne me ſuis point embarraſſé ſi je ſerois le bon ou le mauvais génie de la République. Cependant le Gouvernement de nos peres a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux Nobles; la crainte a ſuſpendu les jalouſies, & Rome n'a jamais été ſi tranquille.

Vous voilà inſtruit de ce qui m'a déterminé à toutes les ſanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la République, où les citoyens, tranquilles dans leurs maiſons, y rendoient aux Dieux une ame libre, vous m'auriez

vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueur.

SEIGNEUR, lui dis-je, il est heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous : nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple Romain, dites-vous, vous a vu désarmé, & n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un

plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple ſoumis.

J'AI un nom, me dit-il ; & il me ſuffit pour ma ſureté & celle du peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entrepriſes ; & il n'y a point d'ambition qui n'en ſoit épouvantée. Sylla reſpire ; & ſon génie eſt plus puiſſant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomene & Sygnion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domeſtique & terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; & dans ſes ſonges même, je lui apparoîtrai couvert de ſang ; il croira voir les funeſtes tables, & lire ſon nom à la tête des proſcrits. On murmure en ſecret contre mes lois ; mais elles ne ſeront pas effacées par des flots même de ſang Romain. Ne ſuis je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai ſur les murailles d'Athenes. Parce que je n'ai point de licteurs, en ſuis-je moins Sylla ? J'ai pour

moi le Sénat, avec la juſtice & les lois; le Sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'AVOUE, lui dis-je, que quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conſerve preſque toujours quelque choſe de l'avantage qu'on a pris.

SANS doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes; & c'eſt beaucoup. Repaſſez dans votre mémoire l'hiſtoire de ma vie: vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'ame de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple; & dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande ame. J'étois jeune, & je me réſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la République.

Lorſque, par le caprice du ſort, je fus obligé de ſortir de Rome, je me conduiſis de même: j'allai faire la guerre

à Mithridate ; & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laiſſai ce Romain jouir de ſon pouvoir ſur la populace, je multipliois ſes mortifications ; & je le forçois tous les jours d'aller au capitole rendre graces aux Dieux des ſuccès dont je le déſeſpérois. Je lui faiſois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faiſoient au Roi Barbare. Il ne ſortoit pas un ſeul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace ; & mes moindres actions, toujours ſuperbes, étoient pour Marius de funeſtes préſages. Enfin, Mithridate demanda la paix ; les conditions étoient raiſonnables : & ſi Rome avoit été tranquille, ou ſi ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures : j'exigeai qu'il détruisît ſa flotte, & qu'il rendît aux Rois ſes voiſins tous les Etats dont il les avoit dépouillés. Je te laiſſe, lui dis-je, le Royaume de tes peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laiſſe la main avec laquelle tu as ſigné l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains.

Mithridate resta immobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Théléfinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée: & ce jour assure ma liberté pour jamais.

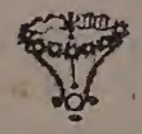
SEIGNEUR, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès. Mais en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les Dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait Dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les Capitaines Romains, l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie

bien plus ſure pour aller à la tyrannie, & la garder ſans péril. Vous avez divulgué ce fatal ſecret, & ôté ce qui fait ſeul les bons citoyens d'une République trop riche & trop grande, le déſeſpoir de pouvoir l'opprimer.

IL CHANGEA de viſage, & ſe tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir pluſieurs Marius. Le haſard, ou bien un deſtin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde ſans ceſſe; j'étudie ſon ame : il y cache des deſſeins profonds. Mais s'il oſe jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les Dieux que je punirai ſon inſolence.

Fin du Dialogue de Sylla & d'Eucrate.



LE TEMPLE
DE GNIDE.

.... Non murmura veſtra columbæ,
Brachia non hederæ, non vincant
oſcula conchæ.

Fragment d'un Epithalame de l'Empereur Gallien.

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

UN Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon goût pour les lettres, ayant acheté pluſieurs manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'Ouvrage dont je donne ici la traduction.

Peu d'Auteurs Grecs ſont venus juſqu'à nous, ſoit qu'ils ayent péri dans la ruine des bibliotheques, ou par la négligence des familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de temps en temps quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des ouvrages juſques dans les tombeaux de leurs

Auteurs ; & ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

On ne ſait ni le nom de l'Auteur, ni le temps auquel il a vécu. Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon Ouvrage.

Quant à ma traduction, elle eſt fidelle. J'ai cru que les beautés qui n'étoient point dans mon Auteur n'étoient point des beautés ; & j'ai ſouvent quitté l'expreſſion la moins vive, pour prendre celle qui rendoit mieux ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette traduction par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe. Celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere que lui. Il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

Ce petit Roman eſt une eſpece de tableau où l'on a peint, avec

choix, les objets les plus agréables. Le Public y a trouvé des idées riantes, une certaine magnificence dans les descriptions, & de la naïveté dans les sentimens.

Il y a trouvé un caractere original qui a fait demander aux Critiques quel en étoit le modele : ce qui devient un grand éloge, lorsque l'ouvrage n'est pas méprisable d'ailleurs.

Quelques Savans n'y ont point reconnu ce qu'ils appellent l'art. Il n'est point, disent-ils, selon les regles. Mais si l'Ouvrage a plu, vous verrez que le cœur ne leur a pas dit toutes les regles.

Un homme qui se mêle de traduire ne souffre point patiemment que l'on n'estime pas son Auteur autant qu'il le fait ; & j'avoue que ces Messieurs m'ont mis dans une furieuse colere : mais je les prie de laisser les jeunes gens juger d'un Livre, qui, en quelque langue qu'il

ait été écrit, a certainement été fait pour eux. Je les prie de ne point les troubler dans leurs décisions. Il n'y a que des têtes bien frisées & bien poudrées qui connoissent tout le mérite du TEMPLE DE GNIDE.

A l'égard du beau sexe, à qui je dois le peu de momens heureux que je puis compter dans ma vie, je souhaite de tout mon cœur que cet Ouvrage puisse lui plaire. Je l'adore encore; & s'il n'est plus l'objet de mes occupations, il l'est de mes regrets.

Que si les gens graves désiroient de moi quelqu'ouvrage moins frivole, je suis en état de les satisfaire. Il y a trente ans que je travaille à un Livre de douze pages, qui doit contenir tout ce que nous savons sur la Métaphysique, la Politique & la Morale, & tout ce que de grands Auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.



LE TEMPLE DE GNIDE.

PREMIER CHANT.

VÉNUS préfere le féjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne defcend point de l'Olympe fans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce peuple heureux à fa vue, qu'il ne fent plus cette horreur facrée qu'infpire la préfence des Dieux. Quelquefois elle fe couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui fort de fes cheveux parfumés d'ambroifie.

La Ville eft au milieu d'une contrée fur laquelle les Dieux ont verfé leurs bienfaits à pleines mains. On y jouit d'un printemps éternel; la terre heureufement fertile y prévient tous les fouhaits; les troupeaux y paiffent fans

nombre; les vents ſemblent n'y régner que pour répandre par-tout l'eſprit des fleurs; les oiſeaux y chantent ſans ceſſe, vous diriez que les bois ſont harmonieux; les ruiſſeaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y reſpire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville, eſt le palais de Vénus. Vulcain lui-même en a bâti les fondemens; il travailla pour ſon infidelle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce Palais, il n'y a que les Graces qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'or, l'azur, les rubis, les diamans y brillent de toutes parts.... Mais j'en peins les richeſſes & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchantés: Flore & Pomone en ont pris ſoin; leurs Nymphes les cultivent. Les fruits y renaiſſent ſous la main qui les cueille; les fleurs ſuccedent aux fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ſes Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces

jardins délicieux : mais, par une vertu ſecrete, tout ſe répare en un inſtant.

Vénus aime à voir les danſes naïves des filles de Gnide. Ses Nymphes ſe confondent avec elles. La Déeſſe prend part à leurs jeux ; elle ſe dépouille de ſa majeſté : aſſiſe au milieu d'elles, elle voit régner dans leurs cœurs la joie & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie toute parée de l'émail des fleurs. Le berger vient les cueillir avec ſa bergere ; mais celle qu'elle a trouvée eſt toujours la plus belle, & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arroſe cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiſer qu'elles avoient promis.

Lorſque les Nymphes approchent de ſes bords, il s'arrête ; & ſes flots qui fuyoient trouvent des flots qui ne fuient plus. Mais lorſqu'une d'elles ſe baigne, il eſt plus amoureux encore : ſes eaux tournent autour d'elle ; quelquefois il ſe ſouleve pour l'embraſſer mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer :

mais il la ſoutient ſur ſes flots; & charmé d'un fardeau ſi cher, il la promene ſur la plaine liquide; enfin, déſeſpéré de la quitter, il la porte lentement ſur le rivage, & conſole ſes compagnes.

A côté de la prairie eſt un bois de myrtes, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent ſe conter leurs peines : l'Amour, qui les amuſe, les conduit par des routes toujours plus ſecretes.

Non loin de là, eſt un bois antique & ſacré où le jour n'entre qu'à peine : des chênes qui ſemblent immortels portent au Ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline ſur laquelle eſt le Temple de Vénus : l'univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis : le poiſon coula au cœur de la Déeeſſe. Quoi ! dit-elle, j'aimerois un mortel ! Hélas ! je ſens que je l'adore. Qu'on ne

m'adreſſe plus de vœux : il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appela les Amours, lorſque piquée d'un défi téméraire, elle les conſulta. Elle étoit en doute ſi elle s'expoſeroit nue aux regards du berger Troyen. Elle cacha ſa ceinture ſous ſes cheveux ; ſes Nymphes la parfumerent ; elle monta ſur ſon char traîné par des cygnes, & arriva dans la Phrygie. Le berger balançoit entre Junon & Pallas ; il la vit, & ſes regards errerent & moururent : la pomme d'or tomba aux pieds de la Déeſſe ; il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Pſyché vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe ! Je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba ſur le ſein de Pſyché. Ah ! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le Dieu des Plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce Temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer : l'ame eſt

ſaiſie de ces raviſſemens que les Dieux ne ſentent eux-mêmes que lorſqu'ils ſont dans la demeure céleſte.

Tout ce que la nature a de riant eſt joint à tout ce que l'art a pu imaginer de plus noble & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par-tout orné de peintures qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des Dieux qui la virent; ſon embarras de ſe voir toute nue; & cette pudeur qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déeſſe. Le peintre a repréſenté le Dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui; la Peur & la Mort marchent devant ſes courſiers couverts d'écume; il entre dans la mêlée, & une pouſſiere épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes; il ſourit à Vénus: vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre; ils ſou-

pirent; & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours qui ſe jouent autour d'eux.

Il y a un appartement ſéparé, où le Peintre a repréſenté les noces de Vénus & de Vulcain : toute la Cour céleſte y eſt aſſemblée. Le Dieu paroît moins ſombre, mais auſſi penſif qu'à l'ordinaire. La Déeſſe regarde d'un air froid la joie commune : elle lui donne négligemment une main, qui ſemble ſe dérober ; elle retire de deſſus lui des regards qui portent à peine, & ſe tourne du côté des Graces.

Dans un autre tableau, on voit Junon qui fait la cérémonie du mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle : les Dieux ſourient ; & Vulcain l'écoute avec plaiſir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient qui entraîne ſa divine épouſe : elle fait tant de réſiſtance, que l'on croiroit que c'eſt la fille de Cérès que Pluton va ravir, ſi l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais ſe tromper.

Plus loin de là, on le voit qui l'enleve pour l'emporter ſur le lit nuptial. Les Dieux ſuivent en foule. La Déeſſe ſe

débat, & veut échapper des bras qui la tiennent. Sa robe fuit ſes genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce déſordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poſer ſur le lit que l'Hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune ſe retire : il eſt charmé de la voir s'éloigner. Les Déeſſes jouent entr'elles : mais les Dieux paroiſſent triſtes ; & la triſteſſe de Mars a quelque choſe d'auſſi ſombre que la noire jalouſie.

Charmée de la magnificence de ſon Temple, la Déeſſe elle-même y a voulu établir ſon culte : elle en a réglé les cérémonies, inſtitué les fêtes ; & elle y eſt en même temps la Divinité & la Prêtreſſe.

Le culte qu'on lui rend preſque par toute la terre, eſt plutôt une profanation qu'une religion. Elle a des temples où toutes les filles de la Ville ſe proſtituent en ſon honneur, & ſe font une dot des profits de leur dévotion. Elle en a où chaque femme mariée va, une fois en ſa vie, ſe donner à celui qui la

choiſit, & jette dans le ſanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres où les courtiſanes de tous les pays, plus honorées que les matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin où les hommes ſe font eunuques, & s'habillent en femmes pour ſervir dans le ſanctuaire, conſacrant à la Déeſſe, & le ſexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les ſacrifices ſont des ſoupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque amant adreſſe ſes vœux à ſa maîtreſſe, & Vénus les reçoit pour elle.

Par-tout où ſe trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté eſt auſſi divine qu'elle.

Leurs cœurs amoureux viennent dans le Temple; ils vont embraſſer les autels de la Fidélité & de la Conſtance.

Ceux qui ſont accablés des rigueurs d'une cruelle y viennent ſoupirer : ils ſentent diminuer leurs tourmens : ils trouvent dans leur cœur la flatteuſe eſpérance.

La Déeſſe qui a promis de faire le

bonheur des vrais amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa maîtresse, comme on adore les décrets des Dieux, qui deviennent plus justes, lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines, le feu, les transports de l'amour, & la fureur même : car moins on est maître de son cœur, plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur sont des profanes qui ne peuvent pas entrer dans le Temple : ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des désirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie : cette qualité charmante donne un nouveau prix à tous ses trésors qu'elle cache.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincere, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais

c'eſt une profanation de ſe rendre ſans aimer.

L'Amour eſt attentif à la félicité des Gnidiens. Il choiſit les traits dont il les bleſſe. Lorſqu'il voit une amante affligée, accablée des rigueurs d'un amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du fleuve d'Oubli. Quand il voit deux amans qui commencent à s'aimer, il tire ſans ceſſe ſur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait ſoudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une paſſion languiſſante : on ne paſſe point par les dégoûts avant de ceſſer d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de ſon carquois les traits cruels dont il bleſſa Phedre & Ariane, qui mêlés d'amour & de haine, ſervent à montrer ſa puiſſance, comme la foudre ſert à faire connoître l'empire de Jupiter.

A meſure que le Dieu donne le plaiſir d'aimer, Vénus y joint le bonheur de plaire.

Les filles entrent chaque jour dans le ſanctuaire pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des ſentimens

naïfs comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flamme pour Thirsis est éteinte; je ne te demande pas de me rendre mon amour, fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque temps mon amour à mon berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus. J'aime peut-être. Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes, les filles & les jeunes garçons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psyché, tu te blessas sans doute des mêmes traits dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas différent du mien ; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vu Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vue encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle ; & je serai le plus heureux des mortels.

Nous irons dans le Temple ; & jamais il n'y sera entré un amant si fidelle : nous irons dans le Palais de Vénus ; & je croirai que c'est le Palais de Thémire : j'irai dans la prairie, & je cueillerai des fleurs que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le bocage où tant de routes vont se confondre ; & quand elle sera égarée.... L'amour, qui m'inspire, me défend de révéler ses mysteres.

SECOND CHANT.

IL y a à Gnide un antre sacré que les Nymphes habitent, où la Déesse rend ses oracles. La terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de Prêtresses, comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Vénus elle-même écoute les mortels, sans

ſe jouer de leurs eſpérances, ni de leurs craintes.

Une coquette de l'île de Crete étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle ſourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, ſoutenoit ſon bras ſur un troiſieme, crioit à deux autres de la ſuivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le ſon de ſa voix étoit impoſteur comme ſes yeux. O ciel ! que d'alarmes ne cauſa-t-elle point aux vraies amantes ! Elle ſe préſenta à l'oracle, auſſi fiere que les Déeſſes : mais ſoudain nous entendîmes une voix qui ſortoit du ſanctuaire : Perfide, comment oſes-tu porter tes artifices juſques dans les lieux où je regne avec la Candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes, mais je te laiſſerai le cœur comme il eſt. Tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuiront comme une ombre plaintive ; & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une courtiſane de Nocrétis vint enſuite toute brillante des dépouilles de ſes amans. Va, dit la Déeſſe, tu te trompes, ſi tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il

y a des plaiſirs ; mais elle ne les donne pas. Ton cœur eſt comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même, tu ne ſaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches qui les demandent, & qui s'en dégoûtent ; va leur montrer des charmes, que l'on voit ſoudain, & que l'on perd pour toujours. Tu n'es propre qu'à faire mépriſer ma puiſſance.

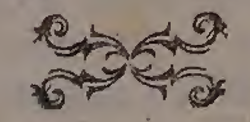
Quelque temps après, vint un homme riche qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes, dit la Déeſſe, une choſe que je ne ſaurois faire, quoique je ſois la Déeſſe de l'amour. Tu achetes des beautés, pour les aimer ; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes. Tes tréſors ne te ſeront point inutiles ; ils ſerviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Ariſtée, ſe préſenta enſuite : il avoit vu à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperdument amoureux : il ſentoit tout l'excès de ſon amour ; & il venoit demander à Vénus qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la

Déesse, tu sais aimer. J'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pu la donner au plus grand Roi du monde ; mais les Rois la méritent moins que les bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La Déesse me dit : Il n'y a point dans mon empire de mortel qui me soit plus soumis que toi. Mais que veux-tu que je fasse ? Je ne saurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi ; qu'elle ne voie que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre quand je suis présent ; qu'elle m'espere dans mon absence ; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.



TROISIÈME CHANT.

IL y a à Gnide des jeux ſacrés qui ſe renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts diſputer le prix de la beauté. Là, les bergeres ſont confondues avec les filles des Rois ; car la beauté ſeule y porte les marques de l'empire. Vénus y préſide elle-même. Elle décide ſans balancer ; elle ſait bien quelle eſt la mortelle heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélene remporta ce prix pluſieurs fois : elle triompha lorſque Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin lorſque les Dieux l'eurent rendue à Ménélas après dix ans d'eſpérances : ainſi ce Prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux époux, que Théſée & Pâris avoient été heureux amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vu que treize fois le cours du ſoleil. Il en

vint quinze de l'île de Lesbos; & elles ſe diſoient l'une à l'autre : Je me ſens toute émue, il n'y a rien de ſi charmant que vous : ſi Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'univers.

Il vint cinquante femmes de Milet. Rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits : tout faiſoit voir, ou promettoit un beau corps; & les Dieux qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'île de Chypre. Nous avons, diſoient-elles, paſſé notre jeuneſſe dans le Temple de Vénus; nous lui avons conſacré notre virginité & notre pudeur même; nous ne rougiſſons point de nos charmes : nos manieres quelquefois hardies & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage ſur une pudeur qui s'alarme ſans ceſſe.

Je vis les filles de la ſuperbe Lacédémone. Leur robe étoit ouverte par les côtés, depuis la ceinture, de la ma-

niere la plus immodeſte ; & cependant elles faiſoient les prudes, & ſoutenoient qu'elles ne violoient la pudeur que par amour pour la patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſavez conſerver des dépôts précieux. Vous vous calmâtes, lorſque le navire Argo porta la toiſon d'or ſur votre plaine liquide ; & lorſque cinquante beautés ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane, ſemblable aux Déeſſes. Toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cents talens. Candaule étoit venu lui-même, plus diſtingué par ſon amour que par la pourpre royale : il paſſoit les jours & les nuits à dévorer de ſes regards les charmes d'Oriane ; ſes yeux erroient ſur ſon beau corps, & ſes yeux ne ſe laſſoient jamais. Hélas ! diſoit-il, je ſuis heureux ; mais c'eſt une choſe qui n'eſt ſue que de Vénus & de moi : mon bonheur ſeroit plus grand, s'il donnoit de l'envie. Belle Reine, quittez ces vains ornemens ;

faites tomber cette toile importune; montrez-vous à l'univers; laiſſez le prix de la beauté, & demandez des autels.

Auprès de là, étoient vingt Babyloniennes; elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient pour preuve de leur beauté, les richeſſes qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs. Leurs maris étoient auprès d'elles, & ils diſoient : Les lois nous ſoumettent à vous en l'honneur d'Iſis : mais votre beauté a ſur nous un empire plus fort que celui des lois; nous vous obéiſſons avec le même plaiſir que l'on obéit aux Dieux; nous ſommes les plus heureux eſclaves de l'univers.

Le devoir vous répond de notre fidélité; mais il n'y a que l'amour qui puiſſe nous promettre la vôtre.

Soyez moins ſenſibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maiſon, auprès d'un mari tranquille, qui, pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit atten-

dre dans le ſein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des femmes de cette Ville puiſſante qui envoie ſes vaiſſeaux au bout de l'univers : les ornemens fatiguoient leur tête ſuperbe ; toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix beautés vinrent des lieux où commence le jour : elles étoient filles de l'Aurore ; & pour la voir, elles ſe levoient tous les jours avant elle. Elles ſe plaignoient du Soleil, qui faiſoit diſparoître leur mere ; elles ſe plaignoient de leur mere, qui ne ſe montroit à elles que comme au reſte des mortels.

Je vis, ſous une tente, une Reine d'un peuple des Indes. Elle étoit entourée de ſes filles, qui déjà faiſoient eſpérer les charmes de leur mere : des Eunuques la ſervoient, & leurs yeux regardoient la terre : car, depuis qu'ils avoient reſpiré l'air de Gnide, ils avoient ſenti redoubler leur affreuſe mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui ſont aux extrémités de la terre, diſputerent auſſi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus

grands hommages qui puiſſent appaiſer l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent enſuite. Belles ſans ornemens, elles avoient des graces au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit ſur leur tête que les préſens de Flore; mais ils y étoient plus dignes des embraſſemens de Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille. Elle avoit dit: Je ne veux point diſputer le prix de la beauté; il me ſuffit que mon cher Ariſtée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célebres par ſa préſence. Elle n'y venoit point diſputer le prix; car les Déeſſes ne ſe comparent point aux mortelles. Je la vis ſeüle, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un ſi grand ſpectacle : les peuples étoient ſéparés des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le couchant juſqu'à l'aurore : il ſembloit que Gnide fût tout l'univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la nature l'a partagée entre les Déesses. Là, on voyoit la beauté fiere de Pallas; ici, la grandeur & la majesté de Junon; plus loin, la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Vénus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pudeur, & que toutes ces femmes voulussent se jouer des yeux : les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules; les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes: & là on rougissoit de ce qu'ici on appeloit bienséance.

Les Dieux sont si charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les Déesses, il n'y a que Vénus qui la voie avec plaisir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de belles. Elles n'eurent pas le temps d'être ses rivales : elles furent vaincues

avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appela les Graces : Allez la couronner, leur dit-elle : de toutes les beautés que je vois, c'eſt la ſeule qui vous reſſemble.

QUATRIEME CHANT.

PENDANT que Thémire étoit occupée avec ſes compagnes au culte de la Déeſſe, j'entrai dans un bois ſolitaire : j'y trouvai le tendre Ariſtée. Nous nous étions vus le jour que nous avions été conſulter l'oracle ; c'en fut aſſez pour nous engager à nous entretenir : car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux amis, lorſqu'après une longue abſence ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentîmes que notre cœur ſe donnoit ; il ſembloit que la tendre amitié étoit deſcendue du ciel pour ſe placer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſes de notre vie. Voici à peu près ce que je lui dis.

Je ſuis né à Sybaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met point, dans cette Ville, de différence entre les voluptés & les beſoins ; on bannit tous les arts qui pourroient troubler un ſommeil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les citoyens ne ſe ſouviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magiſtrats qui les ont gouvernés.

On y abuſe de la fertilité du terroir qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des Dieux ſur Sybaris ne ſervent qu'à encourager le luxe & la molleſſe.

Les hommes ſont ſi efféminés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils emploient tant de temps à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un ſexe dans toute la Ville.

Les femmes ſe livrent, au lieu de ſe rendre ; chaque jour voit finir les déſirs & les eſpérances de chaque jour : on ne ſait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé ; on n'eſt occupé que de ce

que l'on appelle ſi fauſſement jouir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre : & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de jouiſſances avant la derniere ; tout cela eſt inconnu à Sybaris.

Encore, ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire : mais non; les yeux ſont accoutumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Sybarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joie purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un citoyen fut fatigué toute une nuit, d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La molleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſauroient remuer les moindres fardeaux; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs pieds; les voitures les plus douces les font évanouir; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomac leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſieges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de repoſer tout le jour, ſans s'être fatigués: ils ſont briſés, quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs concitoyens, lâches devant les étrangers, ils ſont des eſclaves tout prêts pour le premier maître.

Dès que je ſus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Sybaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, diſois-je, je ne reſpirerai pas plus long-temps cet air empoiſonné: tous ces eſclaves de la molleſſe ſont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au temple; & m'approchant des autels où mon pere avoit tant de fois ſacrifié: Grande Déeſſe, dis-je à haute voix, j'aban-

donne ton temple, & non pas ton culte : en quelque lieu de la terre que je ſois, je ferai fumer pour toi de l'encens; mais il ſera plus pur que celui qu'on t'offre à Sybaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette île eſt toute pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour ſatisfaire les égaremens de Paſiphaé; le labyrinthe, dont l'Amour ſeul ſut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait ſa mere; & le temple d'Ariane, qui déſolée dans les déſerts, abandonnée par un ingrat, ne ſe repentoit pas encore de l'avoir ſuivi.

On y voit le palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres Capitaines Grecs : car ceux qui échapperent aux dangers d'un élément colere, trouverent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des épouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette île, ſi odieuſe à une Déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, & la tempête me jeta à Lesbos. C'eſt encore une île peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les femmes de Lesbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant d'horreurs.

Mitylene eſt la Capitale de Lesbos ; c'eſt la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon ſexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te joues, que quand tu t'irrites.

Enfin je quittai Lesbos ; & le ſort me fit trouver une île plus profane encore : c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de temple : jamais les Lemniens ne lui adreſſerent des vœux. Nous rejetons, diſent-ils, un culte qui amollit les cœurs. La Déeſſe les en a ſouvent punis : mais, ſans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des Dieux; les vents me porterent à Délos. Je restai quelques mois dans cette île ſacrée. Mais, ſoit que les Dieux nous préviennent quelquefois ſur ce qui nous arrive, ſoit que notre ame retienne de la divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de l'avenir; je ſentis que mon deſtin, que mon bonheur même m'appeloit dans un autre pays.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'ame plus à elle-même ſemble être délivrée de la chaîne qui la tient aſſujettie, elle m'apparut; je ne ſus pas d'abord ſi c'étoit une mortelle, ou une Déeſſe. Un charme ſecret étoit répandu ſur toute ſa perſonne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ſes traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous enſemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules, mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante; elle avoit cet air que la nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux peintres même.

Elle

Elle vit mon étonnement ; elle en ſourit. Dieux ! quel ſouris ! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces. Vénus qui m'envoie, veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon temple de Gnide. Elle fuit ; mes bras la ſuivirent : mon ſonge s'envola avec elle ; & il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vue.

Je quittai donc l'île de Délos : j'arrivai à Gnide. Je puis dire que d'abord je reſpirai l'amour. Je ſentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je ſentis. Je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer : mon cœur s'échauffoit comme dans la préſence de quelque beauté divine. J'avançai ; & je vis de loin de jeunes filles qui jouoient dans la prairie : je fus d'abord entraîné vers elles. Inſenſé que je ſuis ! diſois-je : j'ai, ſans aimer, tous les égaremens de l'amour : mon cœur vole déjà vers des objets inconnus ; & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai : je vis la charmante Thémire. Sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne regardai qu'elle ; & je crois que

je ferois mort de douleur, fi elle n'avoit tourné fur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puifque vous devez me rendre heureux, faites que ce foit avec cette bergere : je renonce à toutes les beautés ; elle feule peut remplir vos promeffes & tous les vœux que je ferai jamais.

CINQUIEME CHANT.

JE parlois encore au jeune Ariftée de mes tendres amours ; ils lui firent foupirer les fiens ; je foulageai fon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit : je n'oublierai rien ; car je fuis infpiré par le même Dieu qui le faifoit parler.

Dans tout ce récit, vous ne trouverez rien que de très-fimple : mes aventures ne font que les fentimens d'un cœur tendre, que mes plaifirs, que mes peines ; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur, il fait auffi toute l'hiftoire de ma vie.

Camille eft fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle eft belle ; elle

a une phyſionomie qui va ſe peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des ſouhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voient veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante, un air noble, mais modeſte, des yeux vifs & tout prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer, mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit que la nature refuſe preſque toujours aux belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouement. Si vous voulez, elle penſera ſenſément : ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, a les charmes de la ſimplicité ; vous trouvez toujours une bergere naïve. Des graces ſi légeres, ſi fines, ſi délicates, ſe font re-

marquer, mais ſe font encore mieux ſentir.

Avec tout cela, Camille m'aime : elle eſt ravie quand elle me voit, elle eſt fâchée quand je la quitte ; & comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit : je lui dis que je l'adore, elle le ſait ; mais elle eſt ravie, comme ſi elle ne le ſavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne. Enfin, elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même : plus je la trouvois aimable, moins j'eſpérois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient ; mais ils me diſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par-tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image. Que je ſuis heureux ! je n'ai pu y réuſſir ; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours.

Je dis à Camille : J'aimois le bruit

du monde, & je cherche la ſolitude; j'avois des vues d'ambition, & je ne déſire plus que ta préſence; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires: tout ce qui n'eſt point toi, s'eſt évanoui de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur: bientôt regne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pu voir ou entendre. De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle? parle-moi de nos amours: ou ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embraſſant, Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je; mais la triſteſſe des amans eſt délicieuſe; je ſens couler mes larmes, & je ne ſais pourquoi, car tu m'aimes;

je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains : ne me retire point de la langueur où je ſuis ; laiſſe-moi ſoupirer en même temps mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour, mon ame eſt trop agitée ; elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir : au lieu qu'à préſent je goûte ma triſteſſe même. N'eſſuie point mes larmes : qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux ?

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui, je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas ! lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois : car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoiſſent : ces louanges me touchent, comme ſi elles m'étoient perſonnelles ; & j'en ſuis plus flatté qu'elle-même.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'eſprit, que je ſuis enchanté de ſes moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quel-

qu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout-à-coup je fais réflexion que je ne ferois point aimé d'elle.

Prends garde, Camille, aux impoftures des amans. Ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai : ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi; mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon efprit s'égare : elle approche, & mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il femble que mon ame veut me quitter, que cette ame eft à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur; elle me la refufe, & dans un inftant elle m'en accorde une autre. Ce n'eft point un artifice : combattue par fa pudeur & fon amour, elle voudroit me tout refufer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous fuffit-il pas que je vous aime? que pouvez-vous défirer après mon cœur? Je défire, lui dis-je, que tu faffes pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour juftifie.

Camille, ſi je ceſſe un jour de t'aimer, puiſſe la Parque ſe tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours! Puiſſe-t-elle effacer le reſte d'une vie que je trouverois déplorable, quand je me ſouviendrois des plaiſirs que j'ai eus en aimant!

Ariſtée ſoupira, & ſe tut; & je vis bien qu'il ne ceſſa de parler de Camille, que pour penſer à elle.

SIXIEME CHANT.

PENDANT que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré long-temps, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs, au pied d'un rocher affreux. Nous vîmes un antre obſcur; nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque mortel. O Dieux! qui auroit penſé que ce lieu eût été ſi funeſte? A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux ſe dreſſerent ſur ma tête. Une main inviſible m'entraînoit dans ce fatal ſéjour : à meſure que mon cœur s'agitoit, il cher-

choit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines. J'avance dans ce lieu, où jamais le soleil n'entra, & que les vents n'agiterent jamais. J'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible; la Pâleur, la Tristesse, le Silence l'entouroient, & les Ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous, elle nous mit la main sur le cœur, elle nous frappa sur la tête; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monstres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité, à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffloient sur sa tête; c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jeta sur moi: je voulus le prendre; déjà, sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide: mais dès que le poison se fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine: j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois

ſous le fouet des Furies. Nous nous abandonnâmes à nos tranſports ; nous fîmes cent fois le tour de cet antre épouvantable : nous allions de la Jalouſie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalouſie : nous criions, Thémire ! nous criions, Camille ! Si Thémire ou Camille étoient venues, nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin, nous trouvâmes la lumiere du jour ; elle nous parut importune, & nous regrettâmes preſque l'antre affreux que nous avions quitté. Nous tombâmes de laſſitude ; & ce repos même nous parut inſupportable. Nos yeux nous refuſerent des larmes, & notre cœur ne put plus former des ſoupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille : le Sommeil commençoit à verſer ſur moi ſes doux pavots. Oh Dieux ! ce ſommeil même devint cruel. J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles Ombres : je me réveillois à chaque inſtant ſur une infidélité de Thémire ; je la voyois... Non, je n'oſe encore le dire ; & ce que j'imaginois ſeulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux ſommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuie également les ténebres & la lumiere ! Thémire, la cruelle Thémire, m'agite comme les Furies. Qui l'eût cru, que mon bonheur feroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami, m'écriai-je, leve-toi, allons exterminer les troupeaux qui paiffent dans cette prairie : pourfuivons ces bergers dont les amours font fi paifibles. Mais non : je vois de loin un temple; c'eft peut-être celui de l'Amour : allons le détruire, allons brifer fa ftatue, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes ; & il fembloit que l'ardeur de commettre un crime nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guérets; nous ne fûmes pas arrêtés un inftant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes ; nous entrâmes dans le temple : il étoit confacré à Bacchus. Que la puiffance des Dieux eft grande ! Notre fureur fut auffi-tôt calmée. Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec furprife le défordre où nous étions.

Grand Dieu ! m'écriai-je, je te rends moins graces d'avoir appaifé ma fureur,

que de m'avoir épargné un grand crime.
Et m'approchant de la Prêtreſſe : Nous ſommes aimés du Dieu que vous ſervez ; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités ; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente : nous voulons lui faire un ſacrifice. Daignez l'offrir pour nous, divine Prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la Prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſtée prononça ces paroles : Divin Bacchus, tu aimes à voir la joie ſur le viſage des hommes : nos plaiſirs ſont un culte pour toi ; & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux.

Quelquefois tu égares doucement notre raiſon : mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le peuple s'aſſembla autour de nous ; & je racontai à la Prêtreſſe comment

nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalousie. Et tout-à-coup, nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du temple, & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes qui frappoient la terre de leurs thyrses, criant à haute voix, Evhoé. Le vieux Silene suivoit, monté sur un âne : sa tête sembloit chercher la terre; & si-tôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure. La troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur Roi. La joie régnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons. Enfin, je vis Bacchus : il étoit sur son char traîné par des tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'univers, portant par-tout la joie & la victoire.

A ses côtés, étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Thésée, lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le Ciel. Il essuya vos larmes. Si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous

auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit : Aimez-moi : Théſée fuit; ne vous ſouvenez plus de ſon amour, oubliez juſqu'à ſa perfidie. Je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus deſcendre de ſon char; je vis deſcendre Ariane; elle entra dans le temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, reſtons dans ces lieux, & ſoupirons-y nos amours. Faiſons jouir ce doux climat d'une joie éternelle. C'eſt auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a poſé ſon empire; que le Dieu de la joie regne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces peuples déjà ſi fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je ſens déjà que je t'aime davantage. Quoi ! tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ! Il n'y a que les immortels qui puiſſent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'eſperent, & qui ſont plus bornés quand ils déſirent, que quand ils jouiſſent.

Tu ſeras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel, on n'eſt occupé que de ſa gloire; ce n'eſt que ſur la terre &

dans les lieux champêtres que l'on ſait aimer. Et pendant que cette troupe ſe livrera à une joie inſenſée, ma joie, mes ſoupirs & mes larmes même, te rediront ſans ceſſe mes amours.

Le Dieu ſourit à Ariane; il la mena dans le ſanctuaire. La joie s'empara de nos cœurs, nous ſentîmes une émotion divine. Saiſis des égaremens de Silene, & des tranſports des Bacchantes, nous prîmes un thyrſe, & nous nous mêlâmes dans les danſes & dans les concerts.

SEPTIEME CHANT.

NOus quittâmes les lieux conſacrés à Bacchus; mais bientôt nous crûmes ſentir que nos maux n'avoient été que ſuſpendus. Il eſt vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agités; mais la ſombre Triſteſſe avoit ſaiſi notre ame, & nous étions dévorés de ſoupçons & d'inquiétudes.

Il nous ſembloit que les cruelles Déeſſes ne nous avoient agités que pour nous faire preſſentir des malheurs auxquels nous étions deſtinés.

Quelquefois nous regrettions le temple de Bacchus; bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide : nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs que l'on a coutume de ſentir, lorſque ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déjà ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſtée, que je trouverai le berger Lycas avec Camille; que ſais-je s'il ne lui parle pas dans ce moment? O Dieux ! l'infidelle prend plaiſir à l'entendre !

On diſoit l'autre jour, repris-je, que Thyrſis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide; il l'a aimée, ſans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je diſpute un cœur que je croyois tout à moi.

L'autre jour, Lycas chantoit ma Camille : que j'étois inſenſé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me ſouviens que Thyrſis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles. Malheureux que je ſuis ! elle les a miſes ſur

ſon ſein ! C'eſt un préſent de Thyrſis, diſoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds.

Il n'y a pas long-temps que j'allois avec Camille faire à Vénus un ſacrifice de deux tourterelles ; elles m'échapperent, & s'envolerent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire ; j'avois écrit mes amours : je les liſois & reliſois ſans ceſſe : un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne déſeſpere point un malheureux qui t'aime ; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſques dans le Temple ; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'antre ſacré où la Déeſſe rend ſes oracles. Le peuple étoit comme les flots de la mer agitée : ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule ; je perdis l'heureux Ariſtée : déjà il avoit embraſſé ſa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin. Je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vue, je ſentis renaître mes premieres fureurs. Mais elle me regarda, & je devins tranquille. C'eſt ainſi que les Dieux renvoient les furies, lorſqu'elles ſortent des enfers.

O Dieux! me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes! Trois fois le ſoleil a parcouru ſa carriere ; je craignois de t'avoir perdu pour jamais : cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'oracle. Je n'ai point demandé ſi tu m'aimois ; hélas! je ne voulois que ſavoir ſi tu vivois encore. Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné qui t'auroit haïe, ſi ſon ame en étoit capable. Les Dieux, dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon : ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle Jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles. J'en tire cet avantage que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a mis la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi, viens dans ce

bois ſolitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits. C'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elyſée que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des ombres qu'ils chériſſent ; jamais les forêts de Dodone, qui parlent aux humains de leur félicité future, ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un Satyre, qui ſuivoit une Nymphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux amans ! s'écria-t-il ; vos yeux ſavent s'entendre & ſe répondre ; vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs ! Mais moi, je paſſe ma vie ſur les traces d'une bergere farouche ; malheureux pendant que je la pourſuis, plus malheureux encore lorſque je l'ai atteinte.

Une jeune Nymphe, ſeule dans ce bois, nous apperçut, & ſoupira. Non, dit-elle, ce n'eſt que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant ſi tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine. Il avoit suivi Diane qu'un daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui. Il accordoit sa lyre : elle attire les rochers ; les arbres la suivent, les lions restent immobiles. Mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai sur les levres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein : il s'étoit sauvé à ses pieds ; je l'y trouvai encore : il se cacha sous ses genoux ; je le suivis, & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée, ne m'eût arrêté. Il étoit à sa derniere retraite : elle est si charmante qu'il ne sauroit la quitter. C'est ainsi qu'une tendre fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis ! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes prie-

res, & elle devint plus févere. Enfin je fus téméraire : elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je fentis que mes foupirs alloient être mes derniers foupirs, fi Thémire n'avoit mis la main fur mon cœur, & n'y eût rappelé la vie.

Non, dit-elle, je ne fuis pas fi cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, fi tu ne veux que les miens fe ferment pour jamais.

Elle m'embraffa : je reçus ma grace ; hélas ! fans efpérance de devenir coupable.

Fin du Temple de Gnide.



Comme la Piece ſuivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les bois d'Idalie avec la jeune Céphiſe, je trouvai l'Amour qui dormoit caché ſous des fleurs, & couvert par quelques branches de myrte qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le ſuivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui : il étoit ſeul. J'avois l'Amour en mon pouvoir ; ſon arc & ſon carquois étoient à ſes côtés ; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des Dieux : elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe, & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant : prends-en un ſecond ; fais-moi une autre bleſſure ; celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait ; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus peſant qui fût

dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa, je me baissai : Ah ! Céphise, tu veux donc me faire mourir ? Elle s'approcha de l'Amour. Il dort profondément, dit-elle ; il s'est fatigué à lancer ses traits. Il faut cueillir des fleurs pour lui lier les pieds & les mains. Ah ! je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisés. Je vais donc, dit-elle, prendre ses armes, & lui tirer une fleche de toute ma force. Mais il se réveillera, lui dis-je. Eh bien ! qu'il se réveille : que pourra-t-il faire que nous blesser davantage? Non, non, laissons-le dormir ; nous resterons auprès de lui, & nous en serons plus enflammés.

Céphise prit alors des feuilles de myrte & de roses. Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour. Les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui ; & elle rioit de voir le petit Dieu presqu'enseveli. Mais à quoi m'amusé-je, dit-elle ? Il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car ce Dieu va de cœur en cœur, & porte par-tout l'inconstance.

Elle prit ſes ciſeaux ; s'aſſit ; & tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je ſentis mon cœur frappé de crainte. Arrête, Céphiſe. Elle ne m'entendit pas. Elle coupa le ſommet des aîles de l'Amour, laiſſa ſes ciſeaux, & s'enfuit.

Lorſqu'il ſe fut réveillé, il voulut voler ; & il ſentit un poids qu'il ne connoiſſoit pas. Il vit ſur les fleurs le bout de ſes aîles ; il ſe mit à pleurer. Jupiter qui l'apperçut du haut de l'Olympe, lui envoya un nuage qui le porta dans le palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles ſur votre ſein ; on me les a coupées : que vais-je devenir? Mon fils, dit la belle Cypris, ne pleurez point ; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas ; la chaleur va les faire renaître. Ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes ? Embraſſez-moi : elles croiſſent : vous les aurez bientôt comme vous les aviez ; j'en vois déjà le ſommet qui ſe dore : dans un moment....... C'eſt aſſez : volez, volez, mon fils. Oui, dit-il, je vais me haſarder. Il s'envola ; il ſe repoſa auprès de Vénus, & revint d'abord

d'abord ſur ſon ſein. Il reprit l'eſſor; il alla ſe repoſer un peu plus loin, & revint encore ſur le ſein de Vénus. Il l'embraſſa; elle lui ſourit : il l'embraſſa encore, & badina avec elle : & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il regne ſur toute la Nature.

L'amour, pour ſe venger de Céphiſe, l'a rendue la plus volage de toutes les belles. Il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flamme. Elle m'a aimé; elle a aimé Daphnis; & elle aime aujourd'hui Cléon. Cruel Amour, c'eſt moi que vous puniſſez ! Je veux bien porter la peine de ſon crime : mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir?

FIN.

ESSAI SUR LE GOÛT.

FRAGMENT.



ESSAI SUR LE GOÛT DANS LES CHOSES DE LA NATURE ET DE L'ART.

FRAGMENT.

DANS notre maniere d'être actuelle, notre ame goûte trois sortes de plaisirs : il y en a qu'elle tire du fond de son existence même ; d'autres qui résultent de son union avec le corps ; d'autres enfin qui sont fondés sur les plis & les pr[illegible] que de certaines institutions, de [illegible] de certaines habitudes lui on[illegible], de [illegible]

Ce sont [illegible] no-tre ame [illegible] la nuit [illegible] goût, comme le beau [illegible], le naïf, le délicat, le [illegible]

cieux, le je ne ſais quoi, le noble, le grand, le ſublime, le majeſtueux, *&c.* Par exemple, lorſque nous trouvons du plaiſir à voir une choſe avec une utilité pour nous, nous diſons qu'elle eſt bonne; lorſque nous trouvons du plaiſir à la voir, ſans que nous y démêlions une utilité préſente, nous l'appelons belle.

Les anciens n'avoient pas bien démêlé ceci; ils regardoient comme des qualités poſitives toutes les qualités relatives de notre ame; ce qui fait que ces dialogues où Platon fait raiſonner Socrate, ces dialogues ſi admirés des anciens, ſont aujourd'hui inſoutenables, parce qu'ils ſont fondés ſur une philoſophie fauſſe : car tous ces raiſonnemens tirés ſur le bon, le beau, le parfait, le ſage, le fou, le dur, le mou, le ſec, l'humide, traités comme des choſes poſitives, ne ſignifient plus rien.

Les ſources du beau, du bon, [illegible]e l'agréable, *&c.* ſon[illegible] dans n[illegible]ous-mêmes; & en [illegible]es raiſo[illegible]ns, c'eſt cher[illegible]es c[illegible] plaiſirs de notre ame.

Examinons donc notre ame, étudions-la dans ſes actions & dans ſes

passions, cherchons-la dans ses plaisirs ; c'est-là où elle se manifeste davantage. La poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, la danse, les différentes sortes de jeux, enfin les ouvrages de la nature & de l'art, peuvent lui donner du plaisir : voyons pourquoi, comment, & quand ils le lui donnent ; rendons raison de nos sentimens : cela pourra contribuer à nous former le goût, qui n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse & avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.

DES PLAISIRS DE L'AME.

L'AME, indépendamment des plaisirs qui lui viennent des sens, en a qu'elle auroit indépendamment d'eux, & qui lui sont propres : tels sont ceux que lui donnent la curiosité, les idées de sa grandeur, de ses perfections, l'idée de son existence opposée au sentiment de la nuit, le plaisir d'embrasser tout d'une idée générale, celui de voir un grand nombre de choses, *&c.*

celui de comparer, de joindre & de ſéparer les idées. Ces plaiſirs ſont dans la nature de l'ame, indépendamment des ſens, parce qu'ils appartiennent à tout être qui penſe : & il eſt fort indifférent d'examiner ici ſi notre ame a ces plaiſirs comme ſubſtance unie avec le corps, ou comme ſéparée du corps, parce qu'elle les a toujours, & qu'ils ſont les objets du goût : ainſi nous ne diſtinguerons point ici les plaiſirs qui viennent à l'ame de ſa nature, d'avec ceux qui lui viennent de ſon union avec le corps ; nous appellerons tout cela plaiſirs naturels, que nous diſtinguerons des plaiſirs acquis que l'ame ſe fait par de certaines liaiſons avec les plaiſirs naturels ; & de la même maniere, & par la même raiſon, nous diſtinguerons le goût naturel & le goût acquis.

Il eſt bon de connoître la ſource des plaiſirs dont le goût eſt la meſure : la connoiſſance des plaiſirs naturels & acquis pourra nous ſervir à rectifier notre goût naturel & notre goût acquis. Il faut partir de l'état où eſt notre être, & connoître quels ſont ſes plaiſirs, pour parvenir à meſurer ſes plaiſirs, &

même quelquefois à ſentir ſes plaiſirs.

Si notre ame n'avoit point été unie au corps, elle auroit connu, mais il y a apparence qu'elle auroit aimé ce qu'elle auroit connu : à préſent nous n'aimons preſque que ce que nous ne connoiſſons pas.

Notre maniere d'être eſt entiérement arbitraire; nous pouvions avoir été faits comme nous ſommes, ou autrement. Mais ſi nous avions été faits autrement, nous aurions ſenti autrement; un organe de plus ou de moins dans notre machine auroit fait une autre éloquence, une autre poéſie : une contexture différente des mêmes organes auroit fait encore une autre poéſie : par exemple, ſi la conſtitution de nos organes nous avoit rendus capables d'une plus longue attention, toutes les regles qui proportionnent la dipoſition du ſujet à la meſure de notre attention, ne ſeroient plus; ſi nous avions été rendus capables de plus de pénétration, toutes les regles qui ſont fondées ſur la meſure de notre pénétration, tomberoient de même; enfin toutes les lois établies ſur ce que notre machine eſt d'une certaine façon, ſeroient différen-

tes, ſi notre machine n'étoit pas de cette façon.

Si notre vue avoit été plus foible & plus confuſe, il auroit fallu moins de moulures & plus d'uniformité dans les membres de l'architecture : ſi notre vue avoit été plus diſtincte, & notre âme capable d'embraſſer plus de choſes à la fois, il auroit fallu dans l'architecture plus d'ornemens : ſi nos oreilles avoient été faites comme celles de certains animaux, il auroit fallu réformer bien de nos inſtrumens de muſique. Je ſais bien que les rapports que les choſes ont entr'elles auroient ſubſiſté ; mais le rapport qu'elles ont avec nous ayant changé, les choſes qui dans l'état préſent font un certain effet ſur nous, ne le feroient plus : & comme la perfection des arts eſt de nous préſenter les choſes telles qu'elles nous faſſent le plus de plaiſir qu'il eſt poſſible, il faudroit qu'il y eût du changement dans les arts, puiſqu'il y en auroit dans la maniere la plus propre à nous donner du plaiſir.

On croit d'abord qu'il ſuffiroit de connoître les diverſes ſources de nos plaiſirs, pour avoir le goût ; & que quand on a lu ce que la philoſophie nous dit

là-dessus, on a du goût, & que l'on peut hardiment juger des ouvrages. Mais le goût naturel n'est pas une connoissance de théorie; c'est une application prompte & exquise des regles même que l'on ne connoît pas. Il n'est pas nécessaire de savoir que le plaisir que nous donne une certaine chose que nous trouvons belle, vient de la surprise; il suffit qu'elle nous surprenne, & qu'elle nous surprenne autant qu'elle le doit, ni plus ni moins.

Ainsi ce que nous pourrions dire ici, & tous les préceptes que nous pourrions donner pour former le goût, ne peuvent regarder que le goût acquis; c'est-à-dire, ne peuvent regarder directement que ce goût acquis, quoiqu'il regarde encore indirectement le goût naturel: car le goût acquis affecte, change, augmente & diminue le goût naturel; comme le goût naturel affecte, change, augmente & diminue le goût acquis.

La définition la plus générale du goût, sans considérer s'il est bon ou mauvais, juste ou non, est ce qui nous attache à une chose par le sentiment; ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse s'appli-

quer aux choses intellectuelles, dont la connoissance fait tant de plaisir à l'ame, qu'elle étoit la seule félicité que de certains Philosophes pussent comprendre. L'ame connoît par ses idées & par ses sentimens; elle reçoit des plaisirs par ces idées & par ces sentimens; car quoique nous opposions l'idée au sentiment, cependant lorsqu'elle voit une chose, elle la sent; & il n'y a point de choses si intellectuelles, qu'elle ne voie ou qu'elle ne croie voir, & par conséquent qu'elle ne sente.

DE L'ESPRIT EN GÉNÉRAL.

L'ESPRIT est le genre qui a sous lui plusieurs especes, le génie, le bon sens, le discernement, la justesse, le talent, le goût.

L'esprit consiste à avoir les organes bien constitués, relativement aux choses où il s'applique. Si la chose est extrêmement particuliere, il se nomme talent; s'il a plus de rapport à un certain plaisir délicat des gens du monde, il se nomme goût; si la chose particuliere est unique chez un peuple, le ta-

lent ſe nomme eſprit, comme l'art de la guerre & l'agriculture chez les Romains, la chaſſe chez les ſauvages, *&c.*

DE LA CURIOSITÉ.

NOTRE ame eſt faite pour penſer, c'eſt-à-dire, pour appercevoir; or, un tel être doit avoir de la curioſité: car comme toutes les choſes ſont dans une chaîne où chaque idée en précede une & en ſuit une autre, on ne peut aimer à voir une choſe ſans déſirer d'en voir une autre; & ſi nous n'avions pas ce déſir pour celle-ci, nous n'aurions eu aucun plaiſir à celle-là. Ainſi, quand on nous montre une partie d'un tableau, nous ſouhaitons de voir la partie qu'on nous cache, à proportion du plaiſir que nous a fait celle que nous avons vue.

C'eſt donc le plaiſir que nous donne un objet, qui nous porte vers un autre; c'eſt pour cela que l'ame cherche toujours des choſes nouvelles, & ne ſe repoſe jamais.

Ainſi, on ſera toujours ſûr de plaire à l'ame, lorſqu'on lui ſera voir beau

coup de choses, ou plus qu'elle n'avoit espéré d'en voir.

Par-là on peut expliquer la raison pourquoi nous avons du plaisir lorsque nous voyons un jardin bien régulier, & que nous en avons encore lorsque nous voyons un lieu brut & champêtre : c'est la même cause qui produit ces effets.

Comme nous aimons à voir un grand nombre d'objets, nous voudrions étendre notre vue, être en plusieurs lieux, parcourir plus d'espace : enfin notre ame fuit les bornes, & elle voudroit, pour ainsi dire, étendre la sphere de sa présence ; ainsi c'est un grand plaisir pour elle de porter sa vue au loin. Mais comment le faire? dans les Villes, notre vue est bornée par des maisons : dans les Campagnes, elle l'est par mille obstacles ; à peine pouvons-nous voir trois ou quatre arbres. L'art vient à notre secours, & nous découvre la nature qui se cache elle-même ; nous aimons l'art, & nous l'aimons mieux que la nature, c'est-à-dire, la nature dérobée à nos yeux : mais quand nous trouvons de belles situations, quand notre vue en liberté peut voir au loin des prés, des

ruiſſeaux, des collines, & ces diſpoſitions qui ſont, pour ainſi dire, créées exprès, elle eſt bien autrement enchantée que lorſqu'elle voit les jardins de Le Nôtre; parce que la nature ne ſe copie pas, au lieu que l'art ſe reſſemble toujours. C'eſt pour cela que, dans la peinture, nous aimons mieux un payſage que le plan du plus beau jardin du monde; c'eſt que la peinture ne prend la nature que là où elle eſt belle, là où la vue ſe peut porter au loin & dans toute ſon étendue, là où elle eſt variée, là où elle peut être vue avec plaiſir.

Ce qui fait ordinairement une grande penſée, c'eſt lorſqu'on dit une choſe qui en fait voir un grand nombre d'autres, & qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions eſpérer qu'après une grande lecture.

Florus nous repréſente en peu de paroles toutes les fautes d'Annibal: » Lorſqu'il pouvoit, dit-il, ſe ſervir de » la victoire, il aima mieux en jouir «; *Cùm victoriâ poſſet uti, frui maluit.*

Il nous donne une idée de toute la guerre de Macédoine, quand il dit: » Ce fut vaincre que d'y entrer «; *Introiſſe victoria fuit.*

Il nous donne tout le ſpectacle de la vie de Scipion, quand il dit de ſa jeuneſſe : » C'eſt le Scipion qui croît pour » la deſtruction de l'Afrique «; *hic erit Scipio, qui in exitium Africæ creſcit.* Vous croyez voir un enfant qui croît & s'éleve comme un géant.

Enfin, il nous fait voir le grand caractere d'Annibal, la ſituation de l'univers, & toute la grandeur du Peuple Romain, lorſqu'il dit : » Annibal fugitif » cherchoit au Peuple Romain un en» nemi par tout l'univers « : *qui, profugus ex Africâ, hoſtem Populo Romano toto orbe quærebat.*

DES PLAISIRS DE L'ORDRE.

IL ne ſuffit pas de montrer à l'ame beaucoup de choſes, il faut les lui montrer avec ordre : car pour lors nous nous reſſouvenons de ce que nous avons vu, & nous commençons à imaginer ce que nous verrons ; notre ame ſe félicite de ſon étendue & de ſa pénétration : mais dans un ouvrage où il n'y a point d'ordre, l'ame ſent à chaque inſtant troubler celui qu'elle y veut

mettre. La suite que l'Auteur s'est faite, & celle que nous nous faisons, se confondent; l'ame ne retient rien ne prévoit rien; elle est humiliée p[illegible] la confusion de ses idées, par l'inanité qui lui reste; elle est vain[illegible]ent fatiguée, & ne peut goûter au[illegible]un plaisir : c'est pour cela q[illegible]e, quand le dessein n'est pas d'exprimer ou de montrer la confusion, on met toujours de l'ordre dans la confusion même. Ainsi les Peintres grouppent leurs figures; ainsi ceux qui peignent les batai[illegible] sur pa[illegible] le devant de leurs tableaux [illegible] que l'œil doit distinguer, & la confusion dans le fond & le lointain.

DES PLAISIRS DE LA VARIÉTÉ.

MAIS s'il faut de l'ordre dans les choses, il faut aussi de la variété : sans cela l'ame languit; car les choses semblables lui paroissent les mêmes; & si une partie d'un tableau qu'on nous découvre ressembloit à une autre que nous aurions vuë, cet objet seroit

nouveau ſans le paroître, & ne feroit aucun plaiſir. Et comme les beautés des ouvrages de l'art, ſemblables à celles de la nature, ne conſiſtent que dans les plaiſirs qu'elles nous font, il faut les rendre propres le plus que l'on peut à varier ces plaiſirs ; il faut faire voir à l'ame des choſes qu'elle n'a pas vues ; il faut que le ſentiment qu'on lui donne ſoit différent de celui qu'elle vient d'avoir.

C'eſt ainſi que les Hiſtoires nous plaiſent par la variété des récits, les Romans par la variété des prodiges, les Pieces de théâtre par la variété des paſſions, & que ceux qui ſavent inſtruire modifient le plus qu'ils peuvent le ton uniforme de l'inſtruction.

Une longue uniformité rend tout inſupportable ; le même ordre des périodes, long-temps continué, accable dans une harangue : les mêmes nombres & les mêmes chutes mettent de l'ennui dans un long poëme. S'il eſt vrai que l'on ait fait cette fameuſe allée de Moſcou à Péteſbourg, le voyageur doit périr d'ennui renfermé entre les deux rangs de cette allée ; & celui qui aura voyagé long-temps

dans les Alpes, en descendra dégoûté des situations les plus heureuses & des points de vue les plus charmans.

L'ame aime la variété : mais elle ne l'aime, avons-nous dit, que parce qu'elle est faite pour connoître & pour voir : il faut donc qu'elle puisse voir, & que la variété le lui permette ; c'est-à-di[illegible] il fau[illegible] qu'une chose soit [illegible] [illegible]r être apperçue, & [illegible] pour être apperçue avec [illegible]

Il [illegible] a des choses qui paroissent variées & ne le sont point, d'autres qui paroissent uniformes & sont t[illegible]s variées.

[illegible]rchitecture gothique paroît [illegible]ès-[illegible] mais la confusion des [illegible]ne-[illegible]gue par leur petitesse ; ce qui [illegible]'y en a aucun que nous puis-[illegible]guer d'un autre, & leur [illegible] qu'il n'y en a aucun sur [illegible]sse s'arrêter : de maniere [illegible] les [illegible]its même [illegible]e agréable. [illegible]e Gotnique est une [illegible] l'œil qui le voit ; [illegible]ée, comme quand [illegible]me obscur.

L'architecture Grecque, au contraire, paroît uniforme; mais comme elle a les divisions qu'il faut, & autant qu'il en faut pour que l'ame voie précisément ce qu'elle peut voir sans se fatiguer, mais qu'elle en voie assez pour s'occuper, elle a cette variété qui fait regarder avec plaisir.

Il faut que les grandes choses ayent de grandes parties; les grands hommes ont de grands bras, les grands arbres de grandes branches, & les grandes montagnes sont composées d'autres montagnes, qui sont au-dessus & au-dessous; c'est la nature des choses qui fait cela.

L'architecture Grecque, qui a peu de divisions & de grandes divisions, imite les grandes choses; l'ame sent une certaine majesté qui y regne par-tout.

C'est ainsi que la peinture divise en grouppes de trois ou quatre figures celles qu'elle représente dans un tableau; elle imite la Nature; une nombreuse troupe se divise toujours en pelotons: & c'est encore ainsi que la peinture divise en grande masse ses clairs & ses obscurs.

DES PLAISIRS DE LA SYMÉTRIE.

J'AI dit que l'ame aime la variété ; cependant, dans la plupart des choſes, elle aime à voir une eſpece de ſymétrie. Il ſemble que cela renferme quelque contradiction : voici comment j'explique cela.

Une des principales cauſes des plaiſirs de notre ame, lorſqu'elle voit des objets, c'eſt la facilité qu'elle a à les appercevoir ; & la raiſon qui fait que la ſymétrie plaît à l'ame, c'eſt qu'elle lui épargne de la peine, qu'elle la ſoulage, & qu'elle coupe, pour ainſi dire, l'ouvrage par la moitié.

De-là ſuit une regle générale : par-tout où la ſymétrie eſt utile à l'ame & peut aider ſes fonctions, elle lui eſt agréable ; mais, par-tout où elle eſt inutile, elle eſt fade, parce qu'elle ôte la variété. Or les choſes que nous voyons ſucceſſivement doivent avoir de la variété ; car notre ame n'a aucune difficulté à les voir : celles, au contraire, que nous appercevons d'un coup d'œil,

doivent avoir de la ſymétrie. Ainſi, comme nous appercevons d'un coup d'œil la facade d'un bâtiment, un parterre, un temple, on y met de la ſymétrie, qui plaît à l'ame par la facilité qu'elle lui donne d'embraſſer d'abord tout l'objet.

Comme il faut que l'objet que l'on doit voir d'un coup d'œil ſoit ſimple, il faut qu'il ſoit unique, & que les parties ſe rapportent toutes à l'objet principal; c'eſt pour cela encore qu'on aime la ſymétrie; elle fait un tout enſemble.

Il eſt dans la Nature qu'un tout ſoit achevé; & l'ame qui voit ce tout, veut qu'il n'y ait point de partie imparfaite. C'eſt encore pour cela qu'on aime la ſymétrie; il faut une eſpece de pondération ou de balancement: & un bâtiment avec une aîle, ou une aîle plus courte qu'une autre, eſt auſſi peu fini qu'un corps avec un bras, ou avec un bras trop court.



DES CONTRASTES.

L'AME aime la ſymétrie, mais elle aime auſſi les contraſtes; ceci demande bien des explications. Par exemple :

Si la nature demande, des peintres & des ſculpteurs, qu'ils mettent de la ſymétrie dans les parties de leurs figures, elle veut, au contraire, qu'ils mettent des contraſtes dans les attitudes. Un pied rangé comme un autre, un membre qui va comme un autre, ſont inſupportables : la raiſon en eſt que cette ſymétrie fait que les attitudes ſont preſque toujours les mêmes, comme on le voit dans les figures gothiques, qui ſe reſſemblent toutes par-là. Ainſi il n'y a plus de variété dans les productions de l'art. De plus, la nature ne nous a pas ſitués ainſi; & comme elle nous a donné du mouvement, elle ne nous a pas ajuſtés, dans nos actions & dans nos manieres, comme des pagodes; & ſi les hommes gênés & ainſi contraints ſont inſupportables, que ſera-ce des productions de l'art?

Il faut donc mettre des contraſtes dans les attitudes, ſur-tout dans les ouvrages de ſculpture, qui, naturellement froide, ne peut mettre de feu que par la force du contraſte & de la ſituation.

Mais, comme nous avons dit que la variété que l'on a cherché à mettre dans le gothique lui a donné de l'uniformité, il eſt ſouvent arrivé que la variété que l'on a cherché à mettre par le moyen des contraſtes, eſt devenue une ſymétrie & une vicieuſe uniformité.

Ceci ne ſe ſent pas ſeulement dans de certains ouvrages de ſculpture & de peinture, mais auſſi dans le ſtyle de quelques Ecrivains, qui dans chaque phraſe mettent toujours le commencement en contraſte avec la fin par des antitheſes continuelles, tels que ſaint Auguſtin & autres Auteurs de la baſſe latinité, & quelques-uns de nos modernes, comme Saint-Evremont. Le tour de phraſe toujours le même & toujours uniforme déplaît extrêmement; ce contraſte perpétuel devient ſymétrie, & cette oppoſition toujours recherchée devient uniformité.

L'eſprit y trouve ſi peu de variété, que lorſque vous avez vu une partie

de la phrase, vous devinez toujours l'autre : vous voyez des mots opposés, mais opposés de la même maniere ; vous voyez un tour dans la phrase, mais c'est toujours le même.

Bien des Peintres sont tombés dans le défaut de mettre des contrastes partout & sans ménagement ; de sorte que lorsqu'on voit une figure, on devine d'abord la disposition de celles d'à-côté : cette continuelle diversité devient quelque chose de semblable. D'ailleurs, la nature qui jette les choses dans le désordre, ne montre pas l'affectation d'un contraste continuel ; sans compter qu'elle ne met pas tous les corps en mouvement & dans un mouvement forcé. Elle est plus variée que cela ; elle met les uns en repos, & elle donne aux autres différentes sortes de mouvemens.

Si la partie de l'ame qui connoît, aime la variété, celle qui sent ne la cherche pas moins ; car l'ame ne peut pas soutenir long-temps les mêmes situations, parce qu'elle est liée à un corps qui ne peut les souffrir. Pour que notre ame soit excitée, il faut que les esprits coulent dans les nerfs : or, il y a là deux choses, une lassitude

dans les nerfs, une cessation de la part des esprits qui ne coulent plus, ou qui se dissipent des lieux où ils ont coulé.

Ainsi tout nous fatigue à la longue, & sur-tout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris; car les fibres, qui en ont été les organes, ont besoin de repos ; il faut en employer d'autres plus propres à nous servir, & distribuer, pour ainsi dire, le travail.

Notre ame est lasse de sentir : mais ne pas sentir, c'est tomber dans un anéantissement qui l'accable. On remédie à tout, en variant ses modifications : elle sent, & elle ne se lasse pas.

DES PLAISIRS

DE LA SURPRISE.

CETTE disposition de l'ame, qui la porte toujours vers différens objets, fait qu'elle goûte tous les plaisirs qui viennent de la surprise ; sentiment qui plaît à l'ame par le spectacle & par la promptitude de l'action : car elle ap-

perçoit ou ſent une choſe qu'elle n'attend pas, ou d'une maniere qu'elle n'attendoit pas.

Une choſe peut nous ſurprendre comme merveilleuſe, mais auſſi comme nouvelle, & encore comme inattendue ; & dans ces derniers cas, le ſentiment principal ſe lie à un ſentiment acceſſoire, fondé ſur ce que la choſe eſt nouvelle ou inattendue.

C'eſt par-là que les jeux de haſard nous piquent ; ils nous font voir une ſuite continuelle d'événemens non attendus : c'eſt par-là que les jeux de ſociété nous plaiſent ; ils ſont encore une ſuite d'événemens imprévus, qui ont pour cauſe l'adreſſe jointe au haſard.

C'eſt encore par-là que les pieces de théâtre nous plaiſent : elles ſe développent par degrés, cachent les événemens juſqu'à ce qu'ils arrivent, nous préparent toujours de nouveaux ſujets de ſurpriſe, & ſouvent nous piquent en nous les montrant tels que nous aurions dû les prévoir.

Enfin, les ouvrages d'eſprit ne ſont ordinairement lus que parce qu'ils nous ménagent des ſurpriſes agréables, &

ſuppléent à l'inſipidité des converſations preſque toujours languiſſantes, & qui ne font point cet effet.

La ſurpriſe peut être produite par la choſe, ou par la maniere de l'appercevoir : car nous voyons une choſe plus grande ou plus petite qu'elle n'eſt en effet, ou différente de ce qu'elle eſt; ou bien nous voyons la choſe même, mais avec une idée acceſſoire qui nous ſurprend. Telle eſt, dans une choſe, l'idée acceſſoire de la difficulté de l'avoir faite, ou de la perſonne qui l'a faite, ou du temps où elle a été faite, ou de la maniere dont elle a été faite, ou de quelqu'autre circonſtance qui s'y joint.

Suétone nous décrit les crimes de Néron avec un ſang froid qui nous ſurprend, en nous faiſant preſque croire qu'il ne ſent point l'horreur de ce qu'il décrit; il change de ton tout-àcoup, & dit : L'univers ayant ſouffert ce monſtre pendant quatorze ans, enfin il l'abandonna : *Tale monſtrum per quatuordecim annos perpeſſus, terrarum orbis tandem deſtituit.* Ceci produit dans l'eſprit différentes ſortes de ſurpriſes; nous ſommes ſurpris du changement de ſtyle de l'Auteur, de la découverte de ſa

différente maniere de penſer, de ſa façon de rendre en auſſi peu de mots une des grandes révolutions qui ſoit arrivée : ainſi l'ame trouve un très-grand nombre de ſentimens différens, qui concourent à l'ébranler & à lui compoſer un plaiſir.

DES DIVERSES CAUSES qui peuvent produire un ſentiment.

IL faut bien remarquer qu'un ſentiment n'a pas ordinairement dans notre ame une cauſe unique. C'eſt, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, une certaine doſe qui en produit la force & la variété. L'eſprit conſiſte à ſavoir frapper pluſieurs organes à la fois ; & ſi l'on examine les divers Ecrivains, on verra peut-être que les meilleurs & ceux qui ont plu davantage ſont ceux qui ont excité dans l'ame plus de ſenſations en même temps.

Voyez, je vous prie, la multiplicité des cauſes. Nous aimons mieux voir un jardin bien arrangé, qu'une confuſion d'arbres : 1.° parce que notre vue

qui ſeroit arrêtée, ne l'eſt pas : 2.° chaque allée eſt une, & forme une grande choſe ; au lieu que dans la confuſion chaque arbre eſt une choſe, & une petite choſe : 3.° nous voyons un arrangement que nous n'avons pas coutume de voir : 4.° nous ſavons bon gré de la peine que l'on a priſe : 5.° nous admirons le ſoin que l'on a de combattre ſans ceſſe la nature, qui par des productions qu'on ne lui demande pas, cherche à tout confondre ; ce qui eſt ſi vrai, qu'un jardin négligé nous eſt inſupportable. Quelquefois la difficulté de l'ouvrage nous plaît, quelquefois c'eſt la facilité ; & comme dans un jardin magnifique nous admirons la grandeur & la dépenſe du maître, nous voyons quelquefois avec plaiſir qu'on a eu l'art de nous plaire avec peu de dépenſe & de travail. Le jeu nous plaît, parce qu'il ſatisfait notre avarice, c'eſt-à-dire l'eſpérance d'avoir plus : il flatte notre vanité par l'idée de la préférence que la fortune nous donne, & de l'attention que les autres ont ſur notre bonheur : il ſatisfait notre curioſité, en nous donnant un ſpectacle ; enfin il nous donne les différens plaiſirs de la ſurpriſe.

La danſe nous plaît par la légéreté, par une certaine grace, par la beauté & la variété des attitudes, par ſa liaiſon avec la muſique, la perſonne qui danſe étant comme un inſtrument qui accompagne; mais ſur-tout elle plaît par une diſpoſition de notre cerveau, qui eſt telle qu'elle ramene en ſecret l'idée de tous les mouvemens à de certains mouvemens, la plupart des attitudes à de certaines attitudes.

DE LA SENSIBILITÉ.

PRESQUE toujours les choſes nous plaiſent & déplaiſent à différens égards : par exemple, les *virtuoſi* d'Italie nous doivent faire peu de plaiſir : 1.° parce qu'il n'eſt pas étonnant qu'accommodés comme ils ſont, ils chantent bien; ils ſont comme un inſtrument dont l'ouvrier a retranché du bois pour lui faire produire des ſons : 2.° parce que les paſſions qu'ils jouent ſont trop ſuſpectes de fauſſeté : 3.° parce qu'ils ne ſont ni du ſexe que nous aimons, ni de celui que nous eſtimons. D'un autre côté ils peuvent nous plaire,

parce qu'ils conſervent long-temps un air de jeuneſſe, & de plus, parce qu'ils ont une voix flexible, & qui leur eſt particuliere. Ainſi chaque choſe nous donne un ſentiment, qui eſt compoſé de beaucoup d'autres, leſquels s'affoibliſſent & ſe choquent quelquefois.

Souvent notre ame ſe compoſe elle-même des raiſons de plaiſir, & elle y réuſſit ſur-tout par les liaiſons qu'elle met aux choſes. Ainſi une choſe qui nous a plu nous plaît encore, par la ſeule raiſon qu'elle nous a plu, parce que nous joignons l'ancienne idée à la nouvelle : ainſi une actrice qui nous a plu ſur le théâtre, nous plaît encore dans la chambre ; ſa voix, ſa déclamation, le ſouvenir de l'avoir vu admirer, que dis-je ? l'idée de la Princeſſe jointe à la ſienne, tout cela fait une eſpece de mélange qui forme & produit un plaiſir.

Nous ſommes tous pleins d'idées acceſſoires. Une femme qui aura une grande réputation & un léger défaut, pourra le mettre en crédit & le faire regarder comme une grace. La plupart des femmes que nous aimons n'ont

pour elles que la prévention ſur leur naiſſance ou leurs biens, les honneurs ou l'eſtime de certaines gens.

DE LA DÉLICATESSE.

LES gens délicats ſont ceux qui à chaque idée ou à chaque goût joignent beaucoup d'idées ou beaucoup de goûts acceſſoires. Les gens groſſiers n'ont qu'une ſenſation ; leur ame ne ſait compoſer ni décompoſer ; ils ne joignent ni n'ôtent rien à ce que la nature donne : au lieu que les gens délicats dans l'amour ſe compoſent la plupart des plaiſirs de l'amour. Polixene & Apicius portoient à la table bien des ſenſations inconnues à nous autres mangeurs vulgaires ; & ceux qui jugent avec goût des ouvrages d'eſprit, ont & ſe ſont fait une infinité de ſenſations que les autres hommes n'ont pas.



DU JE NE SAIS QUOI.

IL y a quelquefois dans les perſonnes ou dans les choſes un charme inviſible, une grace naturelle, qu'on n'a pu définir, & qu'on a été forcé d'appeler le je ne ſais quoi. Il me ſemble que c'eſt un effet principalement fondé ſur la ſurpriſe. Nous ſommes touchés de ce qu'une perſonne nous plaît plus qu'elle ne nous a paru d'abord devoir nous plaire; & nous ſommes agréablement ſurpris de ce qu'elle a ſu vaincre des défauts que nos yeux nous montrent & que le cœur ne croit plus: voilà pourquoi les femmes laides ont très-ſouvent des graces, & qu'il eſt rare que les belles en ayent. Car une belle perſonne fait ordinairement le contraire de ce que nous avions attendu; elle parvient à nous paroître moins aimable; après nous avoir ſurpris en bien, elle nous ſurprend en mal: mais l'impreſſion du bien eſt ancienne, celle du mal nouvelle; auſſi les belles perſonnes font-elles rarement les grandes paſſions, preſque toujours

réſervées à celles qui ont des graces, c'eſt-à-dire, des agrémens que nous n'attendions point, & que nous n'avions pas ſujet d'attendre. Les grandes parures ont rarement de la grace, & ſouvent l'habillement des bergeres en a. Nous admirons la majeſté des draperies de Paul Véroneſe; mais nous ſommes touchés de la ſimplicité de Raphaël, & de la pureté du Correge. Paul Véroneſe promet beaucoup, & paye ce qu'il promet: Raphaël & le Correge promettent peu, & payent beaucoup, & cela nous plaît davantage.

Les graces ſe trouvent plus ordinairement dans l'eſprit que dans le viſage; car un beau viſage paroît d'abord, & ne cache preſque rien: mais l'eſprit ne ſe montre que peu à peu, que quand il veut, & autant qu'il veut; il peut ſe cacher pour paroître, & donner cette eſpece de ſurpriſe qui fait les graces.

Les graces ſe trouvent moins dans les traits du viſage que dans les manieres; car les manieres naiſſent à chaque inſtant, & peuvent à tous les momens créer des ſurpriſes: en un mot, une femme ne peut guere être belle que

d'une façon, mais elle eſt jolie de cent mille.

La loi des deux ſexes a établi parmi les nations policées & ſauvages, que les hommes demanderoient, & que les femmes ne feroient qu'accorder : delà il arrive que les graces ſont plus particuliérement attachées aux femmes. Comme elles ont tout à défendre, elles ont tout à cacher ; la moindre parole, le moindre geſte, tout ce qui, ſans choquer le premier devoir, ſe montre en elles, tout ce qui ſe met en liberté, devient une grace : & telle eſt la ſageſſe de la Nature, que ce qui ne ſeroit rien ſans la loi de la pudeur, devient d'un prix infini depuis cette heureuſe loi, qui fait le bonheur de l'univers.

Comme la gêne & l'affectation ne ſauroient nous ſurprendre, les graces ne ſe trouvent ni dans les manieres gênées, ni dans les manieres affectées, mais dans une certaine liberté ou facilité qui eſt entre les deux extrémités ; & l'ame eſt agréablement ſurpriſe de voir que l'on a évité les deux écueils. Il ſembleroit que les manieres naturelles devroient être les plus aiſées ; ce ſont celles qui le ſont le moins ; car l'édu-

cation qui nous gêne, nous fait toujours perdre du naturel : or, nous sommes charmés de le voir revenir.

Rien ne nous plaît tant dans une parure, que lorſqu'elle eſt dans cette négligence, ou même dans ce déſordre qui nous cache tous les ſoins que la propreté n'a pas exigés, & que la ſeule vanité auroit fait prendre ; & l'on n'a jamais de graces dans l'eſprit, que lorſque ce que l'on dit paroît trouvé, & non pas recherché.

Lorſque vous dites des choſes qui vous ont coûté, vous pouvez bien faire voir que vous avez de l'eſprit, & non pas des graces dans l'eſprit. Pour le faire voir, il faut que vous ne le voyiez pas vous-même, & que les autres, à qui d'ailleurs quelque choſe de naïf & de ſimple en vous ne promettoit rien de cela, ſoient doucement ſurpris de s'en appercevoir.

Ainſi les graces ne s'acquierent point; pour en avoir il faut être naïf. Mais comment peut-on travailler à être naïf ?

Une des plus belles fictions d'Homere, c'eſt celle de cette ceinture qui donnoit à Vénus l'art de plaire. Rien

n'eſt plus propre à faire ſentir cette magie & ce pouvoir des graces, qui ſemblent être données à une perſonne par un pouvoir inviſible, & qui ſont diſtinguées de la beauté même. Or cette ceinture ne pouvoit être donnée qu'à Vénus. Elle ne pouvoit convenir à la beauté majeſtueuſe de Junon; car la majeſté demande une certaine gravité, c'eſt-à-dire une crainte oppoſée à l'ingénuité des graces. Elle ne pouvoit bien convenir à la beauté fiere de Pallas : car la fierté eſt oppoſée à la douceur des graces, & d'ailleurs peut ſouvent être ſoupçonnée d'affectation.

PROGRESSION DE LA SURPRISE.

CE qui fait les grandes beautés, c'eſt lorſqu'une choſe eſt telle que la ſurpriſe eſt d'abord médiocre, qu'elle ſe ſoutient, augmente, & nous mene enſuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil : il imite ſi bien la nature, que

l'on n'en eſt d'abord pas plus étonné que ſi l'on voyoit l'objet même, lequel ne cauſeroit point de ſurpriſe : mais une expreſſion extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un Peintre moins bon, nous ſaiſit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut comparer Raphaël à Virgile; & les Peintres de Veniſe avec leurs attitudes forcées, à Lucain. Virgile plus naturel frappe d'abord moins, pour frapper enſuite plus : Lucain frappe d'abord plus, pour frapper enſuite moins.

L'exacte proportion de la fameuſe Egliſe de Saint-Pierre, fait qu'elle ne paroît pas d'abord auſſi grande qu'elle l'eſt; car nous ne ſavons d'abord où nous prendre pour juger de ſa grandeur. Si elle étoit moins large, nous ſerions frappés de ſa longueur : ſi elle étoit moins longue, nous le ſerions de ſa largeur. Mais à meſure que l'on examine, l'œil la voit s'agrandir, l'étonnement augmente. On peu la comparer aux Pyrénées, où l'œil qui croyoit d'abord les meſurer, découvre des montagnes derriere les montagnes, & ſe perd toujours davantage.

Il arrive ſouvent que notre ame ſent du plaiſir, lorſqu'elle a un ſentiment qu'elle ne peut pas démêler elle-même, & qu'elle voit une choſe abſolument différente de ce qu'elle ſait être, ce qui lui donne un ſentiment de ſurpriſe dont elle ne peut pas ſortir. En voici un exemple : Le dôme de Saint-Pierre eſt immenſe ; on ſait que Michel-Ange voyant le Panthéon, qui étoit le plus grand temple de Rome, dit qu'il en vouloit faire un pareil, mais qu'il vouloit le mettre en l'air. Il fit donc ſur ce modele le dôme de Saint-Pierre : mais il fit les piliers ſi maſſifs, que ce dôme qui eſt comme une montagne que l'on a ſur la tête, paroît léger à l'œil qui le conſidere. L'ame reſte donc incertaine entre ce qu'elle voit & ce qu'elle ſait, & elle reſte ſurpriſe de voir une maſſe en même temps ſi énorme & ſi légere.



DES BEAUTÉS
qui résultent d'un certain embarras de l'ame.

SOUVENT la ſurpriſe vient à l'ame de ce qu'elle ne peut pas concilier ce qu'elle voit avec ce qu'elle a vu. Il y a en Italie un grand lac, qu'on appelle le Lac majeur; c'eſt une petite mer dont les bords ne montrent rien que de ſauvage. A quinze milles dans le lac, ſont deux îles d'un quart de mille de tour, qu'on appelle les Borromées, qui eſt, à mon avis, le ſéjour du monde le plus enchanté. L'ame eſt étonnée de ce contraſte romaneſque, de rappeler avec plaiſir les merveilles des Romains, où après avoir paſſé par des rochers & des pays arides, on ſe trouve dans un lieu fait pour les Fées.

Tous les contraſtes nous frappent, parce que les choſes en oppoſition ſe relevent toutes les deux : ainſi, lorſqu'un petit homme eſt auprès d'un grand, le petit fait paroître l'autre plus grand, & le grand fait paroître l'autre plus petit.

Ces ſortes de ſurpriſes font le plaiſir que l'on trouve dans toutes les beautés d'oppoſition, dans toutes les antitheſes & figures pareilles. Quand Florus dit : » Sore & Algide, qui le croiroit ! nous ont été formidables ; Satrique & Cornicule étoient des Provinces : nous rougiſſions des Boriliens & des Véruliens, mais nous en avons triomphé : enfin Tibur notre fauxbourg, Préneſte où ſont nos maiſons de plaiſance, étoient le ſujet des vœux que nous allions faire au Capitole « ; cet Auteur, dis-je, nous montre en même-temps la grandeur de Rome & la petiteſſe de ſes commencemens, & l'étonnement porte ſur ces deux choſes.

On peut remarquer ici combien eſt grande la différence des antitheſes d'idées, d'avec les antitheſes d'expreſſion. L'antitheſe d'expreſſion n'eſt pas cachée ; celle d'idées l'eſt : l'une a toujours le même habit ; l'autre en change comme on veut : l'une eſt variée, l'autre non.

Le même Florus, en parlant des Samnites, dit que leurs Villes furent tellement détruites, qu'il eſt difficile

de trouver à préſent le ſujet de vingt-quatre triomphes ; *ut non facilè appareat materia quatuor & viginti triumphorum.* Et par les mêmes paroles qui marquent la deſtruction de ce peuple, il fait voir la grandeur de ſon courage & de ſon opiniâtreté.

Lorſque nous voulons nous empêcher de rire, notre rire redouble, à cauſe du contraſte qui eſt entre la ſituation où nous ſommes & celle où nous devrions être : de même, lorſque nous voyons dans un viſage un grand défaut, comme, par exemple, un très-grand nez, nous rions, à cauſe que nous voyons que ce contraſte avec les autres traits du viſage ne doit pas être. Ainſi les contraſtes ſont cauſe des défauts auſſi-bien que des beautés. Lorſque nous voyons qu'ils ſont ſans raiſon, qu'ils relevent ou éclairent un autre défaut, ils ſont les grands inſtrumens de la laideur, laquelle, lorſqu'elle nous frappe ſubitement, peut exciter une certaine joie dans notre ame & nous faire rire. Si notre ame la regarde comme un malheur dans la perſonne qui la poſſede, elle peut exciter la pitié : ſi elle la regarde avec

l'idée de ce qui peut nous nuire, & avec une idée de comparaiſon avec ce qui a coutume de nous émouvoir & d'exciter nos déſirs, elle la regarde avec un ſentiment d'averſion.

De même dans nos penſées, lorſqu'elles contiennent une oppoſition qui eſt contre le bon ſens, lorſque cette oppoſition eſt commune & aiſée à trouver, elles ne plaiſent point & ſont un défaut, parce qu'elles ne cauſent point de ſurpriſe ; & ſi, au contraire, elles ſont trop recherchées, elles ne plaiſent pas non plus. Il faut que dans un ouvrage on les ſente, parce qu'elles y ſont, & non pas parce qu'on a voulu les montrer ; car pour lors la ſurpriſe ne tombe que ſur la ſottiſe de l'Auteur.

Une des choſes qui nous plaît le plus, c'eſt le naïf ; mais c'eſt auſſi le ſtyle le plus difficile à attraper : la raiſon en eſt qu'il eſt préciſément entre le noble & le bas ; il eſt ſi près du bas, qu'il eſt très-difficile de le côtoyer toujours ſans y tomber.

Les Muſiciens ont reconnu que la Muſique qui ſe chante le plus facilement, eſt la plus difficile à compoſer : preuve certaine que nos plaiſirs, &

l'art qui nous les donne, ſont entre certaines limites.

A voir les vers de Corneille ſi pompeux, & ceux de Racine ſi naturels, on ne devineroit pas que Corneille travailloit facilement, & Racine avec peine.

Le bas eſt le ſublime du peuple, qui aime à voir une choſe faite pour lui, & qui eſt à ſa portée.

Les idées qui ſe préſentent aux gens qui ſont bien élevés & qui ont un grand eſprit, ſont ou naïves, ou nobles, ou ſublimes.

Lorſqu'une choſe nous eſt montrée avec des circonſtances ou des acceſſoires qui l'agrandiſſent, cela nous paroît noble : cela ſe ſent ſur-tout dans les comparaiſons, où l'eſprit doit toujours gagner & jamais perdre; car elles doivent toujours ajouter quelque choſe, faire voir la choſe plus grande, ou s'il ne s'agit pas de grandeur, plus fine & plus délicate : mais il faut bien ſe donner de garde de montrer à l'ame un rapport dans le bas; car elle ſe le ſeroit caché, ſi elle l'avoit découvert.

Comme il s'agit de montrer des choſes finies, l'ame aime mieux voir com-

parer une maniere à une maniere, une action à une action, qu'une chose à une chose, comme un héros à un lion, une femme à un astre, & un homme léger à un cerf.

Michel-Ange est le maître pour donner de la noblesse à tous ses sujets. Dans son fameux Bacchus, il ne fait point comme les Peintres de Flandres, qui nous montrent une figure tombante, & qui [illegible] [illegible]re [illegible] Cela seroit indigne de la [illegible] Dieu. Il le peint ferme sur ses jam[illegible]; mais il lui donne si bien la [illegible]eté de l'ivresse, & le plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe, qu'il n'y a rien de si admirable.

Dans la Passion qui est dans la galerie de Florence, il a peint la Vierge debout qui regarde son Fils crucifié, sans douleur, sans pitié, sans regret, sans larmes. Il la suppose instruite de ce grand mystere, & par-là lui fait soutenir avec grandeur le spectacle de cette mort.

Il n'y a point d'ouvrage de Michel-Ange où il n'ait mis quelque chose de noble. On trouve du grand dans ses ébauches même, comme dans ces vers que Virgile n'a point finis.

Jules Romain, dans ſa chambre des Géans à Mantoue, où il a repréſenté Jupiter qui les foudroie, fait voir tous les Dieux effrayés : mais Junon eſt auprès de Jupiter; elle lui montre, d'un air aſſuré, un géant ſur lequel il faut qu'il lance la foudre; par-là il lui donne un air de grandeur que n'ont pas les autres Dieux : plus ils ſont près de Jupiter, plus ils ſont raſſurés : & cela eſt bien naturel; car, dans une bataille, la frayeur ceſſe auprès de celui qui a de l'avantage......

I N.



TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LES CONSIDÉRATIONS SUR LES ROMAINS.

A.

ALEXIS

B

C

D

F

G

H

I

K

L

M

P

R

V

Z

Fin de la Table des Matieres.

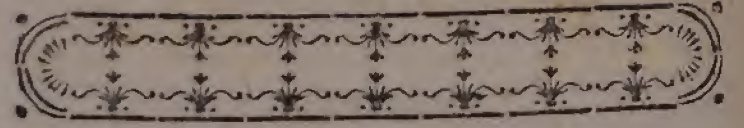


TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans les Considérations sur la Grandeur des Romains.

FIN.




CONSIDÉ
DES
ROMAINS

mais il la soutient sur ses flots ; & char-
mé d'un fardeau si cher, il la promene



m'adresse plus de vœux : il n'y a plus
à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

